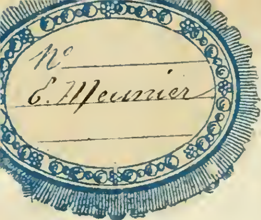



N°
E. Meunier

LA NOUVELLE HÉLOISE,

OU

LETTRES DE DEUX AMANS

HABITANS

D'une petite Ville au pied des Alpes :

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par J. J. ROUSSEAU.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée de Figures en taille douce, & d'une Table des Matieres.

TOME II.

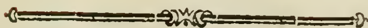


A NEUCHATEL,

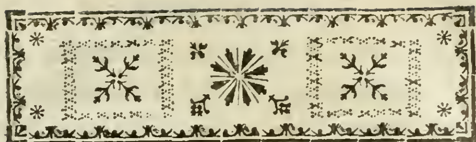
Et se trouve

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.



M. DCC. LXIV.



LETTRES
DE
DEUX AMANS
HABITANS
D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.
A JULIE (1).

J'Ai pris & quitté cent fois la plume; j'héſite dès le premier mot; je ne ſais

(1) Je n'ai guères beſoin, je crois, d'avertir que, dans cette ſeconde Partie & dans la ſuivante, les deux amans ſéparés ne font que déraiſonner & battre la campagne; leurs pauvres têtes n'y ſont plus.

quel ton je dois prendre, je ne ſais par où commencer; & c'eſt à Julie que je veux écrire! Ah! malheureux! que ſuis-je devenu? Il n'eſt donc plus ce tems où mille ſentimens délicieux couloient de ma plume comme un intariſſable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement ſont paſſés. Nous ne ſommes plus l'un à l'autre, nous ne ſommes plus les mêmes, & je ne ſais plus à qui j'écris? Daignerez-vous recevoir mes lettres? Vos yeux daigneront-ils les parcourir? Les trouverez-vous aſſez réſervées, aſſez circonſpectes? Oſerois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oſerois-je y parler d'un amour éteint ou mépriſé, & ne ſuis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô ciel! de ces jours ſi charmans & ſi doux à mon effroyable miſere! Hélas! je commençois d'exiſter, & je ſuis tombé dans l'anéantiſſement; l'eſpoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'inter-

valle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me ſurvivre à moi-même! Que n'ai-je ſuivi mes preſſentimens après ces rapides inſtans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans ou les ôter de ſa durée; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, ſi j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre âme, je jouirois de ma raiſon; je remplirois les devoirs d'un homme, & ſémerois peut-être de quelques vertus mon inſipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil ôſa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vûe a produit enfin ſon effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne ſuis plus qu'un furieux dont le ſens eſt aliéné, un lâche eſclave ſans force & ſans courage, qui va traînant dans l'ignominie ſa chaîne & ſon déſeſpoir.

Vains rêves d'un eſprit qui s'égare!

desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés! que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu'on rejetteroit, quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue, & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non; que le ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon âme, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que pour toi: suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible,

comme le charme qui l'a fait naître. Il eſt fondé ſur la baſe inébranlable du mérite & des vertus ; il ne peut périr dans une âme immortelle ; il n'a plus beſoin de l'appui de l'eſpérance, & le paſſé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi qui ſus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu ſacré s'eſt-il éteint dans ton âme pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaiſirs céleſtes que toi ſeule étois capable de ſentir & de rendre ? Tu me chaſſes ſans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon déſeſpoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant miſérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie ! crois-moi ; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien. Mille t'adoreront, ſans doute ; le mien ſeul te ſavoit aimer.

Réponds-moi maintenant, amante abuſée ou trompeuſe ; que ſont devenus

ces projets formés avec tant de myſtère ? Où ſont ces vaines eſpérances dont tu leurras ſi ſouvent ma crédule ſimplicité ? Où eſt cette union ſainte & deſirée, doux objet de tant d'ardens ſoupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux ? Hélas ! ſur la foi de tes promeſſes, j'ôſois aſpirer à ce nom ſacré d'époux, & me croyois déja le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abuſois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive, & mon humiliation plus profonde ? Ai je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéiſſance, de docilité, de diſcrétion ? M'as-tu vu deſirer aſſez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux deſirs à tes volontés ſuprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire, & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate ! rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié, rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette ſuprême félicité que tu m'as montrée, & que

tu m'enleves. Anges du ciel, j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres.... Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels. Je touche encore au bonheur qui m'échappe.... J'y touche encore, & le perds pour jamais!... Ah! si je le pouvois croire! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient.... O rochers de Meillerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir! J'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.



LETTRE II.

DE MYLORD ÉDOUARD A CLAIRE.

NOus arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait, sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquilité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi; mais tout décèle ses secrettes agitations; &, si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son âme à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée: je la fis courte, voyant que la vitesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me

parla point, ni moi à lui ; les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie : à la dînée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer ? pourquoi restons-nous un moment si près d'elle ? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déja sur terre de France, & puis il demanda si nous arriverions bien-tôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur les-

quels vous pourrez entrevoir l'état de son âme. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces premiers symptômes est facile à prévoir; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son déses-poir; &, quoi qu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins; & je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié qui n'y sera pas épargné, que sur le caractère de sa passion & sur celui de sa maitresse. L'âme ne peut guères s'occuper fortement & long-tems d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu

qu'elle inſpire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme auſſi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement ſans lui.

J'ôſe compter auſſi ſur ſon cœur; il eſt fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au ſien n'eſt pas tant une foibleſſe qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuſe eſt capable d'abſorber pour un tems, pour toujours peut-être une partie de ſes facultés; mais elle eſt elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la ſageſſe; car la ſublime raiſon ne ſe ſoutient que par la même vigueur de l'âme qui fait les grandes paſſions, & l'on ne ſert dignement la philoſophie qu'avec le même feu qu'on ſent pour une maitreſſe.

Soyez-en ſûre, aimable Claire; je ne m'intéreſſe pas moins que vous au ſort de ce couple infortuné; non par un ſentiment de commiſération qui peut n'être qu'une foibleſſe; mais par la conſidéra-

tion de la justice & de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la maniere la plus avantageuse à lui-même & à la société. Ces deux belles âmes sortirent l'une pour l'autre des mains de la Nature; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaisans nés pour essuyer celles d'autrui. Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre, ainsi que le plus sacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes; tous les pères qui l'ôsent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la Nature n'est soumis ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du

père commun qui ſait commander aux cœurs, & qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (1).

Que ſignifie ce ſacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion ? La diverſité de fortune & d'état s'éclipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ;

---

(1) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune eſt tellement préférée à celle de la Nature & des cœurs, qu'il ſuffit que la première ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, ſans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui ſont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cauſe célèbre, où l'honneur du rang attaquoit inſolemment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne père gagna ſon procès, ôſa déshériter ſon fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête-homme. On ne ſauroit dire à quel point, dans ce pays ſi galant, les femmes ſont tyranniſées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent ſi cruellement par leurs mœurs ?

mais celle d'humeur & de caractère demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choiſit mal ; le père qui n'a de règle que l'opinion, choiſit plus mal encore. Qu'une fille manque de raiſon, d'expérience, pour juger de la ſageſſe & des mœurs, un bon père y doit ſuppléer ſans doute. Son droit, ſon devoir même eſt de dire : ma fille, c'eſt un honnête-homme, ou, c'eſt un frippon ; c'eſt un homme de ſens, ou, c'eſt un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainſi l'ordre de la ſociété, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang ſe règle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix ; voilà le véritable ordre ſocial : ceux qui le règlent par la naiſſance ou par les richeſſes, ſont les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce ſont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il eſt donc de la juſtice univerſelle,

que ces abus ſoient redreſſés ; il eſt du devoir de l'homme de s'oppoſer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit poſſible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard ſans raiſon, ne doutez pas que je n'achevaſſe, en cela, l'ouvrage du ciel, ſans m'embarraſſer de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuſe, aimable Claire ; vous avez un pere qui ne prétend point ſavoir mieux que vous en quoi conſiſte votre bonheur. Ce n'eſt, peut-être, ni par de grandes vûes de ſageſſe, ni par une tendreſſe exceſſive qu'il vous rend ainſi maitreſſe de votre ſort ; mais qu'importe la cauſe, ſi l'effet eſt le même, & ſi, dans la liberté qu'il vous laiſſe, l'indolence lui tient lieu de raiſon ? Loin d'abuſer de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus ſage pere. Votre cœur, abſorbé par une amitié qui n'eut j'amais d'égale, a gardé peu de place au feu de l'amour. Vous lui ſubſtituez tout ce qui peut y ſup-

pléer dans le mariage : moins amante qu'amie, ſi vous n'êtes la plus tendre épouſe, vous ſerez la plus vertueuſe, & cette union qu'a formé la ſageſſe doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulſion du cœur eſt plus aveugle, mais elle eſt plus invincible : c'eſt le moyen de ſe perdre que de ſe mettre dans la néceſſité de lui réſiſter. Heureux ceux que l'amour aſſortit comme auroit fait la raiſon, & qui n'ont point d'obſtacles à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels feroient nos deux amans, ſans l'injuſte réſiſtance d'un pere entêté. Tels, malgré lui, pourroient-ils être encore, ſi l'un des deux étoit bien conſeillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'eſt aux époux ſeuls à juger s'ils ſe conviennent. Si l'amour ne règne pas, la raiſon choiſira ſeule ; c'eſt le cas où vous êtes ; ſi l'amour règne, la Nature a déjà choiſi ; c'eſt celui de Julie. Telle eſt la loi ſacrée de la Nature qu'il n'eſt pas permis

à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la conſidération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai ſous ma garde, que je ne voye ſon âme dans un état de conſiſtance ſur lequel je puiſſe compter. C'eſt un dépôt qui m'eſt cher par ſon prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il ſoit heureux, je tâcherai au moins de faire qu'il ſoit ſage, & qu'il porte en homme les maux de l'Humanité. J'ai réſolu de paſſer ici une quinzaine de jours avec lui, durant leſquels j'eſpère que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil ſur les bleſſures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie: ne la confiez, je vous prie, à aucun

commiſſionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

I.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expiraſſe en vous quittant? Cœur pitoyable! raſſurez-vous. Je me porte bien.... je ne ſouffre pas.... je vis encore.... je penſe à vous.... je penſe au tems où je vous fus cher..... j'ai le cœur un peu ſerré. .... la voiture m'étourdit... je ne pourrai long-tems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai je plus de force... ou n'en aurai-je plus beſoin....

I I.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de viteſſe? Où me conduit avec

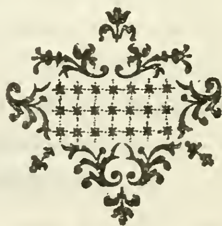
tant de zèle cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas?.... Ah! fille insensée!... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? & pourquoi tant de diligence? Avez-vous eu peur, cruels! que je ne coure pas assez tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce-là votre accord? Sont-ce là vos bienfaits?....

III.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais..... Non, non, ce tendre cœur m'aime; je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (1)..... quel repentir éternel

(1) La suite montre que ces soupçons tomboient sur Mylord Edouard, & que Claire les a pris pour elle.

tu te prépares !... hélas ! il ſera trop tard.... Quoi ! tu pourrois oublier.... quoi ! je t'aurois mal connue !...... Ah ! ſonge à toi, ſonge à moi, ſonge à.... Écoute, il en eſt tems encore.... Tu m'as chaſſé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent... Dis un mot, un ſeul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous ſommes unis. Nous devons l'être ;... nous le ferons... Ah ! l'air emporte mes plaintes !.... & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle..... vivre loin d'elle !.....



LETTRE III.

de Mylord Édouard a Julie.

Votre cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué, dont on puisse au premier coup-d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des âmes

communes par un obſervateur ſuperficiel. Mais c'eſt par cela même qui vous diſtingue, qu'il eſt poſſible de vous diſtinguer, & que les traits d'un modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractère, & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil, il faut la conſidérer longtems pour la reconnoître. La premiére fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un ſentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à meſure que la raiſon l'a juſtifié. A votre égard, ce fut toute autre choſe encore, & ce ſentiment fut ſi vif, que je me trompai ſur ſa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des ſexes qui produiſoit cette impreſſion, qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur ſent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous ſeriez ſans votre

ami; je ne vois pas de même ce qu'il ſeroit ſans vous; beaucoup d'hommes peuvent lui reſſembler, mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer ſur mes vrais ſentimens. Je connus que je n'étois point jaloux, ni par conſéquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi; il vous faut les prémices d'une âme, & la mienne ne ſeroit pas digne de vous.

Dès ce moment je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiſcrette, dont le mauvais ſuccès n'eſt qu'une raiſon de plus pour exciter mon zèle. Daignez m'écouter, & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez-bien votre cœur, ô Julie! & voyez s'il vous eſt poſſible d'éteindre le feu dont il eſt dévoré. Il fut

un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chûte? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés? Jeune amante, ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite : vous êtes perdue, s'il faut combattre encore : vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre âme pour que vous puissiez jamais l'en chasser; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corrosive; vous n'en effacerez jamais la profonde impression sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la Nature, & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pou-

van

vant plus changer l'état de votre cœur? Une ſeule choſe, Julie; c'eſt de le rendre légitime. Je vais vous propoſer pour cela l'unique moyen qui nous reſte; profitez-en, tandis qu'il eſt tems encore; rendez à l'innocence & à la vertu cette ſublime raiſon dont le ciel vous fit dépoſitaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ſes dons.

J'ai dans le Duché d'Yorck une terre aſſez conſidérable, qui fut long-tems le ſéjour de mes ancêtres. Le château eſt ancien, mais bon & commode; les environs ſont ſolitaires, mais agréables & variés. La riviere d'Ouſe, qui paſſe au bout du parc, offre à la fois une perſpective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées; le produit de la terre ſuffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler ſous ſes yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuſe contrée. L'habitant paiſible y conſerve encore les mœurs ſimples des premiers tems, & l'on y trouve une image du Valais décrit avec

des traits ſi touchans par la plume de votre ami. Cette terre eſt à vous, Julie, ſi vous daignez l'habiter avec lui; c'eſt-là que vous pourrez accomplir enſemble tous les tendres ſouhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modèle unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidele, prendre poſſeſſion d'un lieu fait pour ſervir d'aſyle à l'amour & à l'innocence. Venez-y ſerrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles ſeront adorées, & des gens ſimples portés à les imiter. Puiſſiez-vous en ce lieu tranquile goûter à jamais, dans les ſentimens qui vous uniſſent, le bonheur des âmes pures; puiſſe le ciel y bénir vos chaſtes feux d'une famille qui vous reſſemble; puiſſiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieilleſſe, & les terminer enfin paiſiblement dans les bras de vos enfans; puiſſent nos neveux, en parcourant avec un charme ſecret ce mo-

nument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendriſſement de leur cœur : *ce fut ici l'aſyle de l'innocence ; ce fut ici la demeure des deux amans !*

Votre ſort eſt entre vos mains, Julie ; peſez attentivement la propoſition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs, je me charge d'aſſurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge auſſi de la ſûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre perſonne juſqu'à votre arrivée. Là vous pourrez auſſi-tôt vous marier publiquement ſans obſtacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul beſoin du conſentement d'autrui pour diſpoſer d'elle-même. Nos ſages loix n'abrogent point celles de la Nature, & s'il réſulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils ſont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laiſſé à Vevai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous

pourrez aiſément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit, à l'aide de Regianino, ſans que ce dernier ſache de quoi il s'agit. Quand il ſera tems, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maiſon paternelle que ſous la conduite de votre époux.

Je vous laiſſe à vos réflexions : mais (je vous le répete) craignez l'erreur des préjugés & la ſéduction des ſcrupules, qui menent ſouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera, ſi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous ſerez ſacrifiée à la chimère des conditions (1). Il faudra con-

(1) La chimère des conditions ! C'eſt un Pair d'Angleterre qui parle ainſi ; & tout ceci ne ſeroit pas une fiction ! Lecteur, qu'en dites-vous ?

tracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience : vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un instant tout l'effet de mes soins.



LETTRE IV.

DE JULIE A CLAIRE.

O MA chere ! dans quel trouble tu m'as laiſſée hier au ſoir, & quelle nuit j'ai paſſée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuſe ne vint aſſaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiſer. Autrefois une certaine lumiere de ſageſſe & de raiſon dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occaſions embarraſſantes, je diſcernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'inſtant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des paſſions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ſes fautes, & tel eſt mon déplorable aveuglement, que, ſi je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu

ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu ſais quel époux mon père me deſtine ; tu ſais quels liens l'amour m'a donnés. Veux-je être vertueuſe : l'obéiſſance & la foi m'impoſent des devoirs oppoſés. Veux-je ſuivre le penchant de mon cœur : qui préférer d'un amant ou d'un père ? Hélas ! en écoutant l'Amour ou la Nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au déſeſpoir ; en me ſacrifiant au devoir, je ne puis éviter de commettre un crime ; &, quelque parti que je prenne il faut que je meure à la fois malheureuſe & coupable.

Ah ! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique reſſource, & qui m'as tant de fois ſauvée de la mort & du déſeſpoir, conſidère aujourd'hui l'horrible état de mon âme, & vois ſi jamais tes ſecourables ſoins me furent plus néceſſaires ! Tu ſais ſi tes avis ſont écoutés ; tu ſais ſi tes conſeils ſont ſuivis ! tu viens de voir, au prix du bonheur de ma vie, ſi je ſais déférer aux leçons de l'a-

mitié ! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; acheve, puisque tu as commencé ; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux, & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore. Douce & ravissante union des âmes, délices inexprimables, même au sein des remords ; dieu ! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ! Quoi ! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse !.... & j'hésite un seul moment, & je ne vôle pas réparer ma

faute dans les bras de celui qui me la fit commettre! & je ne suis pas déjà femme vertueuse & chaste mere de famille!.... O que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement! Que ne peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi!.... Et les tiens, fille ingrate & dénaturée! qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere, que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un père & d'une mère idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre.... & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement son pays; déshonorer sa famille, abandonner à la

fois père, mère, amis, parens & toi-même ! & toi, ma douce amie ! & toi, la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine, dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour ; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir ! ah ! non : que jamais..... Que de tourmens déchirent ta malheureuse amie ! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas ! je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison ; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis, ou laisse-moi mourir.



LETTRE V.

RÉPONSE.

Tes perplexités ne ſont que trop bien fondées, ma chere Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les ſens & ne les puis appaiſer; & ce que je vois de pire dans ton état, c'eſt que perſonne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au ſecours d'une âme agitée; s'il faut choiſir le bien ou le mal, la paſſion qui les méconnoît peut ſe taire devant un conſeil déſintéreſſé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la Nature l'autoriſe & le condamne, la raiſon le blâme & l'approuve, le devoir ſe taît ou s'oppoſe à lui même; les ſuites ſont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni reſter indéciſe, ni bien choiſir; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur ſeul en eſt le juge. Pour moi, l'importance de la délibé-

ration m'épouvante & ſon effet m'attriſte. Quelque ſort que tu préferes, il ſera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta deſtinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je ſens bien, par ce qu'il me coûte, que ce ſera le dernier; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raiſon même s'impoſe ſilence, & où la ſeule règle à ſuivre eſt d'écouter ton propre penchant.

Ne ſois pas injuſte envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le tems. Je ſais qu'il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre, refuſent des conſeils dans les occaſions difficiles, & dont la réſerve augmente avec le péril des amis. Ah! tu vas connoître ſi ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions! ſouffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un inſtant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi? Qu'un père & une mère chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la premiere fois de sa vie; que toute une famille t'idolâtre unanimement; que tu sois chère à mon pére, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans; que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entiere, t'adorent de concert & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chere, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu, s'il n'avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grâce, ni rien de tout ce qu'on entend

par le don de plaire : mais c'eſt cette âme tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'eſt le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut réſiſter à tout, hors à la bienveuillance ; il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la ſienne. Mille femmes ſont plus belles que toi ; pluſieurs ont autant de grâces ; toi ſeule as, avec les grâces, je ne ſai quoi de plus ſéduiſant qui ne plaît pas ſeulement ; mais qui touche, & qui fait vôler tous les cœurs au-devant du tien. On ſent que ce tendre cœur ne demande qu'à ſe donner, & le doux ſentiment qu'il cherche le va chercher à ſon tour.

Tu vois, par exemple, avec ſurpriſe l'incroyable affection de Mylord Édouard pour ton ami ; tu vois ſon zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ſes offres généreuſes ; tu les attribues à la ſeule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante couſine ! A Dieu ne plaiſe que j'exténue les bienfaits

de Mylord Édouard, & que je déprise sa grande âme. Mais crois-moi, ce zèle tout pur qu'il est, seroit moins ardent, si, dans la même circonstance, il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les âmes d'une certaine trempe; elles transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste: on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, &, de leur sublime élévation, elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chere, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous: ils vous fuiront ou

vous deviendront semblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi, cousine; à moi qu'un même sang, un même âge, & sur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires, unit à toi dès l'enfance.

Congiunti eran gl' alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma'l pensier più conforme.

Que penses-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne règner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens, en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi? Puis-je oublier que, dans les

premiers transports d'un amour naissant, l'amitié ne te fut point importune ? & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le spectacle de ta foiblesse ? Ce moment fut critique, ma Julie ; je sais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente, si j'eusse été ton amie à demi ; & nos âmes se sont trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes. Or, si rien de tout cela nous eût pu diviser, cette division seroit déja faite ; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frere ; &

qui vît jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, assurément il aura long-tems à se louer de tes sentimens, avant que je songe à m'en plaindre, & je ne suis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh! mon enfant! plût au ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure, j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fière que jalouse; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes grâces, ornée de tes talens; je me pare de toutes

tes perfections, & c'eſt en toi que je place mon amour-propre mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guères à faire peur pour mon compte : mais je ſuis aſſez jolie pour le beſoin que j'ai de l'être. Tout le reſte m'eſt inutile, & je n'ai pas beſoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de ſavoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conſeil que tu me demandes, je t'en ai dit la raiſon : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie; &, quel que ſoit ton deſtin, je ſuis déterminée à le partager. Si tu pars, je te ſuis; ſi tu reſtes, je reſte; j'en ai formé l'inébranlable réſolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a cauſé ta perte; ton ſort doit être le mien; &, puiſque nous fûmes inſéparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être juſqu'au tombeau.

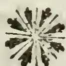
Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il eſt plus ſenſé qu'il ne ſemble, & je n'ai

pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement, quant à ma famille, si je quitte un père facile, je quitte un père assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendresse : car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas, comme toi, fille unique, & avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclurre. *Manco male*, ma chere ; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractère, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête-homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'âme a-t-elle un sexe ? En vérité je ne le sens guères à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais

il ne ſera jamais pour moi qu'un mari ; & de ceux-là, libre encore, & paſſable comme je ſuis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, couſine, que, quoique je n'héſite point, ce n'eſt pas à dire que tu ne doives point héſiter, ni que je veuille t'inſinuer de prendre le parti que je prendrai, ſi tu pars. La différence eſt grande entre nous, & tes devoirs ſont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu ſais encore qu'une affection preſque unique remplit mon cœur, & abſorbe ſi bien tous les autres ſentimens, qu'ils y ſont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance : je n'aime parfaitement que toi ſeule, & ſi j'ai quelque lien à rompre en te ſuivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imite Julie, & me croirai juſtifiée.



BILLET.

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

DE JULIE A MYLORD ÉDOUARD.

VOTRE lettre, Mylord, me pénétre d'attendriffement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y fera pas moins fenfible, quand il faura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui fentent le prix des âmes bienfaifantes. Nous ne favons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours; mais elles ne nous furprendront plus:

Qu'il me feroit doux d'être heureufe fous les aufpices d'un ami fi généreux, & de tenir de fes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refufé! Mais, Mylord, je le vois avec défefpoir, elle trompe vos bons deffeins; mon fort cruel l'emporte fur votre zèle, & la douce image des biens que vous m'offrez, ne fert qu'à m'en rendre la privation plus fenfible. Vous donnez une retraite agréable & fûre à deux amans perfécutés; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union folemnelle, & je fais que fous votre garde j'échapperois aifément aux pourfuites d'une famille irritée. C'eft beaucoup pour l'amour, eft-ce affez pour la félicité? Non; fi vous voulez que je fois paifible & contente, donnez-moi quelque afyle plus fûr encore, où l'on puiffe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos befoins, &, par une générofité fans exemple, vous vous privez, pour notre entretien, d'une partie des biens deftinés au vôtre. Plus riche,

plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous, & vous daignerez me tenir lieu de père. Ah! Mylord! ferai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la Nature?

Voilà la ſource des reproches d'une conſcience épouvantée, & des murmures ſecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi j'ai droit de diſpoſer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais ſi j'en puis diſpoſer ſans les affliger mortellement, ſi je puis les fuir ſans les mettre au déſeſpoir. Hélas! il vaudroit autant conſulter ſi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu péſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature? Depuis quand un cœur ſenſible marque-t-il avec tant de ſoin les bornes de la reconnoiſſance? N'eſt-ce pas être déja coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir; & cherche-t-on ſi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs, quand

quand on n'eſt point tenté de le paſſer? Qui? moi j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je reſpire, ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée, & me la rendent chere; ceux qui n'ont d'autre eſpoir, d'autre plaiſir qu'en moi ſeule; un père preſque ſexagénaire, une mère toujours languiſſante! Moi, leur unique enfant, je les laiſſerois ſans aſſiſtance dans la ſolitude & les ennuis de la vieilleſſe, quand il eſt tems de leur rendre les tendres ſoins qu'ils m'ont prodigués! Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs! La terreur, le cri de ma conſcience agitée me peindroient ſans ceſſe mon père & ma mère expirant ſans conſolation, & maudiſſant la fille ingrate qui les délaiſſe & les déshonore! Non, Mylord; la vertu que j'abandonnai, m'abandonne à ſon tour & ne dit plus rien à mon cœur: mais cette idée horrible me parle à ſa place; elle me ſuivroit pour mon tourment à chaque inſtant de mes jours, & me rendroit miſérable au

ſein du bonheur. Enfin, ſi tel eſt mon deſtin, qu'il faille livrer le reſte de ma vie aux remords, celui-là ſeul eſt trop affreux pour le ſupporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raiſons, je l'avoue; je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes; mais, Mylord, vous n'êtes pas marié : ne ſentez-vous point qu'il faut être père, pour avoir droit de conſeiller les enfans d'autrui? Quant à moi, mon parti eſt pris; mes parens me rendront malheureuſe, je le ſais bien; mais il me ſera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir cauſé la leur, & je ne déſerterai jamais la maiſon paternelle. Va donc, douce chimère d'une âme ſenſible, félicité ſi charmante & ſi deſirée; va te perdre dans la nuit des ſonges, tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reſte de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoiſſant pour en perdre le ſouvenir. Si l'ex-

cès de nos maux ne décourage point votre grande âme, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire, & celui que vous honorez du titre de votre ami, peut, par vos soins, mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent guères chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentiment qui caractérise les âmes nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Mylord, daignez le croire ; s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non ; cette affection secrette qui prévint en vous une estime éclairée ne vous a point trompé. Il est digne

de tout ce que vous avez fait pour lui ſans le bien connoître ; vous ferez plus encore, s'il eſt poſſible, après l'avoir connu. Oui, ſoyez ſon conſolateur, ſon protecteur, ſon ami, ſon père ; c'eſt à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il juſtifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la ſageſſe. Ah, Mylord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ſerez fier un jour de votre ouvrage !



LETTRE VII.

DE JULIE.

ET toi auſſi, mon doux ami! & toi, l'unique eſpoir de mon cœur, tu viens le percer encore, quand il ſe meurt de triſteſſe! j'étois préparée aux coups de la fortune, de longs preſſentimens me les avoient annoncés; je les aurois ſupportés avec patience: mais toi, pour qui je les ſouffre! ah! ceux qui me viennent de toi me ſont ſeuls inſupportables; & il m'eſt affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres. Que de douces conſolations je m'étois promiſes qui s'évanouiſſent avec ton courage! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon âme abattue! Combien de fois j'eſſuyai mes larmes amères en me diſant: je ſouffre pour lui, mais il en eſt digne;

je ſuis coupable, mais il eſt vertueux; mille ennuis m'aſſiègent, mais ſa conſtance me ſoutient, & je trouve au fond de ſon cœur le dédommagement de toutes mes pertes! vain eſpoir que la premiere épreuve a détruit! Où eſt maintenant cet amour ſublime qui ſait élever tous les ſentimens & faire éclater la vertu? Où ſont ces fieres maximes? Qu'eſt devenue cette imitation des grands-hommes? Où eſt ce philoſophe que le malheur ne peut ébranler, & qui ſuccombe au premier accident qui le ſépare de ſa maitreſſe? Quel prétexte excuſera déſormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a ſéduite qu'un homme ſans courage, amolli par les plaiſirs; qu'un cœur lâche, abattu par le premier revers; qu'un inſenſé, qui renonce à la raiſon, ſi-tôt qu'il a beſoin d'elle? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foibleſſe?

Regarde à quel point tu t'oublies;

ton âme égarée & rempante s'abaiſſe jusqu'à la cruauté ! tu m'ôſes faire des reproches ! tu t'ôſes plaindre de moi !.... de ta Julie !... barbare ! .... Comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laiſſé le courage de m'outrager ? Ah ! ſi tu pouvois douter de mon cœur, que le tien ſeroit mépriſable !.... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet inſtant même où je hais ton injuſtice, tu vois trop bien la ſource du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux tu t'en prendre à moi, ſi je me ſuis perdue par une aveugle confiance, & ſi mes deſſeins n'ont point réuſſi ? Que tu rougirois de tes duretés, ſi tu connoiſſois quel eſpoir m'avoit ſéduite, quels projets j'ôſai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils ſe ſont évanouis avec toutes mes eſpérances ! Quelque jour, j'ôſe m'en flatter encore,

tu pourras en ſavoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu ſais la défenſe de mon père; tu n'ignores pas les diſcours publics; j'en prévis les conſéquences, je te les fis expoſer, tu les ſentis comme nous, & pour nous conſerver l'un à l'autre, il fallut nous ſoumettre au ſort qui nous ſéparoit.

Je t'ai donc chaſſé, comme tu l'ôſes dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant ſans délicateſſe? Ingrat! c'eſt pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilir. Dis-moi, que deviendras-tu, quand je ſerai livrée à l'opprobre? Eſperes-tu pouvoir ſupporter le ſpectacle de mon déshonneur? Viens, cruel! ſi tu le crois, viens recevoir le ſacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être déſavoué de celle à qui tu fus cher. Je ſuis prête à déclarer à la face du ciel & des hommes, tout ce que nous avons ſenti

l'un pour l'autre; je ſuis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte : j'aime mieux que le monde entier connoiſſe ma tendreſſe, que de t'en voir douter un moment; & tes reproches me ſont plus amers que l'ignominie.

Finiſſons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me ſont inſupportables. O Dieu! comment peut-on ſe quereller, quand on s'aime, & perdre à ſe tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a ſi grand beſoin de conſolation? Non, mon ami, que ſert de feindre un mécontentement qui n'eſt pas? Plaignons-nous du ſort & non de l'Amour. Jamais il ne forma d'union ſi parfaite; jamais il n'en forma de plus durable. Nos âmes trop bien confondues ne ſauroient plus ſe ſéparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre, que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne ſentir que tes peines? Comment ne ſens-tu point celles de ton amie? Comment

n'entends-tu point dans ton ſein ſes tendres gémiſſemens? Combien ils ſont plus douloureux que tes cris emportés! Combien, ſi tu partageois mes maux, ils te feroient plus cruels que les tiens mêmes!

Tu trouves ton ſort déplorable! Conſidere celui de ta Julie, & ne pleure que ſur elle. Conſidere dans nos communes infortunes l'état de mon ſexe & du tien, & juge qui de nous eſt le plus à plaindre. Dans la force des paſſions affecter d'être inſenſible; en proie à mille peines, paroître joyeuſe & contente; avoir l'air ſerein & l'âme agitée; dire toujours autrement qu'on ne penſe; déguiſer tout ce qu'on ſent; être fauſſe par devoir, & mentir par modeſtie: voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On paſſe ainſi ſes beaux jours ſous la tyrannie des bienſéances qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal aſſorti. Mais on gêne en vain nos inclinations; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même; il échappe à l'eſclavage; il ſe donne à ſon gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impoſe pas, on

n'aſſervit qu'un corps ſans âme : la perſonne & la foi reſtent ſéparément engagées, & l'on force au crime une malheureuſe victime, en la forçant de manquer, de part ou d'autre, au devoir ſacré de la fidélité.... Il en eſt de plus ſages... ah! je le ſais : elles n'ont point aimé. Qu'elles ſont heureuſes!.. Elles réſiſtent.. j'ai voulu réſiſter... elles ſonr plus vertueuſes.... aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, ſans toi ſeul, je l'aurois toujours aimée. Il eſt donc vrai que je ne l'aime plus ?.... tu m'as perdue, & c'eſt moi qui te conſole!.... mais moi, que vais-je devenir ? ... que les conſolations de l'amitié ſont foibles où manquent celles de l'amour! qui me conſolera donc dans mes peines ? Quel ſort affreux j'enviſage, moi qui pour avoir vécu dans le crime ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je aſſez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, ſi je cède ? Où trouverai-je aſſez de force pour réſiſter dans l'abattement où je

ſuis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un père irrité. Je crois déjà ſentir le cri de la Nature émouvoir mes entrailles, ou l'Amour gémiſſant déchirer mon cœur. Privée de toi, je reſte ſans reſſource, ſans appui, ſans eſpoir ; le paſſé m'avilit, le préſent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai rien fait que nous rendre plus miſérables en nous préparant une ſéparation plus cruelle. Les vains plaiſirs ne ſont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie eſt ſans dédommagement.

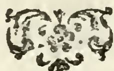
C'eſt à moi, c'eſt à moi d'être foible & malheureuſe. Laiſſe-moi pleurer & ſouffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes ſe réparer, & le tems même, qui guérit tout, ne m'offre que de nouveaux ſujets de larmes : mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiſer baſſement tes ſentimens ; toi qui ne ſens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'ôſes-tu dé-

grader au point de ſoupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux ? N'eſt-ce pas aſſez du mépris que j'ai mérité pour toi, ſans l'augmenter en te rendant mépriſable toi-même, & ſans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté, ſache ſupporter l'infortune & ſois homme. Sois encore, ſi j'ôſe le dire, l'amant que Julie a choiſi. Ah ! ſi je ne ſuis plus digne d'animer ton courage, ſouviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour ; mérite que pour toi j'aie ceſſé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon reſpectable ami, ce n'eſt point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, & que je tiens déjà déſavouée par toi même. J'eſpère, toute avilie, toute confuſe que je ſuis, j'ôſe eſpérer que mon ſouvenir n'inſpire point des ſentimens ſi bas, que mon image règne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai

point à me reprocher, avec ma foibleſſe, la lâcheté de celui qui l'a cauſée.

Heureux dans ta diſgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui ſoit connu des âmes ſenſibles. Le ciel, dans ton malheur, te donne un ami, & te laiſſe à douter ſi ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne, aux dépens de ſon repos, prendre ſoin de tes jours & de ta raiſon. Que tu ſerois ému, ſi tu ſavois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que ſert d'animer ta reconnoiſſance en aigriſſant tes douleurs? Tu n'as pas beſoin de ſavoir à quel point il t'aime, pour connoître tout ce qu'il vaut; & tu ne peux l'eſtimer comme il le mérite, ſans l'aimer comme tu le dois.



LETTRE VIII.

DE CLAIRE.

VOus avez plus d'amour que de délicateſſe, & ſavez mieux faire des ſacrifices que les faire valoir. Y penſez-vous d'écrire à Julie ſur un ton de reproches dans l'état où elle eſt ? & parce que vous ſouffrez, faut il vous en prendre à elle qui ſouffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant ſi grondeur que vous ; toujours prêt à diſputer ſur tout, l'amour n'eſt pour vous qu'un état de guerre, ou, ſi quelquefois vous êtes docile, c'eſt pour vous plaindre enſuite de l'avoir été. O que de pareils amans ſont à craindre ! & que je m'eſtime heureuſe de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, ſans qu'il en coûte une larme à perſonne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie, ſi vous voulez qu'elle vive ;

c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juste ; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même, & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Mylord Édouard ; je vous ai empêché d'être heureux : mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre ; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir, & j'ai peine à comprendre, par rapport à vous même, quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoi qu'il en soit, voilà ma conduite

& mes torts, & puiſque vous vous plaiſez à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi ſeule; ſi ce n'eſt pas ceſſer d'être ingrat, c'eſt au moins ceſſer d'être injuſte. Pour moi, de quelque maniere que vous en uſiez, je ſerai toujours la même envers vous; vous me ſerez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit poſſible. Je ne me repens d'avoir ni favoriſé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié, qui m'a toujours guidée, me juſtifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & ſi quelquefois je m'intéreſſai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne ſembloit me convenir, le témoignage de mon cœur ſuffit à mon repos; je ne rougirai jamais des ſervices que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la conſtance du Sage dans les diſgraces, & je pourrois, ce me ſemble, vous en rappeler à propos quelques maximes; mais l'exemple de

Julie m'apprend qu'une fille de mon âge eſt pour un philoſophe du vôtre un auſſi mauvais précepteur qu'un dangereux diſciple, & il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE IX.

DE MYLORD ÉDOUARD A JULIE.

NOUS l'emportons, charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raiſon. La honte de s'être mis un moment dans ſon tort a diſſipé toute ſa fureur, & l'a rendu ſi docile, que nous en ferons déſormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaiſir que la faute qu'il ſe reproche lui laiſſe plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il eſt humble & confus en ma préſence, mais non pas embarraſſé ni contraint. Il ſent trop bien ſon injuſtice pour que je m'en ſouvienne, & des torts ainſi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit pour prendre avec lui quelques arrangemens nécessaires avant de nous séparer : car je ne puis différer mon départ plus long-tems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens, & où leur carriere est la plus étendue (1). Les siens sont supérieurs

(1) C'est avoir une étrange prévention pour son pays ; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers soient moins bien reçus, & trouvent plus d'obstacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la Nation, ils n'y sont favorisés en rien ; par la forme du gouvernement, ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que l'Anglois ne va guères demander aux autres l'hospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle Cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers Insulaires ? Dans quel pays, hors le leur,

à bien des égards, & je ne déſeſpere pas de lui voir faire en peu de tems, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de ſon mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon paſſage auprès de vous. En attendant, vous ſentez qu'à force de ſuccès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de conſidération qui peuvent compenſer la naiſſance, même dans l'eſprit de votre père. C'eſt, ce me ſemble, le ſeul expédient qui reſte à tenter pour votre bonheur & le ſien, puiſque le ſort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poſte pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je paſſe encore avec notre ami. Sa triſteſſe eſt trop profonde pour laiſſer place à beau-

---

vont-ils chercher à s'enrichir? Ils ſont durs, il eſt vrai: cette dureté ne me déplaît pas, quand elle marche avec la juſtice. Je trouve beau qu'ils ne ſoient qu'Anglois, puiſqu'ils n'ont pas beſoin d'être hommes.

coup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence & le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'ôserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien, en vous l'ôtant pour quelques jours.



LETTRE X.

A CLAIRE.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux ſur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'aviliſſement où je ſuis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuſe amie, qui fûtes ſi ſouvent mon refuge, j'ôſe encore verſer ma honte & mes peines dans votre cœur compatiſſant ; j'ôſe encore implorer vos conſolations contre le ſentiment de ma propre indignité ; j'ôſe recourir à vous, quand je ſuis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme auſſi mépriſable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu ſi divin n'a-t-il point épuré mon âme ? Qu'elle doit maintenant rougir de ſon choix, celle que je ne ſuis pas digne de nommer ! Qu'elle doit gémir

de voir profaner ſon image dans un cœur ſi rempant & ſi bas ! Qu'elle doit de dédain & de haîne à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoiſſez toutes mes erreurs, charmante couſine (1) ; connoiſſez mon crime & mon repentir ; ſoyez mon Juge & que je meure ; ou ſoyez mon intercesseur, & que l'objet qui fait mon ſort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produiſit ſur moi cette ſéparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur ſtupide & de mon inſenſé déſeſpoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je ſentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût poſſible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce ſentiment, jointe à l'étonnante généro-

(1) A l'imitation de Julie, il l'appeloit ma couſine ; & à l'imitation de Julie, Claire l'appeloit mon ami.

ſité de Mylord Édouard, me fit naître des ſoupçons que je ne me rappellerai jamais ſans horreur, & que je ne puis oublier ſans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonſtances de mon départ, j'y crus reconnoître un deſſein prémédité, & j'ôſai l'attribuer au plûs vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'eſprit, que tout me ſembla le confirmer. La converſation de Mylord avec le Baron d'Étange; le ton peu inſinuant que je l'accuſois d'y avoir affecté; la querelle qui en dériva; la défenſe de me voir; la réſolution priſe de me faire partir; la diligence & le ſecret des préparatifs; l'entretien qu'il eut avec moi la veille; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené; tout me ſembloit prouver de la part de Mylord un projet formé de m'écarter de Julie; & le retour que je ſavois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit, ſelon moi, de me déceler le

but

but de ſes ſoins. Je réſolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, & dans ce deſſein je me bornai à examiner les choſes avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules ſoupçons, & le zèle de l'Humanité ne lui inſpiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalouſie ne tirât quelque indice de trahiſon. A Beſançon, je ſus qu'il avoit écrit à Julie ſans me communiquer ſa lettre, ſans m'en parler. Je me tins alors ſuffiſamment convaincu, & je n'attendis que la réponſe, dont j'eſpérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclairciſſement que e méditois.

Hier au ſoir, nous rentrâmes aſſez tard, & je ſus qu'il y avoit un paquet venu de Suiſſe, dont il ne me parla point en nous ſéparant. Je lui laiſſai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en liſant, quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah! Julie! diſoit-il en phraſes interrompuees j'ai voulu vous rendre heureuſe..... je

respecte votre vertu....... mais je plains votre erreur.... A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée sous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma cousine! c'est-là sur tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire : mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit; puis il me dit froidement : vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux,





Ah ! jeune homme à ton bienfaiteur !

aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux; eſt-ce bien moi que vous accuſez de vous trahir? Je ſentis dans l'accent de ce diſcours je ne ſais quoi qui n'étoit pas d'un perfide; le ſon de ſa voix me remua le cœur; je n'eus pas jeté les yeux ſur les ſiens, que tous mes ſoupçons ſe diſſiperent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'inſtant de ce changement; il me tendit la main. Venez, me dit-il, ſi votre retour n'eût précédé ma juſtification, je ne vous aurois vu de ma vie. A préſent que vous êtes raiſonnable, liſez cette lettre, & connoiſſez une fois vos amis. Je voulus refuſer de la lire, mais l'aſcendant que tant d'avantages lui donnoient ſur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité, que, malgré mes ombrages diſſipés, mon deſir ſecret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'oſois calomnier avant tant d'indignité. Je me précipitai

à ſes pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regret & de honte, je ſerrois ſes genoux de toute ma force, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'oppoſer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah! qu'il faſſe déſormais ce qu'il lui plaira! ſon âme ſublime eſt au-deſſus de celle des hommes, & il n'eſt pas plus permis de réſiſter à ſes bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Enſuite il me remit les deux lettres qui s'adreſſoient à moi, leſquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la ſienne, & d'être inſtruit de la réſolution de votre couſine. Je vis en les liſant quelle amante & quelle amie le ciel m'a données; je vis combien il a raſſemblé de ſentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma baſſeſſe plus mépriſable. Dites; quelle eſt donc cette mortelle unique dont le moindre empire

eſt dans ſa beauté, & qui, ſemblable aux puiſſances éternelles, ſe fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle! & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il ſemble que tous les tourmens qu'elle me cauſe ſoient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le ſacrifice qu'elle vient de faire aux ſentimens de la Nature me déſole & m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'Amour. Non, ſon cœur ne ſait rien refuſer qui ne faſſe valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante couſine; vous, unique & parfait modèle d'amitié, qu'on citera ſeule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne reſſemblent pas au vôtre oſeront traiter de chimere; ah! ne me parlez plus de philoſophie! je mépriſe ce trompeur étalage qui ne conſiſte qu'en vains diſcours; ce fantôme qui n'eſt qu'une ombre qui nous excite à menacer de loin les paſſions &

nous laiſſe comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les deſire plus ardemment & en a plus beſoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, & que votre douce voix ſupplée en ce cœur malade à celle de la raiſon.

Non, je l'ôſe eſpérer, je ne ſuis point tombé dans un abaiſſement éternel. Je ſens ranimer en moi ce feu pur & ſaint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne ſera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veux les imiter ſans ceſſe. O chere amante dont je dois honorer le choix ! ô mes amis dont je veux recouvrer l'eſtime ! mon âme ſe réveille & reprend dans les vôtres ſa force & ſa vie. Le chaſte amour & l'amitié ſublime me rendront le courage qu'un lâche déſeſpoir fut prêt à m'ôter : les purs ſentimens de mon cœur me tiendront lieu de ſageſſe ; je ſerai par vous tout ce que je

dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chûte, ſi je puis m'en relever un inſtant. Je ne ſais ni ne veux ſavoir quel ſort le ciel me réſerve; quel qu'il puiſſe être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me ſervira d'égide, & rendra mon âme invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas aſſez vécu pour mon bonheur? C'eſt maintenant pour ſa gloire que je dois vivre. Ah! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus, afin qu'on pût dire un jour en les admirant: pouvoit-il moins faire? il fut aimé de Julie.

P. S. Des nœuds abhorrés & *peut-être inévitables!* Que ſignifient ces mots? Ils ſont dans ſa lettre. Claire, je m'attends à tout; je ſuis réſigné, prêt à ſupporter mon ſort. Mais ces mots... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE XI.

DE JULIE.

IL eſt donc vrai que mon âme n'eſt pas fermée au plaiſir, & qu'un ſentiment de joie y peut pénétrer encore ! Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus ſenſible qu'à la douleur ; je croyois ne ſavoir que ſouffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des conſolations à ton abſence. Ta charmante lettre à ma couſine eſt venue me déſabuſer ; je l'ai lue & baiſée avec des larmes d'attendriſſement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce roſée ſur mon cœur ſéché d'ennui & flétri de triſteſſe, & j'ai ſenti par la ſérénité qui m'en eſt reſtée, que tu n'as pas moins d'aſcendant de loin que de près ſur les affections de ta Julie.

Mon ami, quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de ſentiment qui convient au courage d'un

homme ! Je t'en eſtimerai davantage, & m'en mépriſerai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à préſent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon déſeſpoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la ſeule reſſource qui pouvoit nous reſter dans l'uſage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le ciel t'a donné ; ce ne ſeroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ſes bienfaits ; ce ne ſera jamais aſſez pour réparer l'offenſe que tu viens de lui faire, & j'eſpere que tu n'auras plus beſoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuſe. C'eſt ſous les auſpices de cet homme reſpectable que tu vas entrer dans le monde ; c'eſt à l'appui de ſon crédit, c'eſt guidé par ſon expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi ; tâche au moins d'honorer ſes bontés, en ne les rendant

pas inutiles. Vois quelle riante perſpective s'offre encore à toi ; vois quel ſuccès tu dois eſpérer dans une carriere où tout concourt à favoriſer ton zèle. Le ciel t'a prodigué ſes dons ; ton heureux naturel, cultivé par ton goût, t'a doué de tous les talens : à moins de vingt-quatre ans tu joins les grâces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans :

Fruto ſenile in ſu'l giovenil fiore.

L'étude n'a point émouſſé ta vivacité, ni appeſanti ta perſonne : la fade galanterie n'a point rétréci ton eſprit, ni hébêté ta raiſon. L'ardent amour, en t'inſpirant tous les ſentimens ſublimes dont il eſt le père, t'a donné cette élevation d'idée & cette juſteſſe de ſens (1) qui en ſont inſéparables. A ſa douce chaleur j'ai vu ton âme déployer ſes bril-

---

(1) Juſteſſe de ſens inſéparable de l'amour? Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

lantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du ſoleil : tu as à la fois tout ce qui mène à la fortune & tout ce qui la fait mépriſer. Il ne te manquoit, pour obtenir les honneurs du monde, que d'y daigner prétendre, & j'eſpere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zèle dont ils ne ſont pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi !.... O mon bien-aimé ! tu vas fuir ta Julie !... Il le faut ; il faut nous ſéparer, ſi nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des ſoins que tu vas prendre eſt notre dernier eſpoir. Puiſſe une ſi chere idée t'animer, te conſoler durant cette amère & longue ſéparation ! puiſſe-t-elle te donner cette ardeur qui ſurmonte les obſtacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires feront pour toi des diſtractions continuelles, & feront une utile diverſion aux peines de l'abſence ! Mais je vais reſter abandonnée à moi ſeule ou livrée aux perſécutions : & tout me for-

cera de te regretter ſans ceſſe. Heureuſe au moins ſi de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & ſi avec mes propres maux je ne ſentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'expoſer !

Je frémis, en ſongeant aux dangers de mille eſpèces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inſpirer; mais puiſque le ſort nous ſépare, ah ! mon ami! pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conſeils te ſeroient néceſſaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'eſt pas à moi, jeune, ſans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-deſſus des avis; c'eſt un ſoin que je laiſſe à Mylord Édouard. Je me borne à te recommander deux choſes, parce qu'elles tiennent plus au ſentiment qu'à l'expérience, & que, ſi je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres, & n'ont jamais fait un honnête-homme. Ah, les tristes raisonneurs! quels doux ravissemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton âme; c'est-là que tu trouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrâsa tant de fois de l'amour des sublimes vertus; c'est-là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, & que nos passions souillent sans cesse, sans pouvoir jamais l'effacer (1). Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des

(1) La véritable philosophie des amans est celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philosophe; un lecteur froid ne peut le souffrir.

palpitations qui ſuffoquoient nos cœurs agités, des tranſports qui nous élevoient au-deſſus de nous mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcuſable, & font l'honneur de l'Humanité. Veux-tu ſavoir laquelle eſt vraiment deſirable, de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préfére quand ſon choix eſt impartial. Songe où l'intérêt nous porte en liſant l'hiſtoire. T'aviſas-tu jamais de deſirer les tréſors de Créſus, ni la gloire de Céſar, ni le pouvoir de Néron, ni les plaiſirs d'Héliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes deſirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'eſt qu'ils ne l'étoient point, & tu le ſentois bien; c'eſt qu'ils étoient vils & mépriſables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à perſonne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaiſir ? Deſquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé reſſembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit

l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour ſon pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ſes entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faiſoient envie, & tu ſentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce ſentiment fût particulier à toi ſeul ; il eſt celui de tous les hommes, & ſouvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons ; ſi-tôt que la paſſion nous permet de le voir, nous lui voulons reſſembler, & ſi le plus méchant des hommes pouvoit-être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces tranſports, mon aimable ami ; tu ſais qu'ils me viennent de toi, & c'eſt à l'amour, dont je les tiens, à te les rendre. Je ne veux point t'enſeigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton uſage ;

car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des piéges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats;

mais je crains les maximes & les leçons du monde; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice; je crains les sophismes adroits dont il se colore: je crains, enfin, que ton cœur même ne t'en impose, & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner, si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers; ta sagesse fera le reste; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir su les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice, sur les fières erreurs des insensés, & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entiere ni dans l'objet desiré, ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un & de l'autre; & que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir.

Si l'âme la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a, des deux côtés, une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point, quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie, en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur,

& ſois ſûr que, s'il eſt un ſeul exemple du bonheur ſur la terre, il ſe trouve dans un homme de bien. Tu reçus du ciel cet heureux penchant à tout ce qui eſt bon & honnête; n'écoute que tes propres deſirs; ne ſuis que tes inclinations naturelles; ſonge ſur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'eſt pas poſſible que tu ceſſes d'aimer ce qui te les rendit ſi doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton âme, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir poſſéder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

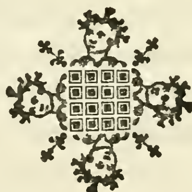
Me voici à mon ſecond point; car, comme tu vois, je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut ſans amour avoir les ſentimens ſublimes d'une âme forte: mais un amour tel que le nôtre l'anime & la ſoutient tant qu'il brûle: ſi-tôt qu'il s'éteint, elle tombe en lan-

gueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que serions-nous, si nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être, que d'exister sans rien sentir ; & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une âme humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge, encore plus que ton mérite, tendront mille embûches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser ; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs : tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reçonnoître. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie ; mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton âme t'annoncera le sort que je t'ai prédit ; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra malgré

toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te ſurprendre. A l'inſtant le voile du dégoût couvrira tous tes plaiſirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami! ah! ſi jamais tu m'oublies.... Hélas! je ne ferai qu'en mourir; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne ſera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le ciel m'a placée : mais après t'avoir recommandé la fidélité, il eſt juſte de te laiſſer de la mienne le ſeul gage qui ſoit en mon pouvoir. J'ai conſulté, non mes devoirs; mon eſprit égaré ne les connoît plus : mais mon cœur, derniere règle de qui n'en ſauroit plus ſuivre; & voici le réſultat de ſes inſpirations. Je ne t'épouſerai jamais ſans le conſentement de mon père; mais je n'en épouſerai jamais un autre ſans ton conſente-

ment. Je t'en donne ma parole ; elle me ſera ſacrée, quoi qu'il en arrive ; & il n'y a point de force humaine qui puiſſe m'y faire manquer. Sois donc ſans inquiètude ſur ce que je puis devenir en ton abſence. Va, mon aimable ami, chercher ſous les auſpices du tendre Amour un ſort digne de le couronner. Ma deſtinée eſt dans tes mains, autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.



LETTRE XII.

A JULIE.

O Qual fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande, parlando con te!

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres? Crois que, si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part; ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferai le mal même, avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes cho-

ses; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi ? Ah, fille incomparable ! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre, & dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée ; j'ignore dans la carriere où je vais m'essayer, pour te complaire, à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autre qu'à Julie d'Étange ; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.



LETTRE

LETTRE XIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier au ſoir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre ſéparé de toi par deux rues, en eſt maintenant à plus de cent lieues. O Julie ! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon ſang en longs ruiſſeaux auroit tracé cette route immenſe, elle m'eût paru moins longue, & je n'aurois pas ſenti défaillir mon âme avec plus de langueur. Ah ! ſi du moins je connoiſſois le moment qui doit nous rejoindre ainſi que l'eſpace qui nous ſépare, je compenſerois l'éloignement des lieux par le progrès du tems ; je compterois, dans chaque jour ôté de ma vie, les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cette carriere de douleurs eſt couverte des ténèbres de l'avenir. Le terme qui doit la borner ſe dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô ſupplice ! mon cœur inquiet te cherche & ne trouve

rien. Le ſoleil ſe lève, & ne me rend plus l'eſpoir de te voir; il ſe couche, & je ne t'ai point vûe; mes jours vuides de plaiſir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'eſpérance éteinte; elle ne m'offre qu'une reſſource incertaine & des conſolations ſuſpectes. Chere & tendre amie de mon cœur, hélas! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur paſſé?

Que cette triſteſſe ne t'allarme pas, je t'en conjure; elle eſt l'effet paſſager de la ſolitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foibleſſes; mon cœur eſt dans ta main, ma Julie; &, puiſque tu le ſoutiens, il ne ſe laiſſera plus abattre. Une des conſolantes idées qui ſont le fruit de ta derniere lettre, eſt que je me trouve à préſent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laiſſerois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me ſoutient beaucoup mieux que je n'aurois

pu me ſoutenir moi-même. Je ſuis convaincu qu'il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incomparablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulieres. Divine amitié ! c'eſt-là ton triomphe. Mais qu'eſt-ce que la ſeule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus ſacrés ? Où ſont-ils ces hommes groſſiers qui ne prennnent les tranſports de l'amour que pour une fièvre des ſens, pour un deſir de la Nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils obſervent, qu'ils ſentent ce qui ſe paſſe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, ſans eſpoir de recouvrer ſa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes ſentimens ſublimes, prêt à braver la fortune, à ſouf-

ſuir ſes revers, à ſe voir même privé de toi, & à faire, des vertus que tu lui as inſpirées, le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de ſon âme. Julie, eh! qu'aurois-je été ſans toi? La froide raiſon m'eût éclairé, peut-être; tiède admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je ſaurai le pratiquer avec zèle, &, pénétré de tes ſages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus; ô quels hommes nous ſerions tous, ſi le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les ſuſſent aimer!

En méditant en route ſur ta derniere lettre, j'ai réſolu de raſſembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne ſache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire ſans ceſſe, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie qui ſeule peut faire

mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use ; &, avant qu'elles soient déchirées je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros : mais je songe à l'avenir & j'espere ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il sera pour moi le contrepoison des maximes qu'on y respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les tems, & ce seront, à mon avis, les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore

plus, c'eſt que cet article eſt préciſément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même ſongé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de conſtance? Autrefois tu connoiſſois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah; Julie! inſpires-tu des ſentimens périſſables; &, quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je ceſſer jamais d'être à toi? Non, non; c'eſt du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier tranſport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'euſſé-je vûe que ce premier inſtant, c'en étoit déja fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? Maintenant qu'enivré de mon bonheur paſſé, ſon ſeul ſouvenir ſuffit pour me le rendre encore? Maintenant qu'oppreſſé du poids de tes charmes, je ne reſpire qu'en eux? Maintenant que ma premiere âme eſt diſparue, & que je ſuis animé de celle que tu m'as donnée? Maintenant, ô Julie! que

je me dépite contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens? Ah! que toutes les beautés de l'Univers tentent de me séduire; en est-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur; qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidèle miroir de Julie; sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là; elle peut anéantir mon âme; mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

Mylord Édouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde & de ses projets en ma faveur: mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ôse abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une

figure fort au-dessus de ma naissance ; & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici, où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie ; les premiers besoins ou du moins les plus sensibles sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?



LETTRE XIV.

A JULIE.

(1) J'Entre avec une ſecrette horreur dans ce vaſte déſert du monde. Ce ca-

(1) Sans prévenir le jugement du lecteur, & celui de Julie ſur ces relations, je crois pouvoir dire que, ſi j'allois à les faire & que je ne les fiſſe pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été pluſieurs fois ſur le point de les ôter & d'en ſubſtituer de ma façon; enfin je les laiſſe, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître Je me dis encore que, ſans y avoir fait un fort grand rôle, je ne ſuis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laiſſons donc ces lettres comme elles ſont. Que les lieux communs uſés reſtent; que les obſervations triviales reſtent; c'eſt un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité, que, juſqu'à la fin de ſa vie, ſes paſſions ne ſouillent point ſes écrits.

hos ne m'offre qu'une ſolitude affreuſe, où règne un morne ſilence. Mon âme à la preſſe cherche à s'y répandre, & ſe trouve par-tout reſſerrée. Je ne ſuis jamais moins ſeul que quand je ſuis ſeul diſoit un ancien; moi, je ne ſuis ſeul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il ſent qu'il n'eſt point écouté: il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puiſſe aller juſqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & perſonne ici n'entend la mienne.

Ce n'eſt pas qu'on ne me faſſe beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille ſoins officieux n'y ſemblent vôler au-devant de moi. Mais c'eſt préciſément de quoi je me plains. Le moyen d'être auſſi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu? L'honnête intérêt de l'Humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une âme franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige.

J'ai grand'peur que celui qui, dès la premiere vûe, me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, ſi j'avois quelque important ſervice à lui demander, & quand je vois des hommes ſi diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, je préſumerois volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela; car le François eſt naturellement bon, ouvert, hoſpitalier, bienfaiſant; mais il y a auſſi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre; mille offres apparentes, qui ne ſont faites que pour être refuſées; mille eſpèces de piéges que la politeſſe tend à la bonne-foi ruſtique. Je n'entendis jamais tant dire: comptez ſur moi dans l'occaſion; diſpoſez de mon crédit, de ma bourſe, de ma maiſon, de mon équipage. Si tout cela étoit ſincère & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens feroit ici preſque établie; le plus riche

offrant ſans ceſſe, & le plus pauvre acceptant toujours, tout ſe mettroit naturellement de niveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne ſeroient à Paris. Au lieu de cela, c'eſt peut-être la ville du monde où les fortunes ſont les plus inégales, & où règnent à la fois la plus ſomptueuſe opulence & la plus déplorable miſere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que ſignifie cette apparente commiſération qui ſemble toujours aller au-devant des beſoins d'autrui, & cette facile tendreſſe de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces ſentimens ſuſpects & de cette confiance trompeuſe, veux-je chercher des lumieres & de l'inſtruction ? C'en eſt ici l'aimable ſource, & l'on eſt d'abord enchanté du ſavoir & de la raiſon qu'on trouve dans les entretiens, non ſeulement des ſavans & des gens de lettres, mais des hommes de tous les états & même des

femmes : le ton de la converſation y eſt coulant & naturel ; il n'eſt ni peſant ni frivole ; il eſt ſavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affection, galant ſans fadeur, badin ſans équivoque. Ce ne ſont ni des diſſertations ni des épigrammes ; on y raiſonne ſans argumenter ; on y plaiſante ſans jeux de mots ; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, la ſatyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale auſtère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à dire ; on n'approfondit point les queſtions, de peur d'ennuyer ; on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mène à l'élégance ; chacun dit ſon avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrément le ſien ; on diſcute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute ; chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens, & le ſage même peut rapporter de ces en-

tretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

Mais au fond que penſes-tu qu'on apprenne dans ces converſations ſi charmantes? A juger ſainement des choſes du monde, à bien uſer de la ſociété, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cauſe du menſonge, à ébranler, à force de philoſophie, tous les principes de la vertu, à colorer de ſophiſmes ſubtils ſes paſſions & ſes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode ſelon les maximes du jour Il n'eſt point néceſſaire de connoître le caractere des gens, mais ſeulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque choſe. Quand un homme parle, c'eſt, pour ainſi dire, ſon habit & non pas lui qui a un ſentiment, & il en changera ſans façon tout auſſi ſouvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez ſucceſſivement

prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacun prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois (1). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zèle apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

---

(1) On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi ! l'État peut-il subsister sans défenseurs ? Non : il faut des défenseurs à l'État; mais tous les Citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient officiers au camp, Magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bisarres préjugés d'État qui les séparent & les déshonorent.

Vous croiriez que les gens iſolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un eſprit à eux, point du tout; autres machines qui ne penſent point, & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoiſſent: là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, ſur une pièce prête à jouer & qu'ils n'ont point vûe, ſur tel ou tel auteur qu'ils ne connoiſſent point, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront le lendemain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & pour leſquels tous les autres parlent & agiſſent; &, comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au

bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête-homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son âme, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de mê-

me en ſortant, & reprenne, s'il veut, la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la pratique; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, ſur-tout d'un moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé, & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier; le Financier fait le

ſeigneur ; l'Évêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle philoſophie ; l'homme d'État de bel-eſprit; il n'y a pas juſqu'au ſimple artiſan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le ſien, ſe met en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires ſeuls, dédaignent tous les autres états, gardent ſans façon le ton du leur & ſont inſupportables de bonne-foi. Ce n'eſt pas que M. de Muralt n'eût raiſon, quand il donnoit la préférence à leur ſociété; mais ce qui étoit vrai de ſon tems ne l'eſt plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires ſeuls n'en ont point voulu changer ; & le leur, qui étoit le meilleur auparavant, eſt enfin devenu le pire (1).

(1) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des ſubalternes, & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illuſtre dans le Royaume eſt au ſervice, & la Cour même eſt toute militaire. Mais il y a une

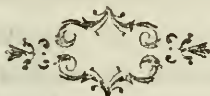
Ainſi les hommes à qui l'on parle ne ſont point ceux avec qui l'on converſe; leurs ſentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne ſont point dans leur eſprit, leurs diſcours ne repréſentent point leurs penſées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on eſt dans une aſſemblée à-peu-près comme devant un tableau mouvant, où le ſpectateur paiſible eſt le ſeul être mû par lui-même.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formée de la grande ſociété ſur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée eſt peut-être plus relative à ma ſituation particuliere qu'au véritable état des choſes, & ſe réformera ſans doute, ſur de nouvelles lumieres. D'ailleurs, je ne fréquente que les ſociétés où les amis de Mylord Édouard m'ont introduit, & je ſuis convaincu

---

grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, & paſſer ſa vie dans des garniſons.

qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays; car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert, & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité, qui change à chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparoissent aussitôt qu'on les veut saisir. Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?



LETTRE XV.

DE JULIE.

OUI, mon ami, nous ferons unis malgré notre éloignement ; nous ferons heûreux en dépit du fort. C'eft l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité ; leur attraction ne connoît point la loi des diftances, & les nôtres fe toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le fentiment de l'abfence, & de fe rapprocher en un moment. Quelquefois même on fe voit plus fouvent encore que quand on fe voyoit tous les jours ; car fi tôt qu'un des deux eft feul, à l'inftant tous deux font enfemble. Si tu goûtes ce plaifir tous les foirs, je le goûte cent fois le jour ; je vis plus folitaire ; je fuis environnée de tes veftiges, & je ne faurois fixer les yeux fur les objets qui

m'entourent, ſans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'aſſiſe:
Quì ſi rivolſe, e quì ritenne il paſſo;
Quì co' begli occhi mi trafiſe il core:
Quì diſſe una parola, e quì ſorriſe.

Mais toi, ſais-tu t'arrêter à ces ſituations paiſibles? ſais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur ſans émouvoir les ſens, & tes regrets ſont-ils aujourd'hui plus ſages que tes deſirs ne l'étoient autrefois? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne ſens pas; non, ton cœur peu délicat ne ſent pas combien l'amour s'offenſe d'un vain hommage; tu ne ſonges ni que ta vie eſt à moi, ni qu'on court ſouvent à la mort, en croyant ſervir la Nature. Homme ſenſuel, ne ſau-

ras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce ſentiment ſi calme & ſi doux que tu connus une fois & que tu décrivis d'un ton ſi touchant & ſi tendre. S'il eſt le plus délicieux qu'ait jamais ſavouré l'amour heureux, il eſt le ſeul permis aux amans ſéparés; &, quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autres. Je me ſouviens des réflexions que nous faiſions, en liſant ton Plutarque, ſur un goût dépravé qui outrage la Nature. Quand ces triſtes plaiſirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en feroit aſſez, diſions-nous, pour les rendre inſipides & mépriſables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux! de quoi jouis-tu, quand tu es ſeul à jouir? Ces voluptés ſolitaires ſont des voluptés mortes. O amour! les tiennes ſont vives, c'eſt l'union des âmes qui les anime, & le plaiſir qu'on donne à ce qu'on aime, fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi,

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta derniere lettre ? Ne seroit-ce point là par hasard du bel-esprit ? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une âme qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise ? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures ? Au-lieu de prendre, comme les autres, des âmes aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déja donner à ton esprit la teinte de celui du pays ? Prends garde, mon bon ami ; j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis, les *Traslati* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcheront-ils jamais de ces métaphores ? & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre,

pourquoi ne feroit-on pas ſuer le feu (1) dans un ſonnet ?

Obſerver en trois ſemaines toutes les ſociétés d'une grande ville ; aſſigner le caractere des propos qu'on y tient ; y diſtinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y penſe ; voilà ce qu'on accuſe les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés poſément. Je n'approuve pas non plus qu'on diſe du mal du pays où l'on vit & où l'on eſt bien traité ; j'aimerois mieux qu'on ſe laiſsât tromper par les apparences, que de moraliſer aux dépens de ſes hôtes. Enfin, je tiens pour ſuſpect tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit : je crains toujours que, ſans y ſonger, il ne ſacrifie la vérité des choſes à l'éclat des penſées,

---

(1) *Sudate, o fochi, à preparar metalli.* Vers d'un Sonnet du Cavalier Marin.

& ne faſſe jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami; l'eſprit, dit notre Muralt, eſt la manie des François; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grâce, & que de tous les peuples du monde c'eſt à nous qu'elle ſied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans pluſieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expreſſions animées qu'inſpire la force du ſentiment; je parle de cette gentilleſſe de ſtyle qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert. Eh, Dieu! des prétentions avec ce qu'on aime, n'eſt-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'eſt-on pas glorieux ſoi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non, ſi l'on anime les converſations indifférentes de quelques ſaillies qui paſſent comme des traits, ce n'eſt point entre deux amans que ce langage eſt de ſaiſon, & le jargon

fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eût-il jamais le tems de se montrer dans nos tête-à-têtes, & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendrissement, le pourroient-elles supporter? Quoique toute grande passion soit sérieuse & que l'excessive joie elle même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste; mais je veux que sa gaieté soit simple, sans ornement, sans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ses propres grâces, & non de la parure du bel-esprit.

L'inséparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois, en la commençant, dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolere; mais je ne sais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine

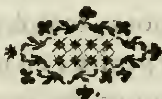
langueur s'emparoit de mon âme, & me laiſſoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaiſe a voulu t'adreſſer : car il eſt bon de t'avertir que la critique de ta critique eſt bien plus de ſa façon que de la mienne ; elle m'en a dicté ſur-tout le premier article en riant comme une folle, & ſans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'eſt pour t'apprendre à manquer de reſpect au Marini qu'elle protège & que tu plaiſantes.

Mais ſais-tu bien ce qui nous met toutes deux de ſi bonne humeur ? C'eſt ſon prochain mariage. Le contrat fut paſſé hier au ſoir, & le jour eſt pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'eſt aſſurément le ſien ; on ne vit de la vie une fille ſi bouffonnement amoureuſe. Ce bon M. d'Orbe, à qui de ſon côté la tête en tourne, eſt enchanté d'un accueil ſi folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il ſe prête avec plaiſir à la plaiſanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour, l'art d'égayer ſa maitreſſe. Pour elle, on a beau la prêcher, lui re-

présenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter. Elle traite tout cela de sottes simagrées; elle soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges; & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente & tranquile, elle va courir les hasards auxquels le meilleur mariage expose; &, quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils ſont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouſer ; ils jouiront de leur amour ſans obſtacles, ſans craintes, ſans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Mylord Édouard qu'un moment, tant il étoit preſſé de continuer ſa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes ſentimens & les tiens ; mais j'en ai une eſpece de honte. En vérité, c'eſt faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.



LETTRE XVII.

A JULIE.

QUE les paſſions impétueuſes rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené ſe nourrit aiſément de chimères, & qu'il eſt aiſé de donner le change à des deſirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes tranſports que m'auroit cauſé ta préſence, & dans l'emportement de ma joie, un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'abſence, & le ſeul auquel la raiſon ne peut rien, c'eſt l'inquiétude ſur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa ſanté, ſa vie, ſon repos, ſon amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'eſt pas plus ſûr du préſent que de l'avenir, & tous les accidens poſſibles ſe réaliſent ſans ceſſe dans l'eſprit d'un amant qui les redoute. Enfin je reſpire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a

dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O absence! ô tourment! ô bisarre & funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, & où le présent n'est point encore !

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'inséparable, j'aurois connu sa malice dans la critique de ma relation, & sa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premierement, ma cousine, (car c'est à elle qu'il faut répondre,) quant au style, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode; &, suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix, que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de

métaphores & d'expreſſions figurées pour ſe faire entendre. Vos lettres mêmes en ſont pleines ſans que vous y ſongiez, & je ſoutiens qu'il n'y a qu'un géomètre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures. En effet, un même jugement n'eſt-il pas ſuſceptible de cent degrés de force ? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, ſinon par le tour qu'on lui donne ? Mes propres phraſes me font rire, je l'avoue, & je les trouve abſurdes, grâce au ſoin que vous avez pris de les iſoler ; mais laiſſez-les où je les ai miſes, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous ſavez ſi bien faire parler, étoient ſéparés l'un de l'autre, & de votre viſage ; couſine, que penſez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu ? Ma foi, rien du tout ; pas même à M. d'Orbe.

La premiere choſe qui ſe préſente à obſerver dans un pays où l'on arrive, n'eſt-ce pas le ton général de la ſociété ? Eh bien ! c'eſt auſſi la premiere obſer-

vation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens & les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le dérèglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclurre à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit ?

Mais c'eſt aſſez plaiſanter avec la couſine. Je laiſſe un ton qui nous eſt étranger à tous trois, & j'eſpère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la ſatyre que celui du bel-eſprit. C'eſt à toi, Julie, qu'il faut à préſent répondre ; car je ſais diſtinguer la critique badine des reproches ſérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change ſur mon objet. Ce ne ſont point les François que je me ſuis propoſé d'obſerver : car ſi le caractère des nations ne peut ſe déterminer que par leurs différences, comment moi, qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ſerois pas, non plus, ſi mal-adroit que de choiſir la capitale pour le lieu de mes obſervations. Je n'ignore pas que les capitales diffèrent moins entre elles que les peuples, & que les caracteres nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cauſe de l'influence commune des cours qui ſe reſſemblent toutes, que

par l'effet commun d'une ſociété nombreuſe & reſſerrée, qui eſt le même à-peu-près ſur tous les hommes, & l'emporte à la fin ſur le caractère originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'eſt dans les provinces reculées, où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les obſerver. Je parcourrois lentement & avec ſoin pluſieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'obſerverois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui ſe trouveroit par-tout, appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaſte projet, ni l'expérience néceſſaire pour le ſuivre. Mon objet eſt de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ſes diverſes relations. Je ne l'ai vu juſqu'ici qu'en petites ſociétés, épars & preſque iſolé

ſur la terre. Je vais maintenant le conſidérer entaſſé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la ſociété; car s'il eſt conſtant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle eſt nombreuſe & rapprochée, mieux ils doivent valoir; & les mœurs, par exemple, ſeront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais : que ſi l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conſéquence oppoſée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoiſſance des peuples, mais par une voie ſi longue & ſi détournée, que je ne ſerois peut-être de ma vie en état de prononcer ſur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout obſerver dans le premier où je me trouve; que j'aſſigne enſuite les différences, à meſure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur un ſapin; & que j'attende à

juger du premier peuple obſervé, que j'aie obſervé tous les autres.

Veuilles donc, ma charmante prêcheuſe, diſtinguer ici l'obſervation philoſophique de la ſatyre nationale. Ce ne ſont point les Pariſiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne ſais ſi ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout auſſi bien qu'à Paris. Les règles de la morale ne dépendent point des uſages des peuples; ainſi, malgré les préjugés dominans, je ſens fort bien ce qui eſt mal en ſoi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il eſt l'ouvrage de la coutume ou de la Nature. Le tableau de vice offenſe en tous lieux un œil impartial, & l'on n'eſt pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il règne, quoiqu'on y ſoit, que de relever les défauts de l'Humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne ſuis-je pas à préſent moi-même un habitant de Paris? Peut-être, ſans le ſavoir, ai-je déja contribué, pour ma part,

au désordre que j'y remarque ; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même ; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si, pour être digne de toi, je ne gardois l'âme d'un homme libre & les mœurs d'un citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zèle de la vérité par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais ; mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas ; & il faudra que j'abandonne tout, si tu ne veux rien

voir avec moi. Penſe que, pour vivre d'une maniere ſi peu conforme à mon goût, je fais un effort qui n'eſt pas indigne de ſa cauſe; &, pour juger quels ſoins me peuvent mener à toi, ſouffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obſtacles qu'il faut ſurmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes diſtractions inévitables, mon recueil étoit fini, quand ta lettre eſt arrivée heureuſement pour le prolonger, & j'admire, en le voyant ſi court, combien de choſes ton cœur m'a ſu dire en ſi peu d'eſpace. Non; je ſoutiens qu'il n'y a point de lecture auſſi délicieuſe, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une âme ſemblable aux nôtres: mais comment ne te pas connoître en liſant tes lettres? Comment prêter un ton ſi touchant & des ſentimens ſi tendres à une autre figure que la tienne? A chaque phraſe ne voit-on pas le doux regard de tes yeux? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante? Quelle autre que Julie a

jamais aimé, penſé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne ſois donc pas ſurpriſe ſi tes lettres qui te peignent ſi bien font quelquefois ſur ton idolâtre amant le même effet que ta préſence. En les reliſant, je perds la raiſon, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me conſume, mon ſang s'allume & pétille, une fureur me fait treſſaillir. Je crois te voir, te toucher, te preſſer contre mon ſein...... Objet adoré, fille enchantereſſe, ſource de délice & de volupté, comment, en te voyant, ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ? Ah ! viens !.... je la ſens...... elle m'échappe, & je n'embraſſe qu'une ombre..... Il eſt vrai, chere amie, tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes careſſes : tes charmes triomphent de l'abſence, ils me pourſuivent par-tout, ils me font craindre la ſolitude, & c'eſt le comble de ma miſere de n'ôſer m'occuper toujours de toi.

Ils ſeront donc unis malgré les obſtacles, ou plutôt ils le ſont au moment que j'écris. Aimables & dignes époux! Puiſſe le ciel les combler du bonheur que mérite leur ſage & paiſible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs âmes! Puiſſe le ciel les combler du bonheur précieux dont il eſt ſi avare envers les cœurs faits pour le goûter! Qu'ils ſeront heureux, s'il leur accorde, hélas! tout ce qu'il nous ôte: mais pourtant ne ſens-tu pas quelque ſorte de conſolation dans nos maux? Ne ſens tu pas que l'excès de notre miſere n'eſt point non plus ſans dédommagement, & que, s'ils ont des plaiſirs dont nous ſommes privés, nous en avons auſſi qu'ils ne peuvent connoître? Oui, ma douce amie, malgré l'abſence, les privations, les allarmes; malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrette ignorée des âmes tranquiles. C'eſt un des miracles de l'amour de nous faire trouver du

plaiſir à ſouffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le ſentiment de nos peines. Plaignons donc notre ſort, ô Julie ! mais n'envions celui de perſonne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre, d'exiſtence préférable à la nôtre ; & comme la Divinité tire tout ſon bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleſte, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'Univers.



LETTRE XVII.

A JULIE.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les ſpectacles & de ſouper en ville. Je paſſe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe; &, n'appercevant rien qui te reſſemble, je me recueille au milieu du bruit & converſe en ſecret avec toi. Ce n'eſt pas que cette vie bruyante & tumultueuſe n'ait auſſi quelque ſorte d'attrait, & que la prodigieuſe diverſité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les ſentir, il faut avoir le cœur vuide & l'eſprit frivole; l'amour & la raiſon ſemblent s'unir pour m'en dégoûter. Comme tout n'eſt qu'une vaine apparence, & que tout change à chaque inſtant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainſi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne ſais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philoſophe en eſt trop loin; l'homme du monde en eſt trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir; l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philoſophe, il le conſidere à part; &, n'en pouvant diſcerner ni les liaiſons ni les rapports avec d'autres objets qui ſont hors de ſa portée, il ne les voit jamais à ſa place, & n'en ſent ni la raiſon, ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le tems de penſer à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir, & non de les obſerver; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reſte du tout que les impreſſions confuſes qui reſſemblent au cahos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le ſpectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un

homme qui voudroit divifer fon tems par intervalles entre le monde & la folitude, toujours agité dans fa retraite & toujours étranger dans le monde, ne feroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager fa vie entiere en deux grands efpaces; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même eft prefque impoffible ; car la raifon n'eft pas un meuble qu'on pofe & qu'on reprenne à fon gré, & quiconque a pu vivre dix ans fans penfer, ne penfera de fa vie.

Je trouve auffi que c'eft une folie de vouloir étudier le monde en fimple fpectateur. Celui qui ne prétend qu'obferver, n'obferve rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaifirs, il n'eft admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit foi-même : dans l'école du monde, comme dans celle de l'Amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, &, ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'éxerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde, doit au moins en prendre les manieres jusqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi les gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Mais aussi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, sur-tout s'il est étranger. I peut se dispenser de prendre part au cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'i

s

ſe comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni excluſion ni préférence, s'il garde le ſecret de chaque ſociété où il eſt reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maiſon dans une autre, s'il évite les confidences, s'il ſe refuſe aux tracaſſeries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paiſiblement le monde, conſerver ſes mœurs, ſa probité, ſa franchiſe même, pourvu qu'elle vienne d'un eſprit de liberté & non d'un eſprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choiſis pour guides parmi les connoiſſances que m'a donné Mylord Édouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des ſociétés moins nombreuſes & plus choiſies. Je ne m'étois trouvé juſqu'à préſent qu'à des dîners réglés où l'on ne voit de femme que la maitreſſe de la maiſon, où tous les déſœuvrés de Paris ſont reçus, pour peu qu'on les connoiſſe, où chacun paie comme il peut ſon dîner en eſprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & con-

fus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je ſuis mainenant initié à des myſtères plus ſecrets. J'aſſiſte à des ſoupers priés où la porte eſt fermée à tout ſurvenant, & où l'on eſt ſûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, ſinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'eſt-là que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'eſt-là que regnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatyriques; c'eſt-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des ſpectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on paſſe diſcrettement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les évènemens ſecrets de la chronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules, & que, peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caracteres des perſonnages, chaque interlocuteur, ſans y penſer, peint encore beaucoup mieux le ſien; c'eſt-là qu'un reſte de

circonſpection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, ſous lequel, feignant de rendre la ſatyre plus obſcure, on la rend ſeulement plus amere; c'eſt-là, en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant, à conſidérer ces propos ſelon nos idées, on auroit tort de les appeler ſatyriques; car ils ſont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En général, la ſatyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'eſt que mal eſt ſi ſimple que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Que reſte-t-il à blâmer où la vertu n'eſt plus eſtimée, & de quoi médiroit-on, quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, ſur-tout, où l'on ne ſaiſit les choſes que par le côté plaiſant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation eſt toujours mal reçu, s'il n'eſt mis en chanſon ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à ſe fâcher;

auſſi ne ſe fâchent-elles de rien : elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les frippons ſont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, ſa cauſtique empreinte eſt ineffaçable ; il ne déchire pas ſeulement les mœurs, la vertu ; il marque juſqu'au vice même, il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos ſoupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces ſociétés d'élite, c'eſt de voir ſix perſonnes choiſies exprès pour s'entretenir agréablement enſemble, & parmi leſquelles règnent même le plus ſouvent des liaiſons ſecrettes, ne pouvoir reſter une heure entre elles ſix ſans y faire intervenir la moitié de Paris, comme ſi leurs cœurs n'avoient rien à ſe dire, & qu'il n'y eût là perſonne qui méritât de les intéreſſer.

Te ſouvient-il, ma Julie, comment, en ſoupant chez ta couſine ou chez toi, nous ſavions, en dépit de la contrainte & du myſtère, faire tomber l'entretien

ſur des ſujets qui euſſent du rapport à nous, & comment, à chaque réflexion touchante, à chaque illuſion ſubtile, un regard plus vif qu'un éclair, un ſoupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux ſentiment d'un cœur à l'autre.

Si la converſation ſe tourne par haſard ſur les convives, c'eſt communément dans un certain jargon de ſociété dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on ſe fait réciproquement & ſelon le goût du tems mille mauvaiſes plaiſanteries, durant leſquelles le plus ſot n'eſt pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête, qui m'eſt & me ſera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaiſons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeu-

nes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (1). Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins séveres; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austere sans conséquence, & l'on

(1) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que des choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On sait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrinthiens.

ne feroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philofophique, de mettre la vertu fi haut que le fage même n'y pût atteindre. Au refte, hommes & femmes, tous, inftruits par l'expérience du monde, & fur-tout par leur confcience, fe réuniffent pour penfer de leur efpèce auffi mal qu'il eft poffible, toujours philofophant triftement, toujours dégradant par vanité la Nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la caufe de tout ce qui fe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médifant du cœur de l'homme.

Malgré cette aviliffante doctrine, un des fujets favoris de ces paifibles entretiens, c'eft le fentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le fein de l'amour ou de l'amitié; cela feroit d'une fadeur à mourir. C'eft le fentiment mis en grandes maximes générales & quinteffencié par tout ce que la métaphyfique a de plus fubtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du fentiment, ni fi peu compris

ce qu'on en disoit. Ce sont des rafinemens inconcevables. O Julie! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homère chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienséance y supplée, & l'on fait par usage à-peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, & quelques gênes passagères, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi: car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher, adieu le sentiment: la bienséance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont

mis en regle, & tout eſt regle parmi eux. Ce peuple imitateur ſeroit plein d'originaux, qu'il ſeroit impoſſible d'en rien ſavoir; car nul homme n'ôſe être lui-même. *Il faut faire comme les autres*; c'eſt la premiere maxime de la ſageſſe du pays. *Cela ſe fait, cela ne ſe fait pas.* Voilà la déciſion ſuprême.

Cette apparente régularité donne aux uſages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choſes les plus ſérieuſes. On ſait à point nommé quand il faut envoyer chercher des nouvelles, quand il faut ſe faire écrire, c'eſt-à-dire, faire une viſite qu'on ne fait pas; quand il faut la faire ſoi-même; quand il eſt permis d'être chez ſoi; quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y ſoit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit rejeter; quel degré de triſteſſe on doit prendre à telle ou telle mort (1), combien de tems on

(1) S'affliger à la mort de quelqu'un eſt un ſentiment d'humanité & un témoignage

doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or, comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même ; il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon

---

de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu ; ce quelqu'un fût-il même notre Père. Quiconque, en pareil cas, n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors ; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté, que de s'asservir aux bienséances.

n'eſt qu'un vain formulaire & ſert moins à juger des mœurs, que du ton qui règne à Paris. On apprend ainſi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut ſervir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la ſcène même, qui, depuis Moliere, eſt bien plus un lieu où ſe débitent de jolies converſations, que la repréſentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, ſur deux deſquels on repréſente des êtres chimériques: ſavoir, ſur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches; ſur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troiſième on repréſente ces pièces immortelles dont la lecture nous faiſoit tant de plaiſir, & d'autres plus nouvelles qui paroiſſent de tems en tems ſur la ſcène. Pluſieurs de ces pièces ſont tragiques, mais peu touchantes, & ſi l'on y trouve quelques ſentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune ſorte

d'inſtruction ſur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amuſent.

L'inſtitution de la tragédie avoit chez ſes inventeurs un fondement de religion qui ſuffiſoit pour l'autoriſer. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un ſpectacle inſtructif & agréable dans les malheurs des Perſes leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on repréſente à Bern, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maiſon d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pièces intéreſſantes; mais qu'on me diſe de quel uſage ſont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient ſur des évènemens réels ou réputés tels par les ſpectateurs, & fondés ſur des traditions hiſtoriques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'âme des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de

la vertu leur donnent ſouvent de mauvaiſes nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraiſemblance & de l'utilité de tant de pièces, qui roulent toutes ſur ce chimérique ſujet!

Quant à la comédie, il eſt certain qu'elle doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Térence & Plaute ſe tromperent dans leur objet; mais avant eux Ariſtophane & Ménandre avoient expoſé aux Athéniens les mœurs Athéniennes; & depuis, le ſeul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du ſiécle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris. Hors cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq

ou ſix-cent-mille âmes dont il n'eſt jamais queſtion ſur la ſcène. Moliere ôſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi bien que des Marquis ; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient déshonorés, s'ils ſavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les ſpectateurs eux-mêmes ſont devenus ſi délicats, qu'ils craindroient de ſe compromettre à la comédie comme en viſite, & ne daigneroient pas aller voir en repréſentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils ſont comme les ſeuls habitans de la terre ; tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un carroſſe, un ſuiſſe, un maître-d'hôtel, c'eſt être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être

comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers & ne valent guères la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre, & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scène, & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphère du monde & des auteurs se rétrécit; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est misérable & gueux, plus le tableau du peuple y est brillant &

magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours singe & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies, que pour les étudier & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modèle des petits-maîtres bourgeois qui leur succéderent.

En général, il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scène Françoise; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une pièce de Denys le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pièces Françoises. Racine & Corneille, avec tout leur génie, ne sont

eux-mêmes que des parleurs, & leur ſucceſſeur eſt le premier, qui, à l'imitation des Anglois, ait oſé mettre quelquefois la ſcène en repréſentation. Communément tout ſe paſſe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier ſoin de chaque interlocuteur eſt toujours celui de briller. Preſque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puiſſent être, ils ſongent toujours plus au public qu'à eux mêmes: une ſentence leur coûte moins qu'un ſentiment, les pièces de Racine & de Moliere (1) exceptées : le *je* eſt preſque auſſi ſcrupuleuſement banni de la ſcène Françoiſe

---

(1) Il ne faut point aſſocier en ceci Moliere à Racine ; car le premier eſt, comme tous les autres, plein de maximes & de ſentences, ſur-tout dans ſes pièces en vers : mais chez Racine tout eſt ſentiment ; il a ſu faire parler chacun pour ſoi ; & c'eſt en cela qu'il eſt vraiment unique parmi les anciens dramatiques de ſa nation.

que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines, aussi modestes que l'humanité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité manietée dans le geste & dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scène, mais le tient toujours enchaîné sur le théâtre & sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes; &, si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point; la décence le maintient debout après sa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scène le naturel & l'illusion, & n'y veut que de l'esprit

& des pensées; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne se soucie pas d'être séduit, pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour amasser de quoi fournir au caquet après la pièce, & l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron; la veuve de Pompée est Adrienne, Alzire est Mademoiselle Gaussin, & ce fier sauvage est Grandval. Les Comédiens, de leur côté négligent entièrement l'illusion, dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens; ils calquent les modes françoises sur l'habit romain; on y voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré en blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque personne & ne fait rien au succès des

pièces; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage, on ne voit, non plus que l'auteur dans le drame; & si le costume est négligé, cela se pardonne aisément; car on sait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, tout ceci n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite? n'a-t-il pas tout fait? n'est-il pas jugé? L'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses; & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne

reſſemblent guère à leur diſcours, je vois qu'on ne les peint que par leurs diſcours, ſans égard à leurs œuvres; je vois auſſi que, dans une grande ville, la ſociété paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y ſont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus juſtes ? Je n'en ſais rien. Ce ne ſont encore-là que des apparences; &, ſous ces dehors ſi ouverts & ſi agréables, les cœurs ſont peut-être plus cachés, plus enfoncés en-dedans que les nôtres. Étranger, iſolé, ſans affaire, ſans liaiſon, ſans plaiſirs, & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer!

Cependant je commence à ſentir l'ivreſſe où cette vie agitée & tumultueuſe plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdiſſement ſemblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait paſſer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me

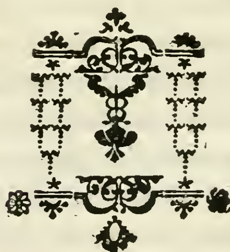
frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier, quelques instans, ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaie de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrâsé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai sage ne les considere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principe, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes

affections morales, forcé de donner un prix à des chimeres & d'impoſer ſilence à la Nature & à la raiſon, je vois ainſi défigurer ce divin modèle que je porte au-dedans de moi, & qui ſervoit à la fois d'objet à mes deſirs & de règle à mes actions; je flotte de caprice en caprice; &, mes goûts étant ſans ceſſe aſſervis à l'opinion, je ne puis être ſûr un ſeul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, conſterné, de ſentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé ſi bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le ſoir pénétré d'une ſecrette triſteſſe, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs ſentimens que je tiens de lui!... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel tranſport j'y retrouve encore mes premières affections & ma premiere dignité! combien je m'applaudis d'y re-

voir briller dans tout ſon éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, aſſiſe ſur un trône de gloire & diſſipant d'un ſouffle tous ces preſtiges! Je ſens reſpirer mon âme oppreſſée, je crois avoir recouvré mon exiſtence & ma vie, & je reprends avec mon amour tous les ſentimens ſublimes qui le rendent digne de ſon objet.



LETTRE

LETTRE XVIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux ſpectacles qui puiſſent jamais charmer mes yeux. La plus ſage, la plus aimable des filles eſt enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête-homme dont elle a comblé les vœux, plein d'eſtime & d'amour pour elle, ne reſpire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuſe; & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'eſt-à-dire, de le partager. Tu n'y ſeras pas moins ſenſible, j'en ſuis bien ſûr, toi qu'elle aima toujours ſi tendrement, toi qui lui fus cher preſque dès ſon enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui, tous les ſentimens qu'elle éprouve ſe font ſentir à nos cœurs comme au ſien. S'ils ſont des plaiſirs pour elle, ils ſont pour nous

des consolations; & tel est le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous dissimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses, la voilà sujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs; & son cœur, qui n'étoit qu'à nous, se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zele; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, & le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'éxigeroit en pareil cas la vertu; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui, pour son intérêt particulier, pourroit compromettre un ami, mériteroit-il d'en

avoir ? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ſes démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ſes intentions ſuffiſoit pour la juſtifier à ſes propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux deſtinés l'un à l'autre, & ſon cœur ſenſible & pur alliant la plus chaſte pudeur pour elle même à la plus tendre compaſſion pour ſa coupable amie, elle couvroit ma faute ſans la partager : mais à préſent tout eſt changé ; elle doit compte de ſa conduite à un autre ; elle n'a pas ſeulement engagé ſa foi ; elle a aliéné ſa liberté. Dépoſitaire en même tems de l'honneur de deux perſonnes, il ne lui ſuffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle ſoit honorée ; il ne lui ſuffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne faſſe rien qui ne ſoit approuvé. Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle eſt blâmable ; &, fût-elle innocente, elle a tort, ſi-tôt qu'elle eſt ſoupçonnée ;

car les apparences même sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes, tu en seras le juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déja pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu; elle m'a embrassée en pleurant; nous sentions sans nous rien dire combien le tendre langage

de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voie la plus sûre que nous pourrions choisir; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine, est ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre, au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux; que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime, ne soit pour l'autre un commencement de corruption; & qu'en abusant de sa reconnoissance, je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami: j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr, à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en

ce qu'il ne compromet perſonne & ne nous donne aucun confident ; c'eſt de m'écrire ſous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Boſquet, & de mettre une enveloppe adreſſée à Regianino que j'aurai ſoin de prévenir. Ainſi Regianino lui-même ne ſaura rien ; il n'aura tout au plus que des ſoupçons qu'il n'oſeroit vérifier ; car Mylord Edouard, de qui dépend ſa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correſpondance continuera par cette voie, je verrai ſi l'on peut reprendre celle qui nous ſervit dans le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui ſoit permanente & ſûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'eſt pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt, dont on s'eſt plaint en France, étoient moins ſéveres que les tiennes ; comme un enfant qui ſe dépite contre ſes maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, ſur les

premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers, savoir, l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique, à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle, la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux françois. Henri IV. le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le

pays des hommes libres, elle eſt celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du ſage. Hoſpitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui paſſent même la vérité qui les bleſſe, & l'on ſe feroit lapider à Londres, ſi l'on y oſoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laiſſent dire d'eux à Paris. Mon père, qui a paſſé ſa vie en France, ne parle qu'avec tranſport de ce bon & aimable peuple. S'il y a verſé ſon ſang au ſervice du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans ſa retraite, & l'honore encore de ſes bienfaits; ainſi je me regarde comme intéreſſée à la gloire d'un pays où mon père a trouvé la ſienne. Mon ami, ſi chaque peuple a ſes bonnes & ſes mavaiſes qualités, honore au moins la vérité qui loue, auſſi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus; pourquoi perdrois-tu en viſites oiſives le tems qui te reſte à paſſer aux lieux où tu es? Paris eſt-il, moins que Londres, le théâtre des talens, & les étrangers y ſont-ils moins aiſé-

ment leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne ſont pas des Lords Édouards, & tous les François ne reſſemblent pas à ces beaux diſeurs qui te déplaiſent ſi fort. Tente, eſſaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent ſi bien. Le pere de ma couſine dit que tu connois la conſtitution de l'empire & les intérêts des Princes. Mylord Édouard trouve auſſi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers ſyſtêmes de Gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite eſt le plus honoré, eſt celui qui te convient le mieux, & que tu n'as beſoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raiſon n'eſt-elle pas le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme ? Eſt-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne ? Si tu conſideres

le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis? Si tu songes.... ah! cette mer!.... un plus long trajet..... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaisannes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis tu rien des Parisiennes? Ces femmes galantes & célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'Univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles; &, quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je ferois bien aiſe auſſi d'avoir un petit mot ſur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (1) ; car enfin la muſique peut être mauvaiſe, & le ſpectacle avoir ſes beautés ; s'il n'en a pas, c'eſt un ſujet pour ta médiſance, & du moins tu n'offenſeras perſonne.

Je ne ſçais ſi c'eſt la peine de te dire qu'à l'occaſion de la noce il m'eſt encore venu, ces jours paſſés, deux épouſeurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chaſſant de château en château ; l'autre du pays Allemand par le coche de Bern. Le premier eſt une maniere de petit-maître, parlant aſſez réſolument pour faire trouver ſes réparties ſpirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre eſt un grand nigaud ti-

(1) J'aurois bien mauvaiſe opinion de ceux qui, connoiſſant le caractère & la ſituation de Julie, ne devineroient pas à l'inſtant que cette curioſité ne vient point d'elle. On verra bientôt que ſon Amant n'y a pas été trompé. S'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

mide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un ſot qui ne ſait que dire, & du mal-aiſe d'un libertin qui ne ſe ſent pas à ſa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-poſitivement les intentions de mon pere au ſujet de ces deux Meſſieurs, j'uſe avec plaiſir de la liberté qu'il me laiſſe de les traiter à ma fantaiſie, & je ne crois pas que cette fantaiſie laiſſe durer long-tems celle qui les amene. Je les hais d'ôſer attaquer un cœur où tu regnes, ſans armes pour te le diſputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore : mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers? Non, non; ſois tranquile, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il ſe préſenteroit un autre toi-même, encore le premier venu ſeroit-il le ſeul écouté. Ne t'inquiète donc point de ces deux eſpeces dont je daigne à peine te parler. Quel plaiſir j'aurois à leur meſurer deux doſes de dégoût ſi parfaitement égales, qu'ils priſſent la

résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux !

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épitres de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire, en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures, que de sonder les dispositions où elles laissent mon âme, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (1).

Adieu, mon trop cher ami; je ne voudrois pas finir si-tôt; mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie, & j'aime à partager avec toi

(1) Si le lecteur approuve cette règle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

mes plaisirs ; ce qui les anime & les redouble est que ma mère se trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'est senti assez de force pour assister au mariage, & servir de mère à sa nièce, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui, méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grâce que dans sa plus parfaite santé ; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mère ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée.... Sais tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que, si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroient son premier ouvrage. Ah ! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer !

LETTRE XIX.

A JULIE.

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi ; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires ; & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre ? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves ; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers, que je ne sois prêt à lui dire en face ; & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que répéter ce

que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Muralt, je le crois bien ; on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si, même dans ma critique, on n'apperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchise ; elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la maniere dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ôse croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre, & moi de la dire. C'est en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile & le mérite seul sait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le seul peuple qui aime

véritablement les hommes, & qui soit bienfaisant par caractère; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes: ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune: & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angle-

terre c'eſt toute autre choſe, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moin qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puiſſe parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au Gouvernement, l'eſtime publique y eſt un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Mylord Édouard eſt d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de juſtifier ſon zèle. Le lieu de la terre où je ſuis le plus loin de toi eſt celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie ! s'il eſt difficile d'obtenir ta main, il l'eſt bien plus de la mériter ; & voilà la noble tâche que l'amour m'impoſe.

Tu m'ôtes d'une grande peine, en me donnant de meilleures nouvelles de ta mère. Je t'en voyois déja ſi inquiette avant mon départ, que je ne n'oſai te dire ce que j'en penſois ; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuſe. Conſerve-la moi, parce qu'elle m'eſt chère, parce

que mon cœur l'honore, parce que ſes bontés ſont mon unique eſpérance, & ſur-tout parce qu'elle eſt mère de ma Julie.

Je te dirai ſur les deux épouſeurs, que je n'aime point ce mot, même par plaiſanterie. Du reſte le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puiſque tu crois les haïr. Mais j'admire ta ſimplicité de penſer connoître la haîne. Ne vois-tu pas que c'eſt l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainſi murmure la blanche colombe dont on pourſuit le bien-aimé. Va, Julie; va, fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque choſe, je pourrai ceſſer de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obſédée par ces deux importuns ! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.



LETTRE XX.

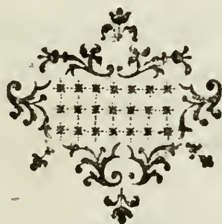
DE JULIE.

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'eſt chargé de t'envoyer à l'adreſſe de M. Silveſtre, chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre, pour l'ouvrir, que tu ſois ſeul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton uſage.

C'eſt une eſpece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en ſervir eſt biſarre : il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure juſqu'à ce qu'on ſe ſente pénétré d'un certain attendriſſement. Alors on l'applique ſur ſes yeux, ſur ſa bouche, & ſur ſon cœur; cela ſert, dit on, de préſervatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces ſortes de taliſmans une vertu électrique très ſinguliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fidèles. C'eſt de

communiquer à l'un l'impreſſion des baiſers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le ſuccès de l'expérience; je ſais ſeulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquiliſe-toi ſur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller : car déſormais le nom ne fait plus rien à la choſe. Ils ſont partis : qu'ils aillent en paix; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.



LETTRE XXI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie; il faut donc te les dépeindre, ces aimables Parisiennes. Orgueilleuse! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai; je puis l'être; je le serois de meilleur cœur, si j'avois d'avantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes? Que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens?

Tu te plaignois de mon silence? Eh, mon Dieu! que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre, tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines; & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que

les unes me rappeloient à toi ſans ceſſe, & que les autres.... lis, & puis tu me jugeras. Au reſte, peu de gens penſent comme moi des Dames Françoiſes, ſi même je ne ſuis ſur leur compte tout-à-fait ſeul de mon avis. C'eſt ſur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu ſaches que je te les repréſente, non peut-être comme elles ſont, mais comme je les vois. Malgré cela, ſi je ſuis injuſte envers elles, tu ne manqueras pas de me cenſurer encore, & tu ſeras plus injuſte que moi; car tout le tort en eſt à toi ſeule.

Commençons par l'extérieur. C'eſt à quoi s'en tiennent la plupart des obſervateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere auſſi-bien que de viſage, & comme l'un ne leur eſt gueres plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles ſont tout au plus paſſables de figure, & généralement plutôt mal que bien; je laiſſe

à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine : auſſi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguiſent; en quoi, je trouve aſſez ſimples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche eſt aiſée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à ſe gêner; mais elles ont naturellement une certaine *diſinvoltura*, qui n'eſt pas dépourvue de grâces, & qu'elles ſe piquent ſouvent de pouſſer juſqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & ſont communément un peu maigres; ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'eſt l'autre extrémité des Valaiſanes. Avec des corps fortement ſerrés elles tâchent d'en impoſer ſur la conſiſtance; il y a d'autres moyens d'en impoſer ſur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inſpection en eſt ſi libre

qu'il

qu'il reste peu de choses à deviner. Ces Dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts ; car, pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux ; &, suivant le Philosophe Gascon, la faim entiere est bien plus âpre que celle qu'on a déja rassasiée, au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers : mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, & l'éclipse quelque fois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux ? Quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais (1).

---

(1) Parlons pour nous, mon cher Philosophe ; pourquoi d'autres ne feroient-ils pas

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bisarre. Elles sont, de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales; mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique; il y règne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes, qui vieillit tout d'une année à l'autre; la propreté qui leur fait aimer à changer

---

plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

ſouvent d'ajuſtement les préſervent d'une ſomptuoſité ridicule; elles n'en dépenſent pas moins, mais leur dépenſe eſt mieux entendue : au lieu d'habits rapés & ſuperbes comme en Italie, on voit ici des habits plus ſimples & toujours frais. Les deux ſexes ont à cet égard la même modération, la même délicateſſe, & ce goût me fait grand plaiſir ; j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes ſur tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à diſtinguer une ducheſſe d'une bourgeoiſe, ſi la premiere n'avoit l'art de trouver des diſtinctions que l'autre n'ôſeroit imiter. Or ceci ſemble avoir ſa difficulté; car, quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode eſt ſuivie à l'inſtant à la ville ; & il n'en eſt pas des bourgeoiſes de Paris, comme des provinciales & des étrangeres, qui ne ſont jamais qu'à la mode qui n'eſt plus. Il n'en eſt pas encore comme dans les autres

pays, où, les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles seroient bien-tôt effacées par celles des Financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est-là ce qui leur a suggéré des modes inévitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge ; car, le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public : elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu.... oh ! bien des choses, que ma Julie, toute demoiselle qu'elle est, ne verra sûrement jamais. Elles ont mis dans leurs manieres le

même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore & embellit ton sexe, leur a paru vile & roturiere ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête-homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que, cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part ; mais je sais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des bourgeoises ; &, si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équi-

page, n'eſt pas trop en ſûreté contre les inſultes de la populace. Ces inſultes ſont le cri de la pudeur révoltée ; &, dans cette occaſion, comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienſéance des gens polis, retient peut-être ici cent-mille femmes dans les bornes de la modeſtie ; c'eſt précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien ſoldateſque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il eſt plus univerſel, & il n'eſt guères ſenſible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint-Germain juſqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard ne ſoient d'une hardieſſe à déconcerter quiconque n'a rien vu de ſemblable dans ſon pays ; & de la ſurpriſe où jettent ces nouvelles manieres, naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'eſt encore pis, ſi-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'eſt point la voix douce & mignarde de nos Vaudoiſes. C'eſt un certain accent

dur, interrogatif, impérieux, moqueur & plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grâce de leur sexe, leur maniere intrépide & curieuse de fixer les gens acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la premiere fois ; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins, si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct, de la sienne, à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guères ; elles sentent bien leurs avantages ; elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante, jointe à la laideur ; & il est sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid

viſage effronté; au-lieu qu'avec la modeſtie il peut exciter une tendre compaſſion qui mène quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque choſe de plus doux dans le maintien des jolies perſonnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles ſont toujours ſi viſiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'eſt jamais expoſé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloiſes, de dire à une femme qu'elle eſt belle pour avoir le plaiſir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le deſir d'imiter les grands airs, ne ſont pas les ſeules cauſes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiſcret & continuel des deux ſexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos

Suiſſeſſes aiment aſſez à ſe raſſembler entre elles (1); elles y vivent dans une douce familiarité; &, quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes, il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une eſpece de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'eſt tout le contraire, les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes; elles ne ſont à leur aiſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maitreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon, & les hommes ſemblent, comme les eſpèces, ſe multiplier par la circula-

(1) Tout cela eſt fort changé par les circonſtances : ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs, au ſtyle, on les croiroit de l'autre ſiècle.

tion. C'eſt donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penſer comme eux, & eux comme elle. C'eſt-là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paiſiblement de ces inſultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi. Qu'importe? ſérieuſement ou par plaiſanterie on s'occupe d'elle, & c'eſt tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme ſurvienne, à l'inſtant le ton de cérémonie ſuccède à la familiarité, les grands airs commencent, & l'attention des hommes ſe partage, & l'on ſe tient mutuellement dans une ſecrette gêne dont on ne ſort plus qu'en ſe ſéparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les ſpectacles, c'eſt-à-dire, à y être vues; mais leur embarras, chaque fois qu'elles y veulent aller, eſt de trouver une compagne; car l'uſage ne permet à aucune femme d'y aller ſeule en grande loge, pas même avec un autre homme. On ne ſauroit dire combien, dans ce pays ſi ſociable, ces parties ſont difficiles à for-

lier; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner, autant qu'on peut, les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'opéra? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis?

Il est sûr que mille liaisons secrettes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparses & isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable, & c'est ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut

régner où la pudeur est en dérision, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées; la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles; &, pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots même d'*amour* & d'*amans* sont bannis de l'intime société des deux sexes & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne; il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mère eût vingt amans, que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance; les romans les plus décens, ceux que tout

le monde lit pour s'instruire en sont pleins, & le désordre n'est plus blâmable, si-tôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie! telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal, ôseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne surent jamais manquer de foi! On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans; mais qui n'ont au surplus aucune sorte de droit l'une sur l'autre; & un mari qui s'aviseroit de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmure que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs

maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre, de part ou d'autre, un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits, & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté, les amans sont des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou par le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir ; moins encore, s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie & de bel-esprit. A l'égard

du physique, il n'exige pas tant de myſtère; on a très-ſenſément trouvé qu'il falloit regler ſur l'inſtant des deſirs la facilité de les ſatisfaire : la premiere venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme eſt toujours un homme, tous ſont preſque également bons, & il y a du moins à cela de la conſéquence; car pourquoi ſeroit-on plus fidèle à l'amant qu'au mari ? Et puis, à certain âge, tous les hommes ſont à-peu-près le même homme, toutes les femmes la même femme; toutes ces poupées ſortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guères d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément ſous la main.

Comme je ne ſais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé ſur un ton ſi extraordinaire, qu'il ne m'a pas été poſſible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'eſt que chez la plupart des femmes l'amant eſt comme un des gens de la maiſon : s'il ne fait pas ſon devoir, on le congédie & l'on en

prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes aſſez capricieuſes pour eſſayer même du maître de la maiſon ; car enfin, c'eſt encore une eſpece d'homme. Cette fantaiſie ne dure pas ; quand elle eſt paſſée, on le chaſſe & l'on en prend un autre ; ou, s'il s'obſtine, on le garde & l'on en prend un autre.

Mais, diſois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges uſages, comment une femme vit-elle enſuite avec tous ces autres-là, qui ont ainſi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il, elle n'y vit point. On ne ſe voit plus ; on ne ſe connoît plus. Si jamais la fantaiſie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoiſſance à faire, & ce ſeroit beaucoup qu'on ſe ſouvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment, après une union ſi tendre, on peut ſe voir de ſang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a

une fois aimé; comment on ne treſſaillit pas à ſa rencontre. Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos treſſaillemens! Vous voudriez-donc que nos femmes ne fiſſent autre choſe que tomber en ſyncope?

Supprime une partie de ce tableau, trop chargé ſans doute; place Julie à côté du reſte, & ſouviens-toi de mon cœur; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer; pluſieurs de ces impreſſions déſagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal ſe préſente avant le bien, il ne l'empêche pas de ſe montrer à ſon tour; les charmes de l'eſprit & du naturel font valoir ceux de la perſonne. La première répugnance, vaincue, devient bien-tôt un ſentiment contraire. C'eſt l'autre point de vue du tableau, & la juſtice ne permet pas de ne l'expoſer que par le côté déſavantageux.

C'eſt le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils ſont, & que la

ſociété leur donne, pour ainſi dire, un être différent du leur. Cela eſt vrai, ſurtout à Paris, & ſur tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la ſeule exiſtence dont elles ſe ſoucient. En abordant une Dame dans une aſſemblée, au lieu d'une Pariſienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un ſimulacre de la mode. Sa hauteur, ſon ampleur, ſa démarche, ſa taille, ſa gorge, ſes couleurs, ſon air, ſon regard, ſes propos, ſes manieres; rien de tout cela n'eſt à elle, & ſi vous la voyiez dans ſon état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or cet échange eſt rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guère à gagner à tout ce qu'on ſubſtitue à la nature : mais on ne l'efface jamais entierement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'eſt dans une certaine adreſſe à le ſaiſir que conſiſte l'art d'obſerver. Cet art n'eſt pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu

qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bien-tôt comme elles sont ; & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée, se change en estime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine derniere dans une partie de campagne où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisans & fins, qui, tombant toujours sans réjaillir, épuiserent bien-tôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grâce, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveille ; je vis avec surprise

que je m'éclairois plus avec elles, que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur eſprit ornoit ſi bien le bon-ſens, que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables perſonnes ne manquaſſent de raiſon, que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis auſſi que les grâces familieres & naturelles effaçoient inſenſiblement les airs apprêtés de la ville; car, ſans y ſonger, on prend des manieres aſſortiſſantes aux choſes qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des diſcours ſenſés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je ſentis qu'elles n'avoient beſoin, pour plaire, que de ne ſe pas déguiſer. J'oſai ſoupçonner ſur ce fondement, que Paris, ce prétendu ſiége du goût, eſt peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puiſque tous les ſoins qu'on y prend pour plaire, défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eûmes besoin ni de satyres, ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maitresse de la maison; elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne rentroit de long-temps. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légèrement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que, si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité

m'ayant donné quelque attention, quelle fut m'a surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris, étoient des paysans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un surchargé de taille, à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice, sans égard pour son âge & pour ses enfans (1) ; l'autre écrâsé d'un puissant voisin, par un procès injuste; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur : enfin tous avoient quelque grâce à demander, tous étoient patiemment écoutés ; on n'en rebutoit aucun ; & le tems attribué aux billets doux, étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une

(1) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment! disois-je tout attendri, quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement. Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, & tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

Si-tôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvé si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun; & tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de

nos Suiſſeſſes. Mais qu'on ôſe paſſer pour peu galant & tirer les Françoiſes de cette fortereſſe, dont, à la vérité, elles n'aiment guère à ſortir, on trouve encore à qui parler en raſe campagne; & l'on croit combattre avec un homme, tant elle ſait s'armer de raiſon & faire de néceſſité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zèle avec lequel elles ſervent leurs amis; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui ſoit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont aſſez de conſtance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un ſentiment aſſez vif : celles qui peuvent ſupporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie; & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins, que leurs jeunes amans.

Une remarque aſſez commune, qui ſemble être à la charge des femmes, eſt qu'elles font tout en ce pays, & par conſéquent

ſéquent plus de mal que de bien ; mais ce qui les juſtifie, eſt qu'elles font le mal pouſſées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je diſois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux ſexes ; car la galanterie françoiſe a donné aux femmes un pouvoir univerſel qui n'a beſoin d'aucun tendre ſentiment pour ſe ſoutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne ſe fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnaſſe, la gloire & la fortune ſont également ſous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'eſtime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident ſouverainement des plus hautes connoiſſances, ainſi que des plus agréables poéſies : littérature, hiſtoire, philoſophie, politique même, on voit d'abord au ſtyle de tous les livres qu'ils ſont écrits pour amuſer de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en hiſtoires galantes. Dans les affaires, elles ont, pour obtenir ce qu'elles de-

mandent, un aſcendant naturel juſques ſur leurs maris ; non parce qu'ils ſont leurs maris, mais parce qu'ils ſont hommes, & qu'il eſt convenu qu'un homme ne refuſera rien à aucune femme, fût-ce même la ſienne.

Au reſte, cette autorité ne ſuppoſe ni attachement, ni eſtime, mais ſeulement de la politeſſe & de l'uſage du monde ; car d'ailleurs, il n'eſt pas moins eſſentiel à la galanterie françoiſe de mépriſer les femmes que de les ſervir. Ce mépris eſt une ſorte de titre qui leur en impoſe ; c'eſt un témoignage qu'on a vécu aſſez avec elles pour les connoître. Quiconque les reſpecteroit, paſſeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles ſe jugent avec tant d'équité, que les honorer ſeroit être indigne de leur plaire, & la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes, eſt d'être ſouverainement impertinent.

Quoi qu'il en ſoit, elles ont beau ſe

piquer de méchanceté; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des grâces; elles sont le secours des malheureux, elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour

ſervir le malheureux qu'elles connoiſſent : mais comment connoître tout le monde dans un ſi grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'âme ſéparée de la véritable vertu, dont le plus ſublime effort n'eſt pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il eſt certain qu'elles ont du penchant au bien, & qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce font elles ſeules qui conſervent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit règner encore, & que, ſans elles, on verroit les hommes avides & inſatiables, s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, ſi je m'en étois tenu aux peintures des faiſeurs de romans & de comédies, leſquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas; ou qui peignent des chef-d'œuvres de vertu qu'elles ſe diſpenſent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réel-

lement. Le romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu, pour que tout autre lui ſoit inutile; je voudrois qu'alors la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes, mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits; à des auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'Humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere, & puis du ſein du vice les y ſuſſent conduire inſenſiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne ſuis en rien de l'opinion commune ſur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les grâces les plus ſéduiſantes, la coquetterie la plus rafinée, le ſublime de la galanterie, & l'art de plaire au ſouverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repouſſante, leurs manieres ſans modeſtie. J'imagine que

le cœur doit ſe fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me perſuadera jamais qu'elles puiſſent un moment parler de l'amour, ſans ſe montrer également incapables d'en inſpirer & d'en reſſentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à ſe défier de leur caractere; elle les peint frivoles, ruſées, artificieuſes, étourdies, volages, parlant bien, mais ne penſant point, ſentant encore moins, & dépenſant ainſi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur, comme leurs paniers & leur rouge. Ce ſont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du ſens, de la raiſon, de l'humanité, du bon naturel; elles ſont moins indiſcrettes, moins tracaſſieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles ſont plus ſolidement inſtruites, & leur inſtruction profite mieux à leur jugement. En un mot, ſi elles me déplaiſent par tout ce qui caractériſe leur ſexe qu'elles ont défiguré, je les eſtime par des rapports

avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles feroient cent fois plutôt des hommes de mérite, que d'aimables femmes.

Conclufion : fi Julie n'eût point exifté ; fi mon cœur eût pu fouffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maitreffe ; mais je m'y ferois fait volontiers une amie, & ce tréfor m'eût confolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres (1).

---

(1) Je me garderai de prononcer fur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprifent, & qui leur refufe les feules dont elles font cas, foit fort propre à être bien reçu d'elles.



LETTRE XXII.

A JULIE.

DEpuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu : & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin, la huitième, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que, sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant que le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la premiere fois que cela m'est arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en sers

même qu'à regret l'après-midi pour quelques viſites ; car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je ſerois bien fâché qu'un peu plus d'aiſance dans ma fortune me fît négliger l'uſage.

J'étois fort embarraſſé dans mon fiacre avec mon paquet ; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs une ſorte de volupté qui me laiſſe oublier la commodité dans les choſes communes, me la fait rechercher avec ſoin dans les vrais plaiſirs. Je n'y puis ſouffrir aucune ſorte de diſtraction, & je veux avoir du tems & mes aiſes pour ſavourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiette curioſité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper au travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faiſoit de l'une à l'autre. Ce n'eſt pas qu'à ſon volume, à ſon poids, au ton de ta lettre, je n'euſſe quelque ſoupçon de la vérité ; mais le moyen de concevoir com-

ment tu pouvois avoir trouvé l'artiſte & l'occaſion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'eſt un miracle de l'amour; plus il paſſe ma raiſon, plus il enchante mon cœur, & l'un des plaiſirs qu'il me donne, eſt celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vôle, je m'enferme dans ma chambre, je m'aſſieds hors d'haleine, je porte une main tremblante ſur le cachet. O premiere influence du taliſman! j'ai ſenti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, & je me ſuis bien-tôt trouvé tellement oppreſſé, que j'ai été forcé de reſpirer un moment ſur la derniere enveloppe... Julie!... O ma Julie!... le voile eſt déchiré... je te vois... je vois tes divins attraits! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchiſſent.... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il eſt prompt, qu'il eſt puiſſant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point, comme tu prétends, un quart-d'heure pour le ſentir: une minute, un inſtant

ſuffit pour arracher de mon ſein mille ardens ſoupirs, & me rappeller avec ton image celle de mon bonheur paſſé. Pourquoi faut-il que la joie de poſſéder un ſi précieux tréſor ſoit mêlée d'une ſi cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne ſont plus ! Je crois, en le voyant, te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le ſouvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le ciel m'a donnés & ravis dans ſa colère ! Hélas ! un inſtant me déſabuſe ; toute la douleur de l'abſence ſe ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a ſuſpendue, & je ſuis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus ſenſibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puiſent dans cet objet ſi inattendu ! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta préſence y faiſoit naître ! ô Julie ! s'il étoit vrai qu'il pût tranſmettre à tes ſens le délire & l'illuſion des miens !.... Mais

pourquoi ne le feroit-il pas? Pourquoi des impreſſions que l'âme porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas auſſi loin qu'elle ? Ah ! chere amante ! où que tu ſois, quoi que tu faſſes au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adreſſe à ta perſonne, ne ſens-tu pas ton charmant viſage inondé des pleurs de l'amour & de la triſteſſe ? Ne ſens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton ſein, preſſés, comprimés, accablés de mes ardens baiſers? Ne te ſens-tu pas embrâſer toute entiere du feu de mes levres brûlantes?.... Ciel ! Qu'entends-je ? quelqu'un vient. . . Ah! ſerrons, cachons mon tréſor.... Un importun!.... Maudit ſoit le cruel qui vient troubler des tranſports ſi doux !... Puiſſe-t-il ne jamais aimer. . . ou vivre loin de ce qu'il aime !



LETTRE XXIII.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

C'EST à vous, charmante cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr pour votre service; mais y rester éveillé & attentif, cela ne m'est pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien, si je m'abuse.

L'opéra de Paris passe à Paris pour le

ſpectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'eſt, dit-on, le plus ſuperbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'eſt pas ſi libre à chacun que vous le penſez de dire ſon avis ſur ce grave ſujet. Ici l'on peut diſputer de tout, hors de la muſique & de l'opéra; il y a du danger à manquer de diſſimulation ſur ce ſeul point; la muſique françoiſe ſe maintient par une inquiſition très-ſévère, & la premiere choſe qu'on inſinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'eſt que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de ſi beau dans le reſte du monde, que l'opéra de Paris. En effet, la vérité eſt que les plus diſcrets s'en taiſent, & n'ôſent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y repréſente à grands frais, non-ſeulement toutes les merveilles de la Nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que perſonne n'a jamais vues; & ſûrement Pope a voulu déſigner ce bi-

ſarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monſtres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

Cet aſſemblage ſi magnifique & ſi bien ordonné, eſt regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choſes qu'il repréſente. En voyant paroître un temple, on eſt ſaiſi d'un ſaint reſpect, & pour peu que la Déeſſe en ſoit jolie, le parterre eſt à moitié payen. On n'eſt pas ſi difficile ici qu'à la comédie françoiſe. Ces mêmes ſpectateurs, qui ne peuvent revêtir un comédien de ſon perſonnage, ne peuvent à l'opéra ſéparer un acteur du ſien. Il ſemble que les eſprits ſe roidiſſent contre une illuſion raiſonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle eſt abſurde & groſſiere; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penſer ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont

le droit de croire que Caton ait pû exister ?

L'opéra n'est donc point ici comme ailleurs une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public; ce sont, il est vrai, des gens que le public paie & qui se donnent en spectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une académie royale de musique, une espéce de cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause, & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité (1). Voilà, cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble académie ne dérogent point. En revanche, ils

---

(1) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai; mais ici je suis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

ſont excommuniés ; ce qui eſt préciſément le contraire de l'uſage des autres pays ; mais peut-être ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu ſur le théâtre un Chevalier moderne, auſſi fier de ſon métier qu'autrefois l'infortuné Laberius fut humilié du ſien (1), quoi-

(1) Forcé par le tyran de monter ſur le théâtre, il déplora ſon ſort par des vers très-touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête-homme contre ce Céſar ſi vanté. *Après avoir*, dit-il, *vécu ſoixante ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer, Chevalier Romain ; j'y rentrerai ce ſoir, vil Hiſtrion Hélas ! j'ai trop vécu d'un jour. O fortune ! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu, quand la jeuneſſe & la vigueur me laiſſoient au moins une figure agréable : mais maintenant quel triſte objet viens-je expoſer aux rebuts du peuple Romain? Une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un ſépulchre animé, qui n'a plus rien de moi que mon nom.* Le prologue entier qu'il récita dans cette occaſion, l'injuſtice que lui fit Céſar piqué de la noble li-

qu'il le fît par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Laberius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la comédie françoise parmi la premiere noblesse du pays; & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple Romain, qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

---

berté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Laberius; tout cela nous a été conservé par Aulu-gelle; & c'est, à mon gré, le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

Figurez-vous une gaîne large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion ; cette gaîne est le théâtre. Aux deux côtés on place par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossierement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derriere le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déesses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette ; entre ces soli-

ves eſt une planche en travers, ſur laquelle le Dieu s'aſſied, & ſur le devant pend un morceau de groſſe toile barbouillée, qui ſert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le perſonnage ſe démène & crie en branlant dans ſon eſcarpolette, l'enfument tout à ſon aiſe ; encens digne de la Divinité.

Comme les chars ſont la partie la plus conſidérable des machines de l'opéra, ſur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée eſt compoſée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu qu'on enfile à des broches paralleles, & qu'on fait tourner par des poliſſons. Le tonnerre eſt une lourde charrette qu'on promène ſur le cintre, & qui n'eſt pas le moins touchant inſtrument de cette agréable muſique. Les éclairs ſe font avec des pincées de poix-réſine qu'on projette ſur un flambeau; la foudre eſt un pétard au bout d'une fuſée.

Le théâtre eſt garni de petites trapes quarrées, qui, s'ouvrant au beſoin, annoncent que les démons vont ſortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur ſubſtitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air ſuſpendus à des cordes, juſqu'à ce qu'ils ſe perdent majeſtueuſement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'eſt quand les cordes ſont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les Eſprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'eſtropient, ſe tuent quelquefois. Ajoûtez à tout cela les monſtres qui rendent certaines ſcènes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui ſe promènent d'un air menaçant ſur le théâtre, & font voir à l'opéra les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures eſt animée par un lourdeau de ſa-

voyard, qui n'a pas l'eſprit de faire la bête.

Voilà, ma couſine, en quoi conſiſte, à peu-près, l'auguſte appareil de l'opéra, autant que j'ai pu l'obſerver du parterre à l'aide de ma lorgnette, car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens ſoient fort cachés & produiſent un effet impoſant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi même, & ce que peut appercevoir comme moi tout ſpectateur non préoccupé. On aſſûre pourtant qu'il y a une prodigieuſe quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela; on m'a offert pluſieurs fois de me les montrer; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choſes avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au ſervice de l'opéra eſt inconcevable. L'orcheſtre & les chœurs compoſent enſemble près de cent perſonnes : il y a des multitudes de danſeurs; tous les rôles

ſont doubles & triples (1), c'eſt-à-dire, qu'il y a toujours un ou deux acteurs ſubalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de ne rien faire à ſon tour ; ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques repréſentations, les premiers acteurs, qui ſont d'importans perſonnages, n'honorent plus le public de leur préſence ; ils abandonnent la place à leurs ſubſtituts, & aux ſubſtituts de leurs ſubſtituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même ſpectacle. Chacun prend ſon billet comme à une loterie, ſans ſavoir quel lot il aura ; &, quel qu'il ſoit, perſonne n'ôſeroit ſe plaindre : car, afin que vous le ſachiez, les nobles membres de cette

(1) On ne ſait ce que c'eſt que des doubles en Italie ; le public ne les ſouffriroit pas : auſſi le ſpectacle eſt-il à beaucoup meilleur marché ; il en coûteroit trop pour être mal ſervi.

académie ne doivent aucun respect au public; c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette musique; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices, presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant; on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent; & ce qu'il y a de plus inconcevable, est que ces hûrlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains, on les prendroit pour des sourds charmés de saisir parci-par-là quelques sons perçans, & qui veulent engager

engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'opera, comme les tours de force d'un bateleur à la foire ; la situation en est déplaisante & pénible ; on souffre tandis qu'ils durent, mais on est si aise de les voir finir sans accident, qu'on en marque volontiers sa joie. Concevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses, les Grâces, les Amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet ! Pour les diables, passe encore : cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur mésied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du sabat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'opera françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mé-

lodie, un ronron traînant & perpétuel de basses; chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hasard il se trouve quelque air un peu saillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand'-peine & à grand bruit un certain homme de l'orchestre (1). Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps, pour courir après la mesure (2)

(1) Le Bucheron.

(2) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique françoise à la course d'une vache qui galoppe, ou d'une oie grasse qui veut vôler.

toujours prête à leur échapper; au-lieu que l'Allemand & l'Italien, qui en sont intimement affectés, la sentent & la suivent sans aucun effort, & n'ont jamais besoin de la battre. Du-moins Régianino m'a-t-il souvent dit que dans les opera d'Italie, où elle est si sensible & si vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'orchestre ni parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe musical; les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & traînans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple: les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les haut-bois, les chanteurs des rues, les violons des guinguettes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins

d'aptitude à la musique. Mylord Édouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guères ; au-lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'État ; peut-être, parce que ç'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit, l'opera de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet opera, &, considérés séparément, ils font un spectacle agréable, magnifique & vraiment théâtral ; mais ils servent comme partie constitutive de la pièce, &

c'eſt en cette qualité qu'il les faut conſidérer. Vous connoiſſez les opera de Quinault ; vous ſavez comment les divertiſſemens y ſont employés ; c'eſt à-peu-près de même, ou encore pis, chez ſes ſucceſſeurs. Dans chaque acte l'action eſt ordinairement coupée au moment le plus intéreſſant par une fête qu'on donne aux acteurs aſſis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les perſonnages de la pièce ſont entierement oubliés, ou bien que les ſpectateurs regardent les acteurs qui regardent autre choſe. La maniere d'amener ces fêtes eſt ſimple. Si le Prince eſt joyeux, on prend part à ſa joie, & l'on danſe : s'il eſt triſte, on veut l'égayer, & l'on danſe. J'ignore ſi c'eſt la mode à la Cour de donner le bal aux Rois, quand ils ſont de mauvaiſe humeur : ce que je ſais par rapport à ceux-ci, c'eſt qu'on ne peut trop admirer leur conſtance ſtoïque à voir des gavottes ou écouter des chanſons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le

théâtre de leur couronne ou de leur fort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les soldats dansent, les Dieux dansent, les diables dansent, on danse jusques dans les enterremens, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrième des beaux arts employés dans la constitution de la scène lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imite-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé, s'il imitoit quelque chose, parce que, de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable, que celle du langage ; & un opera où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié françois, moitié italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scène lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, & ils ont des opera appelés ballets qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais, si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval & la folie, & ce sont les plus insupportables de tous; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse, ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni

intérêt, ni rien de ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que par occasion, & n'imite rien. Tout ce qui arrive ; c'est que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire en sorte que la pièce ennuie.

Ceci me mène insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre, & qui me jetteroient loin de mon sujet ; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Régianino. Il me reste à vous dire sur l'opera françois que le plus

grand défaut que j'y crois remarquer, est un faux goût de magnificence par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poème épique, que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbéciles pour vouloir imiter le char du Soleil, & des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'opera pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien, moi, qui ne suis pas un la Bruyere; & je soutiens que, pour tout homme qui n'est pas dépourvu du goût des beaux arts, la musique françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble, feront toujours de l'opera de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant

à l'exécution ; non qu'ils ne ſoient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuſe plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir ; le plaiſir de la critique les dédommage de l'ennui du ſpectacle, & il leur eſt plus agréable de s'en moquer quand ils n'y ſont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y ſont.

LETTRE XXIV.

DE JULIE.

OUI, oui, je le vois bien ; l'heureuſe Julie t'eſt toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, ſe fait ſentir dans ta derniere lettre ; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le ſort a beau nous ſéparer, preſſons nos cœurs l'un contre l'autre, conſervons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'abſence

& du déſeſpoir, & que tout ce qui devroit relâcher notre attachement, ne ſerve qu'à le reſſerrer ſans ceſſe.

Mais j'admire ma ſimplicité; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque choſe des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du taliſman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laiſſe pas de me ſéduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour, quand je ſuis ſeule, un treſſaillement me ſaiſit comme ſi je te ſentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je ſuis ſi folle que je crois ſentir l'impreſſion des careſſes que tu lui fais & des baiſers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illuſions! ô chimeres! dernieres reſſources des malheureux! ah! s'il ſe peut, tenez-nous lieu de réalité! Vous êtes quelque choſe encore à ceux pour qui le bonheur n'eſt plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y ſuis priſe pour avoir ce portrait, c'eſt bien

un ſoin de l'Amour; mais crois que, s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'eſt pas celui-là qu'il auroit choiſi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie; il avoit des lettres de Mylord Édouard, qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui eſt arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occaſion pour avoir le portrait de ma couſine; je voulus l'avoir auſſi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien, & à ma priere le peintre en fit ſecrettement une ſeconde copie. Enſuite ſans m'embarraſſer de copie ni d'original, je choiſis ſubtilement le plus reſſemblant des trois pour te l'envoyer. C'eſt une friponnerie dont je ne me ſuis pas fait un grand ſcrupule; car un peu de reſſemblance de plus ou de moins n'importe guères à ma mere & à ma couſine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, feroient une eſpèce d'infidélité d'autant plus dangereuſe, que mon portrait ſeroit mieux que moi; & je ne veux

point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vétue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon père lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire, qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grâce, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.



LETTRE XXV.

A JULIE.

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grâce & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme; mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chose que je lui reproche, est de te ressembler & de n'être pas toi; d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmans qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur,

ma Julie, qu'eſt le fard de ton viſage ; & celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'inſuffiſance de l'art, mais c'eſt au moins la faute de l'artiſte de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des temples, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de fineſſe au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines ſous la peau, à peu-près comme dans ces fleurs d'iris que nous conſidérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues eſt trop près des yeux, & ne ſe fond pas délicieuſement en couleur de roſe vers le bas du viſage comme ſur le modèle. On diroit que c'eſt du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'eſt pas peu de choſe, car il te rend l'œil moins doux, & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui ſe cachent aux deux

coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'ôsois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grâce à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne sais quel enchantement inconnu, je ne sais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah! c'est précisément de quoi je me plains: pour pouvoir exprimer tous ces charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au peintre d'avoir omis quelques beautés; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis.... ô Dieux! cet homme étoit-il de bronze?...... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de

la même couleur, ce qui n'eſt pas : les ſourcils ſont plus châtains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda teſta, occhi azuri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du viſage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere ſinuoſité qui, ſéparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus ſenſibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en ſais fort mauvais gré; car ce n'eſt pas ſeulement de tes beautés que je ſuis amoureux, mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien; & mon cœur ſe ſoucie auſſi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il eſt jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajuſtement, je le paſſerai d'autant moins, que, parée ou négligée, je t'ai toujours vu miſe avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton por-

trait. La coëffure est trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : hé bien ! ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la valaisane, & où ta cousine dit que je dansois en philosophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête, & rattachée avec une aiguille d'or, à la maniere des villageoises de Berne. Non, le soleil orné de tous ses rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs ; & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne l'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie, que tu dois être coëffée ; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, & non cette rose qui les cache, & que ton teint flétrit. Dis à la cousine, (car je reconnois ses soins & son choix,) que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure, ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone*, & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus févere qu'un pere; mais en effet je ne t'y trouve pas vétue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois ! Ah ! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eût point tenté de les peindre; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein : on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître, il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder; & quand sa main ardente ôse dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies, & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile; & sur ce qu'il a déjà fait, j'espere te voir bien-tôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bisarre; il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez aux yeux des autres; & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entiere que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je

pouvois inventer des moyens d'y montrer ton âme avec ton viſage, & d'y peindre à la fois ta modeſtie & tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voit que ceux qu'avoit ſuppoſé le peintre, & le ſpectateur ému les ſuppoſera tels qu'ils ſont. Je ne ſais quel enchantement ſecret règne dans ta perſonne; mais tout ce qui la touche ſemble y participer; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe, pour adorer celle qui la porte. On ſent, en regardant ton ajuſtement, que c'eſt par-tout le voile des grâces qui couvre la beauté; & le goût de ta modeſte parure ſemble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recèle.



LETTRE XXVI.

A JULIE.

JULIE! ô Julie! ô toi qu'un tems j'osois appeler mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échappe à ma main tremblante; mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire; je ne puis ni me taire ni parler. Viens, honorable & chere image, viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus



H. Gravelot inv. A. de St. Aubin Sculp.

La honte et les remords vengent l'amour outragé.

encore, c'eſt de te voir, de te ſentir au fond de mon cœur, dans un lieu déſormais ſi peu digne de toi, & de ſonger que le ſouvenir des plus vrais plaiſirs de l'Amour, n'a pu garantir mes ſens d'un piége ſans appas, & d'un crime ſans charmes.

Tel eſt l'excès de ma confuſion, qu'en recourant à ta clémence je crains même de ſouiller tes regards ſur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, âme pure & chaſte, un récit que j'épargnerois à ta modeſtie, s'il étoit un moyen d'expier mes égaremens; je ſuis indigne de tes bontés, je le ſais; je ſuis vil, bas, mépriſable; mais au moins je ne ſerai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie, que de t'abuſer un ſeul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuſes qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'eſt arrivé. Il ſera auſſi ſincere que mon regret; c'eſt tout

ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoiſſance avec quelques officiers aux Gardes & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne ſais quels faux airs qui ne ſont pas faits pour eux. Ils ſe moquoient à leur tour de me voir conſerver dans Paris la ſimplicité des anciennes mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manieres pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & réſolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après pluſieurs tentatives qui ne réuſſirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de ſuccès. Hier matin, ils vinrent me propoſer d'aller ſouper chez la femme d'un colonel qu'ils me nommèrent, & qui, ſur le bruit de ma ſageſſe, avoit, diſoient-ils, envie de faire connoiſſance avec moi. Aſſez ſot pour donner dans ce perſifflage, je leur repré-
ſentai

ſentai qu'il ſeroit mieux d'aller premiérement lui faire viſite : mais ils ſe moquerent de mon ſcrupule, me diſant que la franchiſe Suiſſe ne comportoit pas tant de façons, & que ces manieres cérémonieuſes ne ſerviroient qu'à lui donner mauvaiſe opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la dame. Elle vint nous recevoir ſur l'eſcalier; ce que je n'avois encore obſervé nulle part. En entrant, je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & partout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maitreſſe de la maiſon me parut jolie, quoiqu'un peu paſſée; d'autres femmes à-peu-près du même âge & d'une ſemblable figure étoient avec elle; leur parure, aſſez brillante, avoit plus d'éclat que de goût; mais j'ai déja remarqué que c'eſt un point ſur lequel on ne peut guères juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens ſe paſſerent à-peu-près comme par-tout; l'uſage du

monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement, avant qu'ils ennuient. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, si-tôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la premiere fois, depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jettèrent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bien-tôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant, sans y penser, un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit, on sourioit en me re-

gardant, tandis que la dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guères propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, &, hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bien-tôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à

cela près, je n'entendis ſortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient ſupporter une ſociété ſi dégoûtante. C'eût été leur impoſer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choiſiſſoient eux-mêmes.

Cependant le ſouper ſe prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les diſcours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le déſordre de leur ajuſtement, les deſirs qui l'auroient dû cauſer. D'abord, tout cela ne fit ſur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me ſéduire ne ſervirent qu'à me rebuter. Douce pudeur! diſois-je en moi-même, ſuprême volupté de l'Amour! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, ſi elles connoiſſoient ton empire, elles mettroient de ſoins à te conſerver, ſinon par honnêteté, du moins par coquetterie

Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossière impudence de ces créatures & de leurs équivoques licencieuses, à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grâce & de sentiment, dont.... je n'ôsois achever ; je rougissois de ces indignes comparaisons.... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi.... En quels lieux ôsois-je penser à celle.... Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échaufferent insensiblement ; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang-froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé ; j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai

de la boire pure. Alors ſeulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point de plaintes, qui ne m'auroient attiré que des railleries : je ceſſai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivreſſe ne tarda pas à m'ôter le peu de connoiſſance qui me reſtoit. Je fus ſurpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même inſtant le déſeſpoir de me ſentir auſſi coupable que je pouvois l'être....

J'ai fini ce récit affreux : qu'il ne ſouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont jattends mon jugement ! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que ſoit mon châtiment, il me ſera moins cruel que le ſouvenir de mon crime.



LETTRE XXVII.

DE JULIE.

RASSUREZ-VOUS ſur la crainte de m'avoir irritée ; votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous que vous avez offenſé par un déſordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en ſuis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, & le mal que vous vous faites eſt le ſeul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougiſſez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes ; & je ne vois guère en cette occaſion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur eſt d'avoir pris une mauvaiſe route en entrant dans le monde ; plus vous avancez, plus vous vous égarez, & je vois en frémiſſant que vous êtes perdu, ſi vous ne revenez ſur vos pas. Vous vous laiſſez conduire inſenſiblement dans le piége que j'avois craint. Les groſſières amorces du vice ne pouvoient d'abord vous ſéduire, mais la mauvaiſe compagnie a commencé par abuſer votre raiſon pour corrompre votre vertu, & fait déja ſur vos mœurs le premier eſſai de ſes maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris, il eſt aiſé de juger de vos ſociétés par vos lettres, & de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué ſur le même ton, & mon déplaiſir n'a fait qu'augmenter. En vérité, l'on

prendroit ces lettres pour les ſarcaſmes d'un petit-maître (1), plutôt que pour les relations d'un philoſophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celle que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous penſez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuſes ou de gens déſœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant, qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Étoit-ce la peine de recueillir avec tant de ſoin des uſages & des bienſéances qui n'exiſteront plus dans dix ans d'ici, tandis que les reſſorts éternels du cœur humain, le jeu ſecret & durable des paſſions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre ſur les femmes, qu'y tou-

(1) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire ſiffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour ? Vous ne ſavez pas qu'il y a de *petites-maitreſſes*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maitres* ? Bon Dieu ! que ſavez-vous donc ?

verai-je qui puisse m'apprendre à les connoître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur maniere de se mettre & de se présenter, quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisé ; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allassent en carrosse & aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractère ; & n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques & l'éducation des enfans (1) ?

(1) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié ? Est-ce que ces soins les regardent ? Eh ! que deviendroient le monde & l'État ? Auteurs illustres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, si les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui du ménage ?

La ſeule choſe qui ſemble être de vous dans toute cette lettre, c'eſt le plaiſir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre juſtice au ſexe en général ; & dans quel pays du monde la douceur & la commiſération ne ſont-elles pas l'aimable partage des femmes ?

Quelle différence de tableau ſi vous m'euſſiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou, du moins, que vous n'euſſiez conſulté que des gens ſenſés ! Faut-il que vous, qui avez tant pris de ſoin à conſerver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une Jeuneſſe inconſidérée, qui ne cherche dans la ſociété des ſages, qu'à les ſeduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fauſſes convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumieres & de raiſon qui vous ſont eſſentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile

des hommes ; &, malgré la maturité de votre esprit, vous vous laiſſez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne ſauriez fréquenter des gens de votre âge ſans en deſcendre & redevenir enfant. Ainſi vous vous dégradez, en penſant vous aſſortir ; & c'eſt vous mettre au-deſſous de vous-même, que ne pas choiſir des amis plus ſages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit ſans le ſavoir dans une maiſon déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laiſſer diriger vos amuſemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zèle que de prudence : ſi vous êtes trop ſérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur mentor ; & vous ne devez vous mêler de réformer autrui, que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une ſeconde faute, plus grave encore

& beaucoup moins pardonnable, eſt d'avoir pu paſſer volontairement la ſoirée dans un lieu ſi peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier inſtant où vous avez connu dans quelle maiſon vous étiez. Vos excuſes là-deſſus ſont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire!* Comme s'il y avoit quelque eſpece de bienſéance en de pareils lieux, ou que la bienſéance dût jamais l'emporter ſur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire? Quant à la ſécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien : l'évènement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui ſait lire dans votre cœur; c'eſt la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne ſe moquât de vous en ſortant : un moment de huée vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous expoſer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous ſuivîtes en cette occaſion? Celle qui la premiere introduit

le vice dans une âme bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations, qui ſuccombe aux mauvais exemples; tel rougit d'être modeſte, & devient effronté par honte; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaiſes inclinations. Voilà ſur-tout de quoi vous avez à préſerver le vôtre; car, quoi que vous faſſiez, la crainte du ridicule que vous mépriſez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une âme auſſi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous ſavez mieux que moi, je me contenterai de vous propoſer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raiſonnemens de la philoſophie. C'eſt de faire dans votre

esprit une légere transposition de tems, & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux souper vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre âme alloit être, si-tôt que vous seriez dans la rue; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux piéges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même; est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé, si vous en aviez envisagé les suites? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable,

les regrets, le danger; &, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur? Quel soin! quel emploi! que vos excuses me font rougir de vous! Ne serez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux, qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter; il observe & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; mais, quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient? Pour moi,

ſur leur ſeul objet plus que ſur le peu que vous m'en avez dit, je devine aiſément tout le reſte; & l'idée des plaiſirs qu'on y trouve, me fait connoître aſſez les gens qui les cherchent.

Je ne ſais ſi votre commode philoſophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de ſemblables lieux; mais j'eſpère, au moins, que vous n'êtes pas de ceux qui ſe mépriſent aſſez pour s'en permettre l'uſage, ſous prétexte de je ne ſais quelle chimérique néceſſité qui n'eſt connue que des gens de mauvaiſe vie; comme ſi les deux ſexes étoient ſur ce point de nature différente, & que, dans l'abſence ou le célibat, il fallût à l'honnête-homme des reſſources dont l'honnête femme n'a pas beſoin! Si cette erreur ne vous mène pas chez des proſtituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous même. Ah! ſi vous voulez être mépriſable, ſoyez-le au moins ſans prétexte, & n'ajoutez point le menſonge à la crapule. Tous ces pré-

tendus besoins n'ont point leur source dans la Nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la derniere; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses, à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez

ſait ; mais depuis que vous vivez dans le ſéjour des talens, les vôtres paroiſſent diminués ; vous aviez gagné chez les payſans, & vous perdez parmi les beaux-eſprits. Ce n'eſt pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoiſſances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix, que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens ſenſés qui le connoiſſent par une longue expérience & de paiſibles obſervations ; non de jeunes étourdis qui n'en voient que la ſuperficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris eſt plein de ſavans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le ſujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & ſtudieux vont courant comme vous de maiſon en maiſon, de coterie en coterie, pour amuſer les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philoſophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainſi leur

état, proftituer leurs talens & foutenir, par leur exemple, des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, fûrement plufieurs ne le font point, & c'eft ceux-là que vous devez rechercher.

N'eft-il pas fingulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne foit plein pour vous que de gens de condition; que ceux de votre état foient les feuls dont vous ne parliez point; comme fi les vains préjugés de la Nobleffe ne vous coûtoient pas affez cher pour les haïr, & que vous cruffiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui font peut-être l'ordre le plus refpectable du pays où vous êtes? Vous avez beau vous excufer fur les connoiffances de Mylord Edouard: avec celles-là vous en euffiez bien-tôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il eft toujours aifé de defcendre; &, de votre propre aveu, c'eft le feul

moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville si riche le bas-peuple est-il si méprisable, tandis que la misere extrême est si rare parmi nous où l'on ne voit point de millionnaires? Cette question, ce me semble, est bien digne de vos recherches; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde; mais le sage en apprend les mysteres dans la chaumiere du pauvre. C'est-là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle: c'est-là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrettes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plain-

dre en public. Ah! ſi j'en crois nos vieux militaires, que de choſes vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on enſevelit ſous un profond ſecret dans les hôtels du fauxbourg Saint-Germain! & que tant de beaux parleurs ſeroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, ſi tous les malheureux qu'ils ont faits ſe préſentoient pour les démentir!

Je ſais qu'on n'aime pas le ſpectacle de la miſere qu'on ne peut ſoulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuſe de ſecourir; mais ce n'eſt pas d'argent ſeulement qu'ont beſoin les infortunés, & il n'y a que les pareſſeux de bien faire qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis, la protection ſont autant de reſſources que la commiſération vous laiſſe au défaut des richeſſes, pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont, que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs

plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu déſintéreſſée ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles, & l'éloquence d'un homme de bien pour effrayer la tyrannie au milieu de toute ſa puiſſance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre. L'humanité coule comme une eau pure & ſalutaire, & va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces rochers arides qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écrâſer leurs voiſins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du préſent, en s'inſtruiſant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la ſageſſe, afin que, quand les lumieres acquiſes nous reſteroient inutiles, on n'ait pas

pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi les gens en place, ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées; & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés; &, comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'âme se corrompt, vous sentirez bien-tôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éleve & nourrit le génie, combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être; de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez

le

le tems de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & ſincere confeſſion m'a touchée : car je ſens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conſéquent combien celle de votre faute vous peſoit ſur le cœur. Une erreur involontaire ſe pardonne & s'oublie aiſément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point : qui peut s'abuſer deux fois en pareil cas, ne s'eſt pas même abuſé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec ſoin ſur ta ſanté, je t'en conjure; & ſonge qu'il ne doit reſter aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de pluſieurs de vos lettres à Mylord Édouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes cenſures ſur les matieres & le ſtyle de vos ob-

ſervations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de ſujets importans, & me paroiſſent pleines de réflexions graves & judicieuſes. Mais en revanche, il eſt clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma couſine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre eſtime, en ne nous envoyant que des relations ſi propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'eſt, ce me ſemble, aſſez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'eſt guères du reſſort des femmes, & mon oncle nous en a tant ennuyées que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'eſt pas, non plus, à vous parler fran-

chement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi me serviroit de les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contristerois-je mon âme à considérer de si grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager? Mais je vous aime; & l'intérêt que je ne prends pas aux sujets, je le prends à l'auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, &, fiere d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le vôtre. Ne

me refuſez donc pas le plaiſir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que, ſi le ciel uniſſoit nos deſtinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penſer avec vous ?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

TOUT eſt perdu ! Tout eſt découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au ſoir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mère ſeule peut les avoir ſurpriſes. Si mon père les voit, c'eſt fait de ma vie ! Eh ! que ſerviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer..... Ah Dieu ! ma mère m'envoie appeller. Où fuir ? Comment ſoutenir ſes regards ? Que ne puis-je me cacher au ſein de la terre !.... Tout mon corps tremble, & je ſuis hors d'état de

ſaire un pas.... la honte, l'humiliation, les cuiſans reproches... j'ai tout mérité, je ſupporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mère éplorée !.... ô mon cœur, quels déchiremens !.... Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage..... elle voudra ſavoir... il faudra tout dire... Régianino ſera congédié. Ne m'écris plus juſqu'à nouvel avis.... qui ſait ſi jamais?... je pourrois.... quoi ! mentir !... mentir à ma mère !.... Ah ! s'il faut nous ſauver par le menſonge, adieu, nous ſommes perdus.



LETTRE XXIX.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment! que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mère affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs, tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui, ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines, ne mérite que le nom d'obstination?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si long-tems aux

ſoupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque ſenſible que ſoit un tel coup à cette mère tendre & vertueuſe, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence; elle déplore ſa fatale illuſion; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayant que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mère, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence; la ſervant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'inſtant dans un état d'anéantiſſement qui la feroit prendre pour une autre perſonne. Il eſt très-clair que c'eſt la maladie de la mère qui ſoutient les for-

ces de ſa fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zèle, ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois, à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille, combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un père emporté, auquel une mère tremblante pour les jours de ſa fille veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe fait une loi de garder en ſa préſence l'ancienne familiarité; mais ſi la tendreſſe maternelle profite avec plaiſir de ce prétexte, une fille confuſe n'ôſe livrer ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes & qui lui ſont d'autant plus cruelles qu'elles lui feroient douces, ſi elle ôſoit y compter. En re-

cevant celles de ſon père, elle regarde ſa mère d'un air ſi tendre & ſi humilié, qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux : ah ! que ne ſuis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

Madame d'Étange m'a priſe pluſieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ſes réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous ſa trop juſte indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous juſtifier l'un & l'autre à ſes dépens. Vos lettres mêmes portent, avec le caractère d'un amour exceſſif, une ſorte d'excuſe qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de ſa confiance qu'à elle-même ſa ſimplicité à vous l'accorder. Elle vous eſtime aſſez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux réſiſté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'eſt qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête-homme

amoureux de corrompre, s'il peut, une fille ſage, & de déshonorer ſans ſcrupule toute une famille pour ſatisfaire un moment de fureur. Mais que ſert de revenir ſur le paſſé ? Il s'agit de cacher ſous un voile éternel cet odieux myſtère ; d'en effacer, s'il ſe peut, juſqu'au moindre veſtige, & de ſeconder la bonté du Ciel qui n'en a point laiſſé de témoignage ſenſible. Le ſecret eſt concentré entre ſix perſonnes ſûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mère au déſeſpoir, l'honneur d'une maiſon reſpectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore ; tout vous preſcrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & juſtifier ſa faute en renonçant à elle ; & ſi votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel ſacrifice qui puiſſe répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée ſur l'eſtime que j'eus toujours pour vos ſentimens, & ſur ce que la plus tendre union qui fut ja-

mais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; ôsez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maitresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mère infortunée a voulu vous écrire; elle avoit même commencé. O Dieu! que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes amères! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur! Que ses humbles prières vous eussent pénétré de honte! J'ai mis en pièces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée: je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mère humiliée devant le séducteur de sa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit le premier effort que l'A-

mour vous eût demandé, je pourrois douter du succès & balancer sur l'estime qui vous est dûe : mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays, m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere, ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs; vous la perdîtes au moment que vous vous séparâtes d'elle : ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous; car son père la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est ir-

révocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible ſort s'oppoſe à vos vœux, & vous ne la poſſéderez jamais. L'unique choix qui vous reſte à faire eſt de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la ſageſſe, la paix, la ſûreté du moins dont vos fatales liaiſons la privent.

Que vous feriez attriſté, que vous vous conſumeriez en regrets, ſi vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuſe amie, & l'aviliſſement où la réduiſent le remords & la honte! Que ſon luſtre eſt terni! que ſes grâces ſont languiſſantes! que tous ſes ſentimens ſi charmans & ſi doux ſe fondent triſtement dans le ſeul qui les abſorbe! L'amitié même en eſt attiédie; à peine partage-t-elle encore le plaiſir que je goûte à la voir, & ſon cœur malade ne ſait plus rien ſentir que l'amour & la douleur. Hélas! qu'eſt devenu ce caractere aimant & ſenſible, ce goût ſi pur des

chofes honnêtes, cet intérêt fi tendre aux peines & aux plaifirs d'autrui ? Elle eft encore, je l'avoue, douce, généreufe, compatiffante ; l'aimable habitude de bien faire ne fauroit s'effacer en elle ; mais ce n'eft plus qu'une habitude aveugle, un goût fans réflexion. Elle fait toutes les mêmes chofes, mais elle ne les fait plus avec le même zèle ; ces fentimens fublimes fe font affoiblis, cette flamme divine s'eft amortie, cet ange n'eft plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle âme vous avez ôtée à la vertu !



LETTRE XXX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ÉTANGE.

PÉNÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire, en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſi-

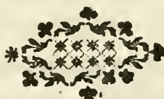
lence & me plaindrois de ne vous donner qu'une foible preuve de mon zèle : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah ! c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir.

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi long-tems que vous l'exigerez; je m'abstiendrai de la voir & de lui écrire; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore; son bonheur peut me consoler de ma misere, & je mourrai content, si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah ! qu'on le trouve ! & qu'il m'ôse dire : je saurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque; s'il n'a mon cœur, il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'Amour, qui rappro-

che tout, n'élève point la perſonne; il n'élève que les ſentimens. Ah! ſi j'euſſe ôſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois, en vous parlant, ma bouche eût prononcé le doux nom de mère.

Daignez vous confier à des ſermens qui ne ſeront point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis ſi bien enſeigné. Banniſſez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui ſon repos, ſa félicité, ſon honneur ſoient plus chers qu'à moi? Non, ma parole & mon cœur vous ſont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illuſtre ami comme au mien. Nulle indiſcrétion ne ſera commiſe, ſoyez-en

sûr, & je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez-donc celle qui vous consume, & dont la mienne s'aigrit encore: essuyez des pleurs qui m'arrachent l'âme; rétablissez votre santé; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais, le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; soyez vous-même heureuse par elle; vivez enfin pour lui faire aimer la vie. Ah! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre!



LETTRE XXXI.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE,

En lui envoyant la lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponfe. En la lifant, fondez en larmes, fi vous connoiffez mon cœur, & fi le vôtre eft fenfible encore; mais fur-tout ne m'accablez plus de cette eftime impitoyable que vous me vendez fi cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc ôfé les rompre, ces doux nœuds formés fous vos yeux prefque dès l'enfance, & que votre amitié fembloit partager avec tant de plaifir? Je fuis donc auffi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoiffez-vous tout le mal que vous faites? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'âme; que ce que vous m'ô-

tez eſt ſans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être ſans le conſentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de ſa mere ! Ah ! qu'eſt-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la ſienne même, qu'eſt-ce que l'exiſtence du monde entier auprès du ſentiment délicieux qui nous uniſſoit ? Inſenſée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix ſans mérite ; je t'abhorre, en faiſant tout pour toi. Que ſont tes vaines conſolations contre les vives douleurs de l'âme ? Va, triſte idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur miſere, en leur ôtant les reſſources que la fortune leur laiſſe. J'obéirai pourtant ; oui, cruelle, j'obéirai : je deviendrai, s'il ſe peut, inſenſible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie

ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeler l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE XXXII.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOus m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelqu'emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches, &, malgré vos injures, vous ne me fûtes

jamais ſi cher que depuis que je connois ſi bien tout ce que vous valez.

Rendez grâce à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas juſqu'à ma tante que vous n'ayez ſéduite par un ſacrifice dont elle ſent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre ſans attendriſſement; elle a même eu la foibleſſe de la laiſſer voir à ſa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir, à cette lecture, ſes ſoupirs & ſes pleurs, l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déjà puiſſamment émue, commence à connoître, par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs ſont hors de la règle commune, & combien votre amour porte un caractère naturel de ſympathie, que le tems ni les efforts humains ne ſauroient effacer. Elle qui a ſi grand beſoin de conſolation, conſoleroit volontiers ſa fille, ſi la bienſéance ne la retenoit, & je la vois trop près

d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jufqu'à dire en fa préfence, un peu indifcrettement (1), peut-être : ah ! s'il ne dépendoit que de moi ... quoiqu'elle fe retînt & n'achevât pas, je vis, au baifer ardent que Julie imprimoit fur fa main, qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je fais même qu'elle a voulu plufieurs fois parler à fon inflexible époux ; mais, foit danger d'expofer fa fille aux fureurs d'un pere irrité, foit crainte pour elle-même, fa timidité l'a toujours retenue, & fon affoibliffement, fes maux augmentent fi fenfiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter fa réfolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en foit, malgré les fautes dont vous êtes caufe, cette honnêteté de

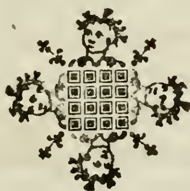
---

(1) Claire, êtes-vous ici moins indifcrette ? Eft-ce la derniere fois que vous le ferez ?

cœur qui ſe fait ſentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous, qu'elle ſe fie à la parole de tous deux ſur l'interruption de votre correſpondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près ſur ſa fille. Effectivement, ſi Julie ne répondoit pas à ſa confiance, elle ne ſeroit plus digne de ſes ſoins; & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre, ſi vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuſer de l'eſtime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une eſpérance que je n'ai pas moi-même; mais je veux vous montrer, comme il eſt vrai, que le parti le plus honnête eſt auſſi le plus ſage, & que, s'il peut reſter quelque reſſource à votre amour, elle eſt dans le ſacrifice que l'honneur & la raiſon vous impoſent. Mere, parens, amis, tout eſt maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien

rien ne ſauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de déſeſpoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'eſt point de route plus ſûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il eſt plus pur, plus ſolide & plus doux par elle; ſi on le manque, elle ſeule peut en dédommager. Reprenez donc courage, ſoyez homme, & ſoyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie ſeroit d'être indigne de l'obtenir.



LETTRE XXXIII.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vu fermer les ſiens pour jamais ; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir : mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter ; j'avois trop peu ſu la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état, Ell n'eut que trop de raiſons. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre ? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus, qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui reſtoit-il à faire au monde, ſinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame

pure & chaste, digne épouse, & mère incomparable, tu vis maintenant au séjour de la gloire & de la félicité; tu vis; & moi, livrée au repentir & au désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils, de tes douces caresses, je suis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence: je ne sens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'est plus que peine & douleur. Ma mère, ma tendre mère, hélas! je suis bien plus morte que toi!

Mon Dieu! quel transport égare une infortunée & lui fait oublier ses résolutions! Où viens-je verser mes pleurs & pousser mes gémissemens? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie, que j'ôse les déplorer! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissez des maux qui me viennent de vous, & sentez avec moi l'horreur d'un patricide qui fut votre

ouvrage. A quels yeux ôferois-je paroître auffi méprifable que je le fuis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit affez les connoître? C'eft mon plus infupportable fupplice de n'être accufée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuifant repentir m'arrache. Je vis, je vis, en frémiffant, la douleur empoifonner, hâter les derniers jours de ma trifte mère. En vain fa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de fon mal à la caufe qui l'avoit produit; en vain ma coufine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regrets; &, pour mon tourment éternel, je garderai jufqu'au tombeau l'affreufe idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel fufcita dans fa colère pour me rendre malheureufe & coupable! pour la derniere fois recevez

dans votre ſein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce ſont les ſoupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en eſt fait; l'empire de l'Amour eſt éteint dans une âme livrée au ſeul déſeſpoir. Je conſacre le reſte de mes jours à pleurer la meilleure des mères; je ſaurai lui ſacrifier des ſentimens qui lui ont coûté la vie; je ſerois trop heureuſe qu'il m'en coûtât aſſez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait ſouffrir. Ah! ſi ſon eſprit immortel pénètre au fond de mon cœur, il ſait bien que la victime que je lui ſacrifie n'eſt pas tout-à-fait indigne d'elle. Partagez un effort que vous m'avez rendu néceſſaire. S'il vous reſte quelque reſpect pour la mémoire d'un nœud ſi cher & ſi funeſte, c'eſt par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laiſſer oublier, s'il ſe peut, ce que nous fûmes.

l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre ſouvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ôſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher..... Ah! fille inſenſée !.... adieu pour jamais.



LETTRE XXXIV.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

ENFIN le voile eſt déchiré ; cette longue illuſion s'eſt évanouie ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre, n'eſt il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſirs & de gloire, non vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez

trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorboit toute votre durée, & la rassembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni passé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille siècles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le tems a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir, & l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres soins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant indiscrettes. Julie, Julie elle-même se décourage & m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi ; mon cœur seul est toujours le même, & mon sort en est plus affreux.

Mais qu'importe ce que je ſuis & ce que je dois être? Julie ſouffre, eſt-il tems de ſonger à moi? Ah! ce ſont ſes peines qui rendent les miennes plus amères. Oui, j'aimerois mieux qu'elle ceſsât de m'aimer & qu'elle fût heureuſe..... Ceſſer de m'aimer!..... L'eſpere-t-elle?..... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eſt pas le tourment qu'elle s'ôte; hélas! c'eſt le conſolateur. La perte d'une tendre mère la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle ſoulager ſes maux, en les multipliant? O Amour! eſt-ce à tes dépens qu'on peut venger la Nature?

Non, non; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien? Ne la retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore? L'Amour vainqueur fit le malheur de ſa vie; l'Amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle

passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains desirs, sans pouvoir jamais contenter ni l'Amour ni la Vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ses erreurs, je me dispense de les respecter. Après tant de sacrifices, il est trop tard, pour apprendre à désobéir. Puisqu'elle commande, il suffit : elle n'entendra plus parler de moi. Jugez si mon sort est affreux ! Mon plus grand désespoir n'est pas de renoncer à elle. Ah ! c'est dans son cœur que sont mes douleurs les plus vives, & je suis plus malheureux de son infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute chose, & qui seule, après moi, la savez dignement aimer; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reste. Il est assez précieux pour lui rendre supportable la perte de tous les autres. Dédommagez la des consolations qui lui sont ôtées & de celles qu'elle refuse; qu'une sainte amitié supplée à la fois auprès d'elle à la tendresse d'une

mère, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens qui devoient la rendre heureuſe. Qu'elle le ſoit, s'il eſt poſſible, à quelque prix que ce puiſſe être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée ; je ſentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiſſés. Puiſque je ne ſuis plus rien à mes propres yeux, puiſque c'eſt mon ſort de paſſer ma vie à mourir pour elle ; qu'elle me regarde comme n'étant plus : j'y conſens, ſi cette idée la rend plus tranquile. Puiſſe-t-elle retrouver près de vous ſes premières vertus, ſon premier bonheur ! Puiſſe-t-elle être encore par vos ſoins tout ce qu'elle eût été ſans moi.

Hélas ! elle étoit fille, & n'a plus de mère ! Voilà la perte qui ne ſe répare point, & dont on ne ſe conſole jamais, quand on a pu ſe la reprocher. Sa conſcience agitée lui redemande cette mère tendre & chérie, & dans une douleur ſi cruelle l'horrible remords ſe joint à ſon affliction. O Julie ! ce ſentiment affreux devoit-il être connu de toi ? Vous qui

fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mère infortunée; je vous ſupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur, ſi je ſuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait deſcendre au tombeau, nous ſommes deux monſtres indignes de vivre; c'eſt un crime de ſonger à des liens ſi funeſtes, c'en eſt un de voir le jour. Non (j'ôſe le croire) un feu ſi pur n'a point produit de ſi noirs effets. L'Amour nous inſpira des ſentimens trop nobles, pour en tirer les forfaits des âmes dénaturées. Le Ciel, le Ciel feroit-il injuſte? & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs de ſes jours, méritoit-elle de leur coûter la vie?



LETTRE XXXV.

RÉPONSE.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins, en vous eſtimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous, tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre première jeuneſſe, nous le ferons le reſte de nos jours ; & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frère, & qu'à préſent, je vous aime comme mon enfant ; car, quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous, & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penſer, vous avez appris de nous à être ſenſible ; &, quoi qu'en diſe

votre philosophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre ; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous ? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même ; c'est que votre état est changé. Je favorisai vos feux, tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance. Depuis qu'en vous obstinant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous savoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir ?

Vous faites plus que sentir cela, mon généreux ami ; vous l'exécutez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais fait un amant fidèle. En renonçant à

Julie, vous achetez son repos aux dépens du vôtre, & c'est à vous que vous renoncez pour elle.

J'ôse à peine vous dire les bisarres idées qui me viennent là-dessus; mais elles sont consolantes, & cela m'enhardit. Premièrement, je crois que le véritable amour a cet avantage, aussi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en serez plus heureux. Cet amour-propre exquis, qui sait payer toutes les vertus pénibles, mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je sais aimer, avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possède ce que j'aime. Car celui-ci s'use à force d'en jouir; mais l'autre

demeure toujours, & vous en jouirez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il eſt vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'Amour ſoit le plus délicieux ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, eſt encore un bien. Si l'Amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſtacles, comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux, que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du tems, celle de l'abſence, & des peines de toute eſpèce; ils ont vaincu tous les obſtacles hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve: quel droit avez-vous d'eſpérer que la vôtre l'eût ſoutenue? Le tems eût joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le pro-

grès de l'âge & le déclin de la beauté ; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation ; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quittant ; & vos cœurs, unis juſqu'au tombeau, prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne; votre ardente imagination vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'Amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé; &, pour parler comme vous, vous avez épuiſé durant une année les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une âme attendrie ; mais le dernier

délire d'un cœur brûlant d'amour, & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir sentis. Mon ami, ce fut-là le comble; &, quoi que la fortune & l'amour eussent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgrâces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, & vous laisser, dans le souvenir de vos plaisirs passés, un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Consolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé, & vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se seroient évanouis à la fois; vous avez au moins conservé le sentiment; on n'est point sans

plaisirs, quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée cousine se fait sur la mort de sa mere étoient fondés, ce cruel souvenir empoisonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une si funeste idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ses douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver, n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette âme tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez, & c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajouter au sentiment de ses peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez-en sûr; elle n'est pas sincère avec elle-même. Ah! si elle croyoit bien sincèrement avoir abrégé les jours de sa mère, son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords? Non, non, mon ami;

elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit suivie. La maladie de Madame d'Étange est bien connue; c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaisirs réparèrent le mal qu'il pouvoit lui faire? Qu'il fut consolant pour cette tendre mère de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son âme, en pleurant sa foiblesse! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie! Quel zèle infatigable! Quels soins continuels! Quelle assiduité sans relâche! Quel désespoir de l'avoir affligée! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, quelle inépuisable sensibilité! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mère; c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les secours: vous eussiez cru voir

une autre Julie; sa délicatesse naturelle avoit disparu, elle étoit forte & robuste : les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & son âme sembloit lui donner un nouveau corps. Elle faisoit tout, & paroissoit ne rien faire; elle étoit partout, & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans cesse à genoux devant son lit, la bouche collée sur sa main, gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mère, & confondant ces deux sentimens, pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu personne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante sans être ému jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On voyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs pour se réunir plus étroitement au moment d'une funeste séparation. On voyoit que le seul regret de se quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles, si elles avoient pû rester ou partir ensemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, soyez sûr que tout ce qu'on peut

espérer des secours humains & des consolations du cœur a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mère, & qu'infailliblement sa tendresse & ses soins nous l'ont conservée plus long-tems que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ses derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie, & que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconstant & volage, il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne ; &, quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infidèles ont coutume d'aggraver leurs torts. Ma pauvre Cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse, & cette roideur de caractère que rien n'amollit, ont fait vos malheurs & les siens. Sa mère, qui eut

toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille, ni l'obstination de son époux, & d'être la première cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, & d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succès. Elle voulut plusieurs fois hasarder une confidence entiere, & lui montrer toute l'étendue de son devoir; la frayeur & sa timidité la retinrent toujours. Elle hésita, tant qu'elle put parler; lorsqu'elle le voulut, il n'étoit plus tems, les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal secret; & moi, qui connois l'humeur de cet homme sévère, sans savoir jusqu'où les sentimens de la Nature auroient pu la tempérer, je res-

pire, en voyant au moins les jours de Julie en ſûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela ; mais vous dirai-je ce que je penſe de ſes remords apparens ? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mère, elle voudroit vous oublier; &, malgré qu'elle en ait, il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous ; il veut que ſes pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'ôſeroit plus s'en occuper directement ; il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage, & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien ; mais ils n'en ſont pas moins naturels ; car votre amour à tous deux, quoiqu'égal en force, n'eſt pas ſemblable en effet. Le vôtre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre : vos ſentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même,

même, & pénétrant la ſubſtance de ſon âme, l'altèrent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur, il affaiſſe & abbat le ſien ; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties, mais ſuſpendues : un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle eſt perdue ; mais ſi cette âme excellente ſe relève un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus vertueuſe que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obſtinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aiſément ; mais vous croirez en vain poſſéder la même Julie ; vous ne la retrouverez plus,

LETTRE XXXVI.

DE MYLORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits ſur ton cœur; tu m'étois néceſſaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes beſoins, mon empreſſement? Je ſuis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie ſolitaire & farouche, je pénètre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuies de vivre.

Meurs donc, jeune inſenſé; meurs, homme à la fois féroce & lâche: mais ſache, en mourant, que tu laiſſes dans l'âme d'un honnête-homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir ſervi qu'un ingrat.



LETTRE XXXVII.

RÉPONSE.

VENEZ, Mylord ; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaiſirs ſur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'eſt pas vrai que vous puiſſiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'eſt pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET.

DE JULIE.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc ma liberté que je vous ai engagée, & dont mon père veut diſpoſer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

JULIE D'ÉTANGE.

LETTRE XXXVIII.

DU BARON D'ÉTANGE.

Dans laquelle étoit le précédent billet.

S'Il peut rester dans l'âme d'un suborneur quelque sentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne seroit plus, si j'ôsois soupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philosophie qui lui apprit à se jeter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à désobéir à son père. Pensez-y cependant. J'aime à prendre en toutes occasions les voies de la douceur & de l'honnêteté, quand j'espere qu'elles peuvent suffire ; mais si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un Gentilhomme offensé par un homme qui ne l'est pas.

LETTRE XXXIX.

Réponse.

Épargnez-vous, Monſieur, des menaces vaines qui ne m'effraient point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes de même âge il n'y a d'autre ſuborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de ſon eſtime.

Quel ſacrifice ôſez-vous m'impoſer, & à quel titre l'exigez-vous? Eſt-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier eſpoir? Je veux reſpecter le père de Julie; mais qu'il daigne être le mien, s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monſieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits ſi

chers & ſi bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haîne, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé; voilà mon conſentement. Ah! qu'elle ſoit toujours obéie! Un autre la poſſédera; mais j'en ſerai plus digne d'elle.

Si votre fille eût oſé me conſulter ſur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui euſſe appris à réſiſter à vos prétentions injuſtes. Quel que ſoit l'empire dont vous abuſez, mes droits ſont plus ſacrés que les vôtres; la chaîne qui nous lie eſt la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous ôſez réclamer la Nature, c'eſt vous ſeul qui bravez ſes loix.

N'alléguez pas, non plus, cet honneur ſi biſarre & ſi délicat que vous parlez de venger; nul ne l'offenſe que vous-même. Reſpectez le choix de Julie, & votre honneur eſt en ſûreté; car

mon cœur vous honore malgré vos outrages ; & malgré les maximes gothiques, l'alliance d'un honnête-homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un Gentilhomme ; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, & le conserverai pur & sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, père barbare & peu digne d'un nom si doux ; méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous sentirez trop tard que votre haîne aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à moi. Je serai malheureux, sans doute ; mais si jamais la voix du sang s'éleve au fond de votre

cœur ; combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles ; unique au monde en beauté, en mérite, en vertus, & pour qui le ciel, prodigue de ſes dons, n'oublia rien qu'un meilleur père.

BILLET,

Inclus dans la lettre précédente.

JE rends à Julie d'Étange le droit de diſpoſer d'elle-même, & de donner ſa main ſans conſulter ſon cœur.

S. G.



LETTRE XL.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la ſcène qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon père a pris ſes meſures ſi juſtes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à tems à la poſte ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre réſolution ſera priſe & votre réponſe partie avant qu'elle vous parvienne ; ainſi tout détail ſeroit déſormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le vôtre ; mais le ſort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous ſerons ſéparés à jamais, &, pour comble d'horreur, je vais paſſer dans les.... Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O devoir ! à quoi ſers-tu ? O providence !.... il faut gémir & ſe taire.

La plume échappe de ma main. J'é-

tois incommodée depuis quelques jours; l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée..... la tête & le cœur me font mal...... je me sens défaillir.... le Ciel auroit-il pitié de mes peines?.... Je ne puis me soutenir.... je suis forcée à me mettre au lit, & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu, mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre?



LETTRE XLI.

DE JULIE A MADAME D'ORBE.

IL eſt donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs! J'ai vu l'inſtant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des mères; tes ſoins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems; &, quand le deſir de la ſuivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me conſole de vivre, c'eſt par l'eſpoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne ſont plus, ces agrémens de mon viſage que mon cœur a payés ſi cher : la maladie dont je ſors m'en a délivrée. Cette heureuſe perte ralentira l'ardeur groſſière d'un homme aſſez dépourvu de délicateſſe pour m'ôſer épouſer ſans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il ſe ſouciera peu du reſte. Sans manquer de parole à mon père, ſans offenſer l'ami dont

il tient la vie, je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere cousine! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure; c'étoit moi qu'il aimoit, & non pas mon visage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir... l'ingrat!... Il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien? .... L'ai-je fait? .... O Dieu! faut-il que tout me rappelle incessamment un tems qui n'est plus, & des feux qui ne doivent plus être! J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie; je l'y sens trop fortement

attachée; je le déchire sans le dégager, & mes efforts pour en effacer un si doux souvenir, ne font que l'y graver davantage.

Oserai-je te dire un délire de ma fièvre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma guérison? Oui, connois & plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie, & rends grâce au ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus, durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie; mais pâle, défait, mal en ordre, & le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux; il prit une de mes mains, &, sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect, j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'é-

lancer vers lui; on me retint, tu l'arrachas de ma préfence; & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent fes gémiffemens que je crus entendre à mefure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te repréfenter l'effet étonnant que ce rêve a produit fur moi. Ma fièvre a été longue & violente; j'ai perdu la connoiffance durant plufieurs jours; j'ai fouvent rêvé à lui dans mes tranfports; mais aucun de ces rêves n'a laiffé dans mon imagination des impreffions auffi profondes que celle de ce dernier. Elle eft telle qu'il m'eft impoffible de l'effacer de ma mémoire & de mes fens. A chaque minute, à chaque inftant il me femble de le voir dans la même attitude; fon air, fon habillement, fon gefte, fon trifte regard frappent encore mes yeux : je crois fentir fes levres fe preffer fur ma main; je la fens mouiller de fes larmes; les fons de fa voix plaintive me font treffaillir; je le vois entraîner loin de moi; je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une

ſcène imaginaire avec plus de force que les évènemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai long-tems héſité à te faire cette confidence; la honte m'empêche de te la faire de bouche; mais mon agitation, loin de ſe calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainſi la raiſon; puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter!

Je reviens à mon rêve. Ma couſine, raille-moi, ſi tu veux, de ma ſimplicité; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de myſtérieux qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déjà plus? Le ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien; ils ne m'en imposent plus, & je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits, je le veux croire : mais deux âmes si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des sens ? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de lui, par contre-coup, les sensations qu'elle lui a données ? .... Pauvre Julie, que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit.





H. Gravelot inv. *N. Le Mire sc. 1760.*

L'inoculation de l'amour.

LETTRE XLII.

RÉPONSE.

AH! fille trop malheureuse & trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs; tu sembles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine n'ajoûte pas au moins des chimères; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente; peut-être la triste vérité te sera-t elle encore moins cruelle. Apprends-donc que ton rêve n'est point un rêve; que ce n'est point l'Ombre de ton ami que tu as vûe, mais sa personne; & que cette touchante scène incessamment présente à ton imagination s'est passée réellement dans ta chambre le surlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée assez tard, & M. d'Orbe, qui voulut me relever au-

près de toi cette nuit-là, étoit prêt à sortir; quand tout-à-coup nous vîmes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta derniere lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut: *Que fait-elle ? Ah ! que fait-elle ? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie, &, croyant qu'il

n'en ignoroit pas non plus l'eſpèce, j'en parlai ſans autre précaution que d'exténuer le danger. Si-tôt qu'il ſut que c'étoit la petite vérole, il fit un cri, & ſe trouva mal. La fatigue & l'inſomnie, jointes à l'inquiétude d'eſprit, l'avoient jeté dans un tel abattement, qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de ſuite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil ſommeil devoit plus épuiſer que réparer ſes forces. Le lendemain, nouvel embarras; il vouloit te voir abſolument. Je lui oppoſai le danger de te cauſer une révolution; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de riſque; mais ſon ſéjour même en étoit un terrible; j'eſſayai de le lui faire ſentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il, d'un ton d'indignation : c'eſt trop l'exercer à ma ruine. N'eſpérez-pas me chaſſer encore, comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour

la voir un ſeul inſtant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajoûta-t-il impétueuſement, que je ne partirai point d'ici ſans l'avoir vûe. Éprouvons une fois ſi je vous rendrai pitoyable, ou ſi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le ſatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que ſon retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maiſon que du ſeul Hanz dont j'étois ſûre, & nous l'avions appelé devant nos gens d'un autre nom que le ſien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit ſuivante ; à condition qu'il ne reſteroit qu'un inſtant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai ſa parole ; alors je fus tranquile, je laiſſai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

---

(1) On voit dans la quatrième partie que ce nom ſubſtitué étoit celui de *Saint-Preux*.

Je te trouvai ſenſiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'eſpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarraſſé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener ſon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ſerois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton déſolé père qui chaque nuit s'obſtinoit à vouloir reſter. Enfin, je lui dis en colère qu'il n'épargneroit la peine de perſonne, que j'étois également réſolue à veiller, & qu'il ſavoit bien, tout père qu'il étoit, que ſa tendreſſe n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous reſtâmes ſeules. M. d'Orbe arriva ſur les onze heures, & me dit qu'il avoit laiſſé ton amant dans la rue; je l'allai chercher; je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En paſſant dans l'anti-chambre, les forces lui manquerent; il reſ-

piroit avec peine, & fut contraint de s'asseoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumière éloignée : oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traversés.... à la même heure..... avec le même mystère..... j'étois tremblant comme aujourd'hui.... le cœur me palpitoit de même... ô téméraire! j'étois mortel, & j'ôsois goûter... Que vais-je voir maintenant dans ce même asyle où tout respiroit la volupté dont mon âme étoit enivrée, dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuse, & la beauté mourante!

Chere cousine; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scène. Il te vit & se tut. Il l'avoit promis; mais quel silence! Il se jeta à genoux; il baisoit les rideaux en sanglotant; il élevoit les mains & les yeux; il poussoit de sourds gémissemens; il

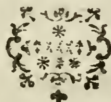
avoit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains; il s'en saisit avec une espece de fureur; les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit; je vis que tu l'avois reconnu; &, malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je défendis à Babi de t'en parler, & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer long-tems;

Mylord Édouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce père de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais: il est guéri, &, suivant la derniere lettre de Mylord Édouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne, & à t'acquiter de bonne grâce du sacrifice que ton cœur a

promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, & de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fière de ta laideur; sois plus humble, crois-moi; tu n'as encore que trop de sujets de l'être. Tu as essuyé une trop cruelle atteinte; mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices, ne sont que des rougeurs qui seront bien-tôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar, que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il, en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!



LETTRE XLIII.

DE JULIE.

C'En eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces ; ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois, & qui coûta ſi cher au tien, t'appartient ſans réſerve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent ; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir, aux dépens de la juſtice, une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours ; il le faut, je le veux, je le dois.

Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te sera plus ôté. C'est en vain qu'une voix mensongère murmure au fond de mon âme ; elle ne m'abusera plus. Que sont les vains devoirs qu'elle m'oppose contre ceux d'aimer à jamais ce que le ciel m'a fait aimer ? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers toi ? N'est ce pas à toi seul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers & si légitimes. Nature, ô douce Nature ! reprends donc tes droits ! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois ?

Respecte ces tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais souffres-en le cher & doux

partage ; souffre que les droits du sang & de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de l'amour. Ne pense point que, pour te suivre, j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espere point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend désormais toute sa consolation, ne contristera point son âme accablée d'ennuis : je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne suis point un monstre ; je suis foible & non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un père, esclave de sa parole, & jaloux d'un vain titre, dispose de ma main qu'il a promise ; que l'amour seul dispose de mon cœur ; que mes pleurs ne cessent

de couler dans le ſein d'une tendre amie; que je ſois vile & malheureuſe : mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content, s'il eſt poſſible. Formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon déſeſpoir.

LETTRE XLIV.

RÉPONSE.

NOus renaiſſons, ma Julie; tous les vrais ſentimens de nos âmes reprennent leur cours. La Nature nous a conſervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? L'ôſas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les ſens joints par une exiſtence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les ſéparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, &

qu'ils puiſſent rompre? Non, non, Julie, ſi le ſort cruel nous refuſe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fidèles; il ſera la conſolation de nos triſtes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainſi nous recommençons de vivre pour recommencer de ſouffrir, & le ſentiment de notre exiſtence n'eſt pour nous qu'un ſentiment de douleur. Infortunés! Que ſommes-nous devenus? Comment avons-nous ceſſé d'être ce que nous fûmes? Où eſt cet enchantement de bonheur ſuprême? Où ſont ces raviſſemens exquis dont les vertus animoient nos feux? Il ne reſte de nous que notre amour; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas! un cœur moins pur t'auroit bien moins égaré! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd; les ſentimens droits qui le rempliſſent en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'in-

domptable amour; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder, & deviens coupable à force de vertus. O Julie! quel eſt ton inconcevable empire! Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon! Même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes; tu me forces de t'admirer, en partageant tes remords.... Des remords!.... étoit-ce à toi d'en ſentir?... toi que j'aimai... toi que je ne puis ceſſer d'adorer... le crime pourroit-il approcher de ton cœur? Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit?... qu'ôſes-tu me faire entendre?... toi, paſſer dans les bras d'un autre!... un autre te poſſéder!... N'être plus à moi!... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi ſeul! Moi! j'éprouverois cet affreux ſupplice!..... je te verrois ſurvivre à toi-même!... Non. J'aime mieux te perdre que te partager.... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des tranſ-

ports qui m'agitent!... Avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein : j'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité. A ce pur sang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre; je tomberois dans tes bras; je rendrois sur tes levres mon dernier soupir... je recevrois le tien... Julie expirante!... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort!... ce sein, ce trône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie!.. Non; vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non; je voudrois que tu ne fusses plus : mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse! jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent si cheres. Je suis amant, je sais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, & il est au-dessus de la

force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon âme. Ote-moi ce dangereux souvenir, & je suis vertueux. Mais cette nuit fatale règne au fond de mon cœur, & va couvrir de son ombre le reste de ma vie. Ah Julie! objet adoré! s'il faut être à jamais misérable, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels.

Écoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, & suivre avec une simplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que personne ne pratique? Quoi! serons-nous meilleurs moralistes que ces foules de savans dont Londres & Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultère comme un jeu! Les exemples n'en sont point scandaleux; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes-gens se riroient ici de celui qui, par respect pour le mariage, résisteroit au pen-

chant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion, n'est-il pas nul, quand il est secret ? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore ? De quelle complaisance une femme ne rachete-t-elle pas ses fautes (1) ? Quelle douceur n'emploie-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit, n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chere amie de mon cœur ! que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les ab-

---

(1) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela ? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut ton. Elles commencent par établir fièrement leurs amans dans la maison ; &, si l'on daigne y souffrir le mari, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce, feroit croire qu'elle en a honte & seroit déshonorée ; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

horre ſans ſavoir les combattre, & ma conſcience y répond mieux que ma raiſon. Non que je me faſſe fort d'un courage que je hais, ni que je vouluſſe d'une vertu ſi coûteuſe : mais je me crois moins coupable, en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les juſtifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne ſais ce que j'écris; je me ſens l'âme dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'eſpoir que tu me rends eſt triſte & ſombre; il éteint cette lueur ſi pure qui nous guida tant de fois; tes attraits s'en terniſſent & ne deviennent que plus touchans; je te vois tendre & malheureuſe; mon cœur eſt inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrette m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah! ſais-tu de combien de pertes

un amour pareil au mien peut te dédommager? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'âme que ton âme, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence, que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hé bien! nous serons coupables, mais nous ne serons point méchans; nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'ôser excuser nos fautes, nous en gémirons; nous les pleurerons ensemble; nous les racheterons, s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu? que peux-tu faire? tu ne peux échapper à mon cœur; n'a-t-il pas épousé le tien?

Ces vains projets de fortune qui m'ont si grossièrement abusé sont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper unique-

ment des ſoins que je dois à Mylord Édouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y ſervir. Hé bien ! je l'y ſuivrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai ſecrettement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vûe ; j'aurai du moins baiſé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai, pour me conſoler, les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déjà jouir de ta vûe, en partant pour t'aller voir : le ſouvenir de ſes tranſports l'enchantera durant ſon retour ; malgré le ſort cruel, ſes triſtes ans ne ſeront pas tout-à-fait perdus ; il n'y en aura point qui ne ſoient marqués par des plaiſirs, & les courts momens qu'il paſſera près de toi, ſe multiplieront ſur ſa vie entiere.



LETTRE XLV.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'eſt plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie eſt mariée, & digne de rendre heureux l'honnête-homme qui vient d'unir ſon ſort au ſien. Après tant d'imprudences, rendez grâce au ciel qui vous a ſauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Reſpectez ſon nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'eſt ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoître ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans intérêt.

LETTRE XLVI.

DE JULIE A SON AMI.

VOus êtes depuis si long-tems le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne sauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie, il peut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un père, par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jetons un moment les yeux sur celle que je quitte; il ne nous sera pas pénible de rappeller un tems si cher. Peut-être y trouverai je des leçons pour bien user de celui qui me reste; peut-être y trouverez-vous des lumieres

pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obſcur à vos yeux. Au moins, en conſidérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en ſentiront que mieux ce qu'ils ſe doivent juſqu'à la fin de nos jours.

Il y a ſix ans à-peu-près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vûe (1). Je crus voir ſur votre viſage les traits de l'âme qu'il falloit à la mienne. Il me ſembla que mes ſens ne ſervoient que d'organe à des ſentimens plus nobles; & j'aimai dans vous,

(1) M. Richardſon ſe moque beaucoup de ces attachemens nés de la premiere vûe, & fondés ſur des conformités indéfiniſſables. C'eſt fort bien fait de s'en moquer : mais, comme il n'en exiſte pourtant que trop de cette eſpèce, au-lieu de s'amuſer à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre?

moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée; l'aveugle Amour, me disois je, avoit raison; nous étions faits l'un pour l'autre; je serois à lui, si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs; ils m'auroient abusée, si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des âmes. On n'aime point, si lon n'est aimé; du moins, on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens; si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'âme, c'est par des rapports faux dont on est bien-tôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure au-

tant que les rapports qui l'ont fait naître (1). Tel fut le nôtre en commençant; tel il sera, j'espère, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bien-tôt entre nous ce je ne sais quoi, qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ôse exprimer.

Je sentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre réserve; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel; j'imitai ma Cousine, je devins

(1) Quand ces rapports sont chimériques, ils durent autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire paſſer mille tendres careſſes à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre ſi doux votre état préſent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuſſit mal; on ne ſort point de ſon naturel impunément. Inſenſée que j'étois! j'accélérai ma perte, au-lieu de la prévenir, j'employai du poiſon pour palliatif; & ce qui devoit vous faire taire, fut préciſément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit. Vous écrivites: au-lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mère, j'ôſai l'ouvrir. Ce fut-là mon crime, & tout le reſte fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funeſtes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma ſanté. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi même, & ne pus me réſoudre à vous laiſſer par-

tir. Je tombai dans une ſorte de déſeſpoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fuſſiez plus, que de n'être point à moi: j'en vins juſqu'à ſouhaiter votre mort, juſqu'à vous la demander. Le ciel a vu mon cœur; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'Amour, qui me l'arrachoit, m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge; j'eus aſſez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe: je vous crus digne de me ſauver de moi-même, & je vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité, qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſentimens honnêtes, je goûtois ſans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas!

je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne : dans l'innocence de mes deſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux ſens, quand on veut leur refuſer quelque choſe. Un inſtant, un ſeul inſtant embrâſa les miens d'un feu que rien ne put éteindre ; & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès-lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double ; pour me garantir de vous & de moi, il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant, vous achevâtes de vaincre ; &, ſitôt que je ne vous vis plus, ma langueur m'ôta le peu de force qui me reſtoit pour vous réſiſter.

Mon pere, en quittant le ſervice, avoit

amené chez lui M. de Wolmar; la vie qu'il lui devoit, & une liaison de vingt ans, lui rendoient cet ami si cher qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, &, quoique riche & de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon père lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gendre de son ami; il fut question de la voir, & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnerent secrettement leur parole; &, M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une cour du Nord où étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le tems, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon père nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de réplique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mère, qui n'avoit que trop remarqué le penchant

de mon cœur, & qui se sentoit pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution; sans ôser vous proposer, elle parloit de manière à donner à mon père de la considération pour vous, & le desir de vous connoître; mais la qualité qui vous manquoit, le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez; & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois je triomphé de moi; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie, que de renoncer à vous pour jamais; & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur; je tombai dans un abatte-

ment dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'âme la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'ôsiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée : l'inévitable choix qui me restoit à faire, étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais esperé l'y trouver. Je sentois que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle ; je succombai par foiblesse, & non par erreur ; je n'eus pas même

me l'excuſe de l'aveuglement. Il ne me reſtoit aucun eſpoir, je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceſſaires; ne pouvant les conſerver enſemble, &, voyant votre égarement, je ne conſultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous ſauver.

Mais il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent; & ſes charmes, qui ſont les délices des âmes pures, ſont le premier ſupplice du méchant, qui les aime encore & n'en ſauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue; ma honte, pour être ſecrette, ne m'en fut pas moins amère, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux ſentie. Je me conſolois dans ma douleur comme un bleſſé qui craint la gangrene, & en qui le ſentiment de ſon mal ſoutient l'eſpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qui arrive à toute âme honnête qui s'égare & qui ſe plaît dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir ; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'ôſai former le projet de contraindre mon père à nous unir. Le premier fruit de notre amour devroit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le deſirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre : le tendre amour, tempérant par ſon preſtige le murmure de la conſcience, me conſoloit de ma foibleſſe par l'effet que j'en attendois, & faiſoit d'une ſi chere attente le charme & l'eſpoir de ma vie.

Si-tôt que j'aurois porté des marques ſenſibles de mon état, j'avois réſolu d'en faire, en préſence de toute ma famille, une déclaration publique à

M. Perret (1). Je ſuis timide, il eſt vrai ; je ſentois tout ce qu'il m'en devoit coûter : mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux ſupporter une fois la confuſion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je ſavois que mon père me donneroit la mort ou mon amant ; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi ; &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le myſtere que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une ſi curieuſe inquiétude. Mille raiſons me forçoient à cette réſerve avec un homme auſſi emporté que vous ; ſans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiſcrette importunité. Il étoit à propos ſur-tout de vous éloi-

(1) Paſteur du lieu.

gner durant une ſi périlleuſe ſcène ; & je ſavois bien que vous n'auriez jamais conſenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas ! je fus encore abuſée par une ſi douce eſpérance ! Le ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mère ; mon attente reſta toujours vaine, & il me fut refuſé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le déſeſpoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger, fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une ſi douce excuſe : je m'en prenois à moi du mauvais ſuccès de mes vœux, & mon cœur, abuſé par ſes deſirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter que le ſoin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un inſtant accomplis ; cette erreur fut la ſource du plus cuiſant de mes regrets ; & l'amour, exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la deſtinée. Vous

avez ſu (1) quel accident détruiſit, avec le germe que je portois dans mon ſein, le dernier fondement de mes eſpérances. Ce malheur m'arriva préciſément dans le tems de notre ſéparation; comme ſi le ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainſi que de mes plaiſirs; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abuſée. Je me vis auſſi mépriſable que je l'étois devenue, & auſſi malheureuſe que je devois toujours l'être avec un amour ſans innocence & des deſirs ſans eſpoir, qu'il m'étoit impoſſible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets, je renonçai à des réflexions auſſi douloureuſes qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je ſongeaſſe à moi-même,

---

(1) Ceci ſuppoſe d'autres lettres que nous n'avons pas.

je consacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'espérance qu'en votre bonheur; & les sentimens qui me venoient de vous étoient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point sur vos défauts, mais il me les rendoit chers; & telle étoit son illusion que je vous aurois moins aimé, si vous aviez été plus parfait. Je connoissois votre cœur, vos emportemens; je savois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience, & que les maux dont mon âme étoit accablée mettroient la vôtre au désespoir. C'est par cette raison que je vous cachai toujours avec soin les engagemens de mon père; &, à notre séparation, voulant profiter du zèle de Milord Édouard pour votre fortune, & vous en inspirer un pareil à vous-même, je vous flattai d'un espoir que je n'avois pas. Je fis plus; connoissant le danger qui nous menaçoit, je pris la seule précaution qui pouvoit nous en

garantir ; & vous engageant avec ma parole ma liberté autant qu'il m'étoit possible, je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'ôsasse enfreindre & qui pût vous tranquiliser. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens ; & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que, quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes, étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler ; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi ; je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux ; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que méprisable ; après tant de peines auxquelles j'étois accou-

tumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner ; & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois cessé de vous être chere ; je vis que l'amour, vainqueur de la honte, avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser ; &, me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins, sans cesse il en renaissoit mille autres, & je ne

connus jamais mieux combien il eſt inſenſé de chercher dans l'égarement de ſon cœur un repos qu'on ne trouve que dans la ſageſſe. Depuis long-tems je pleurois en ſecret la meilleure des mères qu'une langueur mortelle conſumoit inſenſiblement. Babi, à qui le fatal effet de ma chûte m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma couſine, qu'elles furent ſurpriſes. Le témoignage étoit convaincant; la triſteſſe acheva d'ôter à ma mère le peu de forces que ſon mal lui avoit laiſſées. Je faillis expirer de regret à ſes pieds. Loin de m'expoſer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & ſe contenta d'en gémir: vous-même, qui l'aviez ſi cruellement abuſée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produiſit votre lettre ſur ſon cœur tendre & compatiſſant. Hélas! elle deſiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois... que ſert de rappeler une eſpérance à jamais éteinte?

Le ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ſes triſtes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux ſévère, & de laiſſer une fille ſi peu digne d'elle.

Accablée d'une ſi cruelle perte, mon âme n'eut plus de force que pour la ſentir; la voix de la nature gémiſſante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une eſpece d'horreur la cauſe de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuſe paſſion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, ſans doute; n'avois-je pas aſſez de quoi pleurer le reſte de ma vie, ſans chercher inceſſamment de nouveaux ſujets de larmes? Tout ſembloit favoriſer ma réſolution. Si la triſteſſe attendrit l'âme, une profonde affliction l'endurcit. Le ſouvenir de ma mère mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'eſpoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime, ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu, ſa raiſon, ſon amitié, ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié; je vous crus

oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du déſeſpoir.

Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs, je ſentis bien-tôt renaître toutes les miennes, quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie, j'ôſai réſiſter en face à mon pere. Je lui proteſtai nettement que jamais M. de Wolmar ne me ſeroit rien; que j'étois déterminée à mourir fille; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de ſa colère, ni des traitemens que j'eus à ſouffrir. Je fus inébranlable: ma timidité ſurmontée m'avoit portée à l'autre extrémité, & ſi j'avois le ton moins impérieux que mon père, je l'avois tout auſſi réſolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien ſur moi par autorité. Un inſtant je me crus délivrée de ſes perſécutions. Mais que devins-je, quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus ſévere des pères attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever, il me ſerroit les genoux ; &, fixant ſes yeux mouillés ſur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi : Ma fille ! reſpecte les cheveux blancs de ton malheureux père ; ne le fais pas deſcendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans ſon ſein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon ſaiſiſſement. Cette attitude, ce ton, ce geſte, ce diſcours, cette affreuſe idée me bouleverſerent au point que je me laiſſai aller demi-morte entre ſes bras, & ce ne fut qu'après bien des ſanglots dont j'étois oppreſſée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : ô mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point con-



H Gravelot inv. Aumont Sculp.

La force Paternelle.

tre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités, que nous ne pûmes de long-tems nous remettre. Cependant, en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru; & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire, au péril de ma vie, un aveu trop long-tems différé, quand, m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.

« Je sais quelle fantaisie indigne d'une » fille bien née vous nourrissez au fond » de votre cœur. Il est tems de sacrifier » au devoir & à l'honnêteté une passion » honteuse qui vous déshonore & que » vous ne satisferez jamais qu'aux dépens » de ma vie. Écoutez une fois ce que » l'honneur d'un père & le vôtre exigent » de vous, & jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar est un homme d'une » grande naissance, distingué par toutes » les qualités qui peuvent la soutenir;

» qui jouit de la considération publique » & qui la mérite. Je lui dois la vie; » vous savez les engagemens que j'ai pris » avec lui. Ce qu'il faut vous apprendre » encore, c'est qu'étant allé dans son pays » pour mettre ordre à ses affaires, il s'est » trouvé enveloppé dans la derniere ré- » volution, qu'il y a perdu ses biens, » qu'il n'a lui-même échappé à l'exil en » Sibérie que par un bonheur singulier, » & qu'il revient avec le triste débris de » sa fortune, sur la parole de son ami qui » n'en manqua jamais à personne. Pres- » crivez-moi maintenant la réception » qu'il faut lui faire à son retour. Lui » dirai-je : Monsieur, je vous promis ma » fille, tandis que vous étiez riche : mais » à présent que vous n'avez plus rien je » me rétracte, & ma fille ne veut point » de vous? Si ce n'est pas ainsi que j'é- » nonce mon refus, c'est ainsi qu'on l'in- » terprétera : vos amours allégués seront » pris pour un prétexte, ou ne seront » pour moi qu'un affront de plus, & nous » passerons, vous pour une fille perdue,

» moi pour un malhonnête-homme qui » ſacrifie ſon devoir & ſa foi à un vil in- » térêt, & joins l'ingratitude à l'infidé- » lité. Ma fille, il eſt trop tard pour finir » dans l'opprobre une vie ſans tache, & » ſoixante ans d'honneur ne s'abandon- » nent pas en un quart-d'heure.

» Voyez donc, continua-t-il, com- » bien tout ce que vous pouvez me dire » eſt à préſent hors de propos. Voyez ſi » des préférences que la pudeur déſa- » voue & quelque feu paſſager de jeu- » neſſe peuvent jamais être mis en balan- » ce avec le devoir d'une fille & l'hon- » neur compromis d'un père. S'il n'étoit » queſtion pour l'un des deux que d'im- » moler ſon bonheur à l'autre, ma ten- » dreſſe vous diſputeroit un ſi doux ſa- » crifice; mais, mon enfant, l'honneur » a parlé, & dans le ſang dont tu ſors, » c'eſt toujours lui qui décide.

Je ne manquois pas de bonne réponſe à ce diſcours; mais les préjugés de mon père lui donnent des principes ſi différens des miens, que des raiſons qui me ſem-

bloient ſans réplique, ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne ſachant ni d'où lui venoient les lumières qu'il paroiſſoit avoir acquiſes ſur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvoient aller; craignant, à ſon affectation de m'interrompre, qu'il n'eût déjà pris ſon parti ſur ce que j'avois à lui dire; &, plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuſe qui me parut plus ſûre; parce qu'elle étoit plus ſelon ſa maniere de penſer. Je lui déclarai ſans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je proteſtai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût arriver, je ne me marierois jamais ſans votre conſentement.

En effet, je m'apperçus avec joie que mon ſcrupule ne lui déplaiſoit pas; il me fit de vifs reproches ſur ma promeſſe, mais il n'y objecta rien; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme

une chose toujours sacrée ! Au-lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que, plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées, & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon père me déclara qu'il n'en recevroit plus, & avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous ; &, à quelque prix,

que ce ſoit, il faut que ce mariage s'achève ou que je meure de douleur.

Vous le ſavez, mon ami; ma ſanté, ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut réſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon âme. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mon ſang; ſoit que la Nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre de mon père, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai ſi mal, qu'en me mettant au lit, j'eſpérai ne m'en plus relever. Tout le reſte vous eſt trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient ſi ſouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que, voulant partager le mal dont vous

ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à deſſein; je ne pus ſupporter cette derniere épreuve; &, voyant un ſi tendre amour ſurvivre à l'eſpérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & ſe ranima bien-tôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi; je ſentis qu'il falloit être coupable; que je ne pouvois réſiſter ni à mon père ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du ſang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainſi tous mes bons ſentimens achevèrent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérèrent; le crime perdit ſon horreur à mes yeux; je me ſentis toute autre au-dedans de moi; enfin, les tranſports effrénés d'une paſſion rendue furieuſe par les obſtacles, me jetèrent dans le plus affreux déſeſpoir qui puiſſe accabler une âme; j'ôſai déſeſpérer de la vertu. Votre lettre, plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit ſi corrompu, que ma raiſon

ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit, ôserent s'y présenter. La volonté les combattoit encore : mais l'imagination s'accoutumoit à les voir ; &, si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où sa sainte ardeur (1) nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les desirs mêmes ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premieres lettres;

---

(1) Sainte ardeur! Julie, ah! Julie! quel mot pour une femme aussi bien guérie que vous croyez l'être!

ſongez à ces momens ſi courts & trop peu goûtés où l'amour ſe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens déſavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que ſommes-nous devenus ? Deux tendres amans paſſerent enſemble une année entiere dans le plus rigoureux ſilence, leurs ſoupirs n'ôſoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient ſouffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils ſe parlèrent ; mais contens de ſavoir triompher d'eux-mêmes, & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils paſſèrent une autre année dans une réſerve non moins ſévere ; ils ſe diſoient leurs peines & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal ſoutenus ; un inſtant de foibleſſe les égara ; ils s'oublièrent dans les plaiſirs ; mais s'ils ceſſèrent d'être chaſtes, au moins ils étoient fidèles ; au moins le Ciel & la Nature autoriſoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit tou-

jours chere ; ils l'aimoient encore & la ſavoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans ſi tendres, qui brûloient d'une flamme ſi pure, qui ſentoient ſi bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra ſans gémir ſur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de ſouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur.... ils méditent des adultères ! Quoi ! ſont-ils bien les mêmes? Leurs âmes n'ont-elles point changé? Comment cette raviſſante image que le méchant n'apperçut jamais, peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de ſiècles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un ſi charmant ſouvenir, & faire perdre le vrai ſentiment du bonheur à qui l'a pu ſavourer une fois ? Ah ! ſi le

premier désordre est pénible & lent, que tous les autres sont prompts & faciles! Prestige des passions! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la Nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie; on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussi tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon père ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mère alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il fallut l'accomplir. Le

jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi, me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma ſépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me laſſai de combattre inutilement. Dans l'inſtant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au temple comme une victime impure qui ſouille le ſacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'Égliſe, je ſentis, en entrant, une ſorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne ſais quelle terreur vint ſaiſir mon âme dans ce lieu ſimple & auguſte, tout rempli de la majeſté de celui qu'on y ſert. Une frayeur ſoudaine me fit friſſonner; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner

traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie; & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortége de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré père, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence, & entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage si vivement exposées dans les paroles de l'Écriture; ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement une révolution

ſubite. Une puiſſance inconnue ſembla corriger tout-à-coup le déſordre de mes affections & les rétablir ſelon la loi du devoir & de la Nature. L'œil éternel qui voit tout, diſois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur ; il compare ma volonté cachée à la réponſe de ma bouche ; le ciel & la terre ſont témoins de l'engagement ſacré que je prends ; ils le ſeront encore de ma fidélité à l'obſerver. Quel droit peut reſpecter parmi les hommes quiconque ôſe violer le premier de tous ?

Un coup d'œil jeté par haſard ſur M. & Madame d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant ſur moi des yeux attendris, m'émut plus puiſſamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis ? Le devoir & l'honnêteté vous lient ; tendres amis, époux fidèles, ſans brûler de ce feu dévorant qui conſume l'âme, vous vous

aimez d'un ſentiment pur & doux qui la nourrit, que la ſageſſe autoriſe & que la raiſon dirige; vous n'en êtes que plus ſolidement heureux. Ah! puiſſé-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur! Si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces ſentimens réveillerent mon eſpérance & mon courage. J'enviſageai le ſaint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon âme & la rendre à tous ſes devoirs. Quand le Paſteur me demanda ſi je promettois obéiſſance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai juſqu'à la mort.

De retour au logis, je ſoupirois après une heure de ſolitude & de recueillement. Je l'obtins, non ſans peine, & quelque empreſſement que j'euſſe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paſſa-

gere en changeant de condition, & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre, mais dangereuse; je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si long-tems en paix avec tant de sujets de me la rappeller : je me serois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guère à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin pour penser à vous, d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conscience & mes sens étoient tranquiles; & je connus, dès ce moment, que j'étois réel-

lement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon âme ! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-tems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu, je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chere ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre, pour t'abandonner une seconde fois.

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'ôsai considérer l'état où j'étois la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse ? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l'amour qu'à l'hon-

neur qui me fut ſi cher ? Par quelle faveur du ſort votre inconſtance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment euſſé-je oppoſé à un autre amant une réſiſtance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux deſirs ? Aurois-je plus reſpecté les droits d'un amour éteint que je n'avois reſpecté ceux de la vertu, jouiſſant encore de tout leur empire ? Quelle ſûreté avois-je eue de n'aimer que vous ſeul au monde, ſi ce n'eſt un ſentiment intérieur que croient avoir tous les amans qui ſe jurent une conſtance éternelle, & ſe parjurent innocemment, toutes les fois qu'il plaît au ciel de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainſi préparé la ſuivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie ſans trouver de priſe pour m'arrêter, d'une amante abuſée, je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon ſexe, & le déſeſpoir de ma famille. Qui m'a

garantie d'un effet si naturel de ma premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauve-garde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractere, & même par sa personne, & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet, enfin, d'aspirer encore au titre d'honnête femme, & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténèbres est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrette qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur, s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortisse de sa présence, coupable d'un vil parjure ; &, prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence

éternelle, qui fais remper l'insecte & rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres : tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ; daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins, l'hommage que toi seul rends digne de t'être offert.

À l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée, & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentois rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Être dont il est le trône, & qui soutient ou détruit, quand il lui plaît, par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux régles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon

cœur ſous ta garde & mes deſirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté conſtante qui eſt la tienne ; & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte ſur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'euſſe faite avec un vrai zèle, je me ſentis tellement affermie dans mes réſolutions ; il me parut ſi facile & ſi doux de les ſuivre, que je vis clairement où je devois chercher déſormais la force dont j'avois beſoin pour réſiſter à mon propre cœur, & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette ſeule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triſte aveuglement qui me l'avoit fait manquer ſi long-tems. Je n'avois jamais été tout-à fait ſans religion ; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui, ſans toucher le cœur, raſſure la conſcience ; de ſe borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y

plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans ; j'aimois à réfléchir, & me fiois à ma raison ; ne pouvant accorder l'esprit de l'Évangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse ; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir ; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre ; j'étois dévote à l'Église & philosophe au logis. Hélas ! je n'étois rien nulle part, mes prières n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois pour toute lumiere la fausse lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison premiere, & sur quelle base étoient-ils fondés ? Un heu-

reux inſtinct me porte au bien ; une violente paſſion s'élève, elle a racine dans le même inſtinct : que ferai-je pour la détruire ? De la conſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpriſe en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin que le caractère & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon âme, j'aurai ma règle auſſi long-tems qu'il ne ſera point défiguré ; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres ſenſibles de modèle auquel on puiſſe la comparer ? Ne ſait-on pas que les af-

fections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu selon l'inconstance & la variété des préjugés ?

Adorez l'Être Éternel, mon digne & sage ami ; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont alte-

ré. Ces diſtinctions me ſemblent faciles ; le ſens commun ſuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut ſéparer de l'idée de cette eſſence eſt Dieu, tout le reſte eſt l'ouvrage des hommes. C'eſt à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure & s'élève, qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ſublimes vérités ſe refuſe aux petites paſſions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux deſirs terreſtres ; & quand l'Être immenſe dont il s'occupe n'exiſteroit pas, il ſeroit encore bon qu'il s'en occupât ſans ceſſe pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus ſage.

Cherchez-vous un exemple ſenſible des vains ſophiſmes d'une raiſon qui ne s'appuie que ſur elle-même : conſidérons de ſang-froid les diſcours de vos philoſophes, dignes apologiſtes du crime, qui ne ſéduiſirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'at-

taquant directement au plus ſaint & au plus ſolemnel des engagemens, ces dangereux raiſonneurs ont réſolu d'anéantir d'un ſeul coup toute la ſociété humaine, qui n'eſt fondée que ſur la fin des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils diſculpent un adultère ſecret! C'eſt, diſent-ils, qu'il n'en réſulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être ſûrs qu'il l'ignorera toujours; comme s'il ſuffiſoit, pour autoriſer le parjure & l'infidélité, qu'ils ne nuiſiſſent pas à autrui; comme ſi ce n'étoit pas aſſez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent. Quoi donc! ce n'eſt pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il eſt en ſoi la force du ſerment & des contrats les plus inviolables! Ce n'eſt pas un mal de ſe forcer ſoi-même à devenir fourbe & menteur! Ce n'eſt pas un mal de former des liens qui vous font déſirer le mal & la mort d'autrui; la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer, & avec qui l'on a

juré de vivre ! Ce n'eſt pas un mal qu'un état dont mille autres crimes ſont toujours le fruit ! Un bien qui produiroit tant de maux, ſeroit par cela ſeul un mal lui-même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté, & ne manque de foi à perſonne ? Il ſe trompe groſſièrement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme

pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque ôſe la corrompre péche, premièrement parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent-ils, & il n'en réſulte aucun mal pour perſonne. Si ces philoſophes croient l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'âme, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai juge? Étrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoîtroient pas la préſence de la divinité, comment ôſent-ils ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne? Comment prouvent-ils qu'il eſt indifférent à un père d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être

chargé, peut-être, de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus, & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon déshonneur ſans ſentir pour eux des entrailles de père ? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En effet, ſi le corps ſeul produit la penſée, & que le ſentiment dépende uniquement des organes, deux Êtres formés d'un même ſang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & ſe reſſembler d'âme comme de viſage; ce qui eſt une grande raiſon de s'aimer ?

N'eſt-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un ſang étranger cette union naturelle, & d'altérer dans ſon principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au mon-

de un honnête-homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice ? & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de la mère ?

Si je conſidere mon ſexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce déſordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal ! Ne fût-ce que l'aviliſſement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bien-tôt toutes les autres vertus : que d'indices trop ſûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penſent juſtifier par le ſecret ! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de ſa femme : que fera-t-elle avec ſes ſoins artificieux que mieux prouver ſon indifférence ? Eſt ce l'œil de l'amour qu'on abuſe par de feintes careſſes ? & quel ſupplice auprès d'un objet chéri, de ſentir que la main nous embraſſe & que le cœur nous repouſſe ? Je veux que la fortune ſeconde une prudence qu'elle a ſi ſouvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier ſa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le

ciel se plaît à confondre : que de fausfetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public ! Quel scandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'est point lésé ? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui pourra lui rendre une femme estimable ? Qui lui donnera le repos & la sûreté ? Qui le guérira de ses justes soupçons ? Qui fera confier un père au sentiment de la nature, en embrassant son propre enfant ?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultère & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute ré-

ponſe que le mépris & l'indignation. Les trahiſons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoiſonnemens dont ce déſordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent aſſez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il réſulte quelque ſorte de ſociété de ce vil & mépriſable commerce, elle eſt ſemblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour aſſurer les ſociétés légitimes.

J'ai tâché de ſuſpendre l'indignation que m'inſpirent ces maximes pour les diſcuter paiſiblement avec vous. Plus je les trouve inſenſées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles ſupportent mal l'examen de la ſaine raiſon; mais où chercher la ſaine raiſon, ſinon dans celui qui en eſt la ſource; & que penſer de ceux qui conſacrent à

perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philosophie en paroles; défions-nous d'une fausse vertu qui sappe toutes les vertus, & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien, est de le chercher sincèrement, & l'on ne peut longtems le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait, depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison; c'est ce que vous ferez mieux que moi, quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit de grandes idées de la religion; & vous, dont le cœur n'eut rien de caché pour moi, ne m'en eussiez pas ainsi parlé, si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Être suprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus

d'eſpoir que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'âme du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement juſqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous diſions, en déplorant nos foibleſſes : au moins il voit le fond de nos cœurs ; & nous en étions plus tranquiles.

Si cette ſécurité nous égara, c'eſt au principe ſur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'eſt-il pas bien indigne d'un homme, de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même ; d'avoir une règle pour ſes actions, une autre pour ſes ſentimens ; de penſer comme s'il étoit ſans corps, d'agir comme s'il étoit ſans âme, & de ne jamais approprier à ſoi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute ſa vie ? Pour moi, je trouve qu'on eſt bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines ſpéculations. La foibleſſe eſt de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera ſans doute ; mais

le crime eſt du méchant, & ne reſtera point impuni devant l'auteur de toute juſtice. Un incrédule, d'ailleurs heureuſement né, ſe livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût, & non par choix. Si tous ſes deſirs ſont droits, il les ſuit ſans contrainte; il les ſuivroit de même, s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi ſe gêneroit-il? Mais celui qui reconnoît & ſert le père commun des hommes, ſe croit une plus haute deſtination; l'ardeur de la remplir anime ſon zèle; &, ſuivant une règle plus ſûre que ſes penchans, il ſait faire le bien qui lui coûte, & ſacrifier les deſirs de ſon cœur à la loi du devoir. Tel eſt, mon ami, le ſacrifice héroïque auquel nous ſommes tous deux appelés. L'amour qui nous uniſſoit eût fait le charme de notre vie. Il ſurvéquit à l'eſpérance; il brava le tems & l'éloignement; il ſupporta toutes les épreuves. Un ſentiment ſi parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eſt changé entre nous ; il faut néceſſairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eſt plus votre ancienne Julie ; la révolution de vos ſentimens pour elle eſt inévitable, & il ne vous reſte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paſſage d'un auteur que vous ne récuſerez pas. « L'amour, dit-il, eſt privé de » ſon plus grand charme, quand l'honnê- » teté l'abandonne. Pour en ſentir tout » le prix, il faut que le cœur s'y com- » plaiſe, & qu'il nous élève, en élevant » l'objet aimé. Otez l'idée de la perfec- » tion, vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez » l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. » Comment une femme honorera-t-elle » un homme qu'elle doit mépriſer ? Com- » ment pourra-t-il honorer lui-même » celle qui n'a pas craint de s'abandon- » ner à un vil corrupteur ? Ainſi bien-tôt » ils ſe mépriſeront mutuellement. L'a- » mour, ce ſentiment céleſte, ne ſera plus » pour eux qu'un honteux commerce. Ils

» auront

» auront perdu l'honneur & n'auront » point trouvé la félicité (1) ». Voilà notre leçon, mon ami, c'eſt vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieuſement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle auſſi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite ? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux tranſports qui raviſſent l'âme. L'horreur du vice, qui nous eſt ſi naturelle à tous deux, s'étendroit bien-tôt ſur le complice de nos fautes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un ſentiment ſi cher pour le rendre durable ? Ne vaut-il pas mieux en conſerver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ? N'eſt-ce pas conſerver tout ce qu'il eut de plus

---

(1) Voyez la premiere partie, lettre XXIV.

charmant ? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours, il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reſte, & ſoyez l'amant de mon âme. Cette idée eſt ſi douce qu'elle conſole de tout.

Voilà le fidèle tableau de ma vie, & l'hiſtoire naïve de tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le ſentiment qui m'attache à vous eſt ſi tendre & ſi vif encore, qu'une autre en ſeroit peut-être allarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je ſens qu'il a changé de nature; &, du moins en cela, mes fautes paſſées fondent ma ſécurité préſente. Je ſais que l'exacte bienſéance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne ſeroient pas contentes que vous ne fuſſiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une règle plus ſûre, & je m'y tiens. J'écoute en ſecret ma conſcience; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne

trompe une âme qui la consulte sincèrement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement desiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une âme une fois corrompue l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la Nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechûte. Hier on étoit

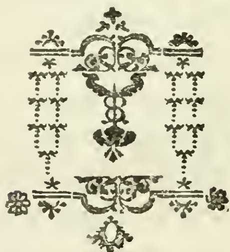
abject & foible; aujourd'hui on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états ſi différens, on ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque choſe de ſemblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien ſi redouté me délivre d'une ſervitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi, pour qu'en changeant d'eſpece notre union ſe détruiſe. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie; & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illuſions, je doute que ce changement vous ſoit déſavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus ſage, & pour épurer, par des mœurs chrétiennes, les leçons de la philoſophie. Je ne ſerai jamais heu-

reuſe que vous ne ſoyez heureux auſſi, & je ſens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur ſans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce conſolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'il s'accordèrent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir beſoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle ſeroit plus courte. Avant de la finir, il me reſte une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pèſe ſur le cœur. Ma conduite paſſée eſt ignorée de M. de Wolmar; mais une ſincérité ſans réſerve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué, vous ſeul m'avez retenue. Quoique je connoiſſe la ſageſſe & la modération de M. de Wolmar, c'eſt toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire ſans votre conſentement. Seroit-ce vous déplaire que de

vous le demander, & aurois-je trop préſumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir ? Songez, je vous ſupplie, que cette réſerve ne ſauroit être innocente, qu'elle m'eſt chaque jour plus cruelle, & que juſqu'à la réception de votre réponſe je n'aurai pas un inſtant de tranquillité.



LETTRE XLVII.

RÉPONSE.

ET vous ne feriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon âme quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu, ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non, non, quelque supplice que j'éprouve à le sentir & le dire, jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi

dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être ? Étois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir ? C'étoit bien à moi d'ôſer ſoupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

Inſenſé ! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoître ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous : ſa flamme me ſoutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe ! Doux eſpoir qui nourriſſois mon âme & m'abuſas ſi long-tems, te voilà donc éteint ſans retour ! Elle ne ſera point à moi ! Je la perds pour toujours !

Elle fait le bonheur d'un autre !.... ô rage ! ô tourment de l'enfer ! .... Infidelle ! ah ! devois-tu jamais... Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus.... elle n'eſt plus cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi! je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre !.... elle pouvoit m'écouter. J'étois malheureux !... que ſuis-je donc aujourd'hui ?... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eſt fait, il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous.... oubliez-moi, du moins. Je l'ai réſolu, je le jure, je ne vous parlerai plus de moi.

Oſerai-je vous parler de vous encore ; & conſerver le ſeul intérêt qui me reſte au monde ; celui de votre bonheur ? En m'expoſant l'état de votre âme, vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah ! pour

prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe ? Si vous l'êtes, donnez-moi dans mon déſeſpoir la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long-tems malheureux.

Plus je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis conſentir; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus, me doit rendre inexorable ſur celui-ci. Le ſujet eſt de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peſer mes raiſons. Premièrement, il me ſemble que votre extrême délicateſſe vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devroit-

on compte à celui à qui l'on s'engage de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre époux, c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre père, le ciel & la Nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait, en formant d'autres nœuds un crime que l'amour, ni l'honneur peut-être, ne pardonnent point, & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu, c'est quand le danger d'une rechûte oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne pensez sur vos vrais sentimens. En la lisant, j'ai senti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au sein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la sageſſe & la raiſon la défendent; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caractères. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légèrement la foi conjugale, ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précédèrent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux

indiſpenſables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſque un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévère d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un ſentiment tendre; uſurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zèle ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt

d'aucun usage à votre époux. S'il est digne de cet aveu, son âme en sera contristée, & vous l'aurez affligée sans raison. S'il n'en est pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ses torts envers vous? Que savez-vous si votre vertu, qui vous a soutenue contre les attaques de votre cœur, vous soutiendroit encore contre des chagrins domestiques toujours renaissans? N'empirez-point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de scrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à sortir. La sagesse est la base de toute vertu; consultez la, je vous en conjure, dans la plus importante occasion de votre vie; & si ce fatal secret vous pèse si cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, les années, vous donnent une connoissance plus parfaite de votre époux, & ajoûtent dans son cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus sûr

encore des charmes de votre caractère, & la douce habitude de les ſentir. Enfin, quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont, ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O Julie! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui!

Il faut finir cette Lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter! ſi jeune encore, il faut déjà renoncer au bonheur! O tems qui ne dois plus revenir! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.



LETTRE XLVIII.

DE JULIE.

VOus me demandez ſi je ſuis heureuſe. Cette queſtion me touche, & en la faiſant vous m'aidez à y répondre; car, bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne ſaurois être heureuſe ſi vous ceſſiez de m'aimer : mais je le ſuis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoiſſois trop votre ſenſibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines; mais votre inquiétude ſur mon ſort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à ſon épouſe & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante

ans ; sa vie unie, réglée, & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais, qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la sagesse. Sa physionomie est noble & prévenante, son abord simple & ouvert, ses manieres sont plus honnêtes qu'empressées ; il parle peu & d'un grand sens, mais sans affecter ni précision ni sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit personne, & n'a jamais d'autre préférence que celle de la raison.

Malgré sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon père, crut sentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'est si bien réglé sur les bienséances, & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que, sans blesser la gravité conjugale, il con-

ſerve avec moi depuis ſon mariage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triſte, mais toujours content ; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi : il ne me cherche pas, mais il n'eſt pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point ; il eſt ſérieux ſans donner envie de l'être ; au contraire, ſon abord ſerein ſemble m'inviter à l'enjouement : & comme les plaiſirs que je goûte ſont les ſeuls auxquels il paroît ſenſible, une des attentions que je lui dois eſt de chercher à m'amuſer. En un mot, il veut que je ſois heureuſe ; il ne me le dit pas, mais je le vois ; & vouloir le bonheur de ſa femme n'eſt-ce pas l'avoir obtenu ?

Avec quelque ſoin que j'aie pu l'obſerver, je nai ſu lui trouver de paſſion d'aucune eſpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paſſion eſt-elle ſi égale & ſi tempérée, qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le

veut qu'autant que la raiſon le permet. Il eſt réellement ce que Mylord Édouard croit être; en quoi je le trouve bien ſupérieur à tous nos autres gens à ſentiment que nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres, & n'agit que par un principe toujours ſuſpect; mais la raiſon n'a d'autre fin que ce qui eſt bien; ſes regles ſont ſûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles ſpéculations qui ne ſont pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caractères des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous: mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec

beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience allarmée. Quoi qu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon père qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (1), & le néceſſaire chez les

(1) Il n'y a pas d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la léſine. On prend

voisins indigens. L'ordre qu'il a mis dans sa maison est l'image de celui qui régne au fond de son âme, & semble imiter,

---

sur la Nature, sur les vrais plaisirs, sur le besoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne son palais aux dépens de sa cuisine; tel autre aime mieux une belle vaisselle qu'un bon dîner; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reste de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil; je m'attends à du vin qui m'empoisonne. Combien de fois dans des maisons de campagne en respirant le frais au matin, l'aspect d'un beau jardin vous tente! On se lève de bonne heure, on se promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'Officier est sorti, ou les provisions manquent, ou Madame n'a pas donné ses ordres, ou l'on nous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut rester à jeun jusqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me souviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on disoit que la maitresse aimoit beaucoup le caffé & n'en pre-

dans un petit ménage, l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue qui, pour trop avoir, ôte l'usage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître & l'on ne la sent jamais; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la règle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée, mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier sans aucune altération; ce qui

---

noit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre sols la tasse; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à son jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du caffé plus souvent.

me fait eſpérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reſte plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il pût ſe montre autrement ſans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire heureuſe avec tant de ſujets de l'être (1). Ce qui m'a long-tems abuſée, & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs, ſuffiſent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne réſulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas préciſé-

---

(1) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort dans la ſuite, ou qu'elle ne voulut pas alors le confier à ſon ami.

ment de l'amour, n'en eſt pas moins doux, & n'en eſt que plus durable. L'amour eſt accompagné d'une inquiétude continuelle de jalouſie ou de privation, peu convenable au mariage, qui eſt un état de jouiſſance & de paix. On ne s'épouſe point pour penſer uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment ſa maiſon, bien élever ſes enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent inceſſamment que d'eux, & la ſeule choſe qu'ils ſachent faire eſt de s'aimer. Ce n'eſt pas aſſez pour des époux qui ont tant d'autres ſoins à remplir. Il n'y a point de paſſion qui nous faſſe une ſi forte illuſion que l'amour. On prend ſa violence pour un ſigne de durée; le cœur, ſurchargé d'un ſentiment ſi doux, l'étend, pour ainſi dire, ſur l'avenir, &, tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais, au contraire, c'eſt ſon ardeur même qui le conſume; il s'uſe avec la jeuneſſe, il s'efface

s'efface avec la beauté, il s'éteint ſous les glaces de l'âge, &, depuis que le monde exiſte, on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors, l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tel qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima ; ne le trouvant plus, on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (1). Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccède à des ſentimens trop vifs ; que leur déclin, ſans s'arrêter à l'indifférence, ne paſſe juſqu'au dégoût ; qu'on

(1) Je ſerois bien ſurpris que Julie eût lu & cité la Rochefoucault en toute autre occaſion. Jamais ſon triſte livre ne ſera goûté des bonnes gens.

ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre ; & que, pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à se haïr époux ! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos ; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux : que sais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être ? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu, je l'avoue ; mais en est-ce assez pour être heureux dans un lien que le cœur doit serrer, & combien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insupportables ? Sur tout cela, vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illusion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous sommes ; le sentiment qui nous joint n'est point l'aveugle transport des cœurs passionnés, mais l'immuable & constant attachement de deux personnes honnêtes & raisonnables, qui, destinées à passer

ensémble le reste de leurs jours, sont contentes de leur sort & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que, quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, & qu'il n'en résultât des querelles. Si j'étois aussi tranquile que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre; il m'éclaire, & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il me semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule âme, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage: car

avec la passion dont j'étois tourmentée, il est certain que, s'il eût été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuse revolution qui s'est faite en moi.

Mon ami, le ciel éclaire la bonne intention des pères, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleinement sur mon sort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand, avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoissances que jai à présent, je serois libre encore, & maitresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'est pas vous que je choisirois, c'est M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guérison que j'acheve de vous dire ce qui me reste sur le cœur. M. de Wol-

mar eſt plus âgé que moi. Si, pour me punir de mes fautes, le ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai ſi peu mérité, ma ferme réſolution eſt de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaſte, il laiſſera du moins une chaſte veuve. Vous me connoiſſez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je ſois femme à m'en rétracter jamais.

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme : car, quoiqu'on ne ſoit tenue à

rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorise point à se donner à lui pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti, même avant de me marier ; & si le serment extorqué par mon père m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, un second de le tenir. Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'ôsoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grâce au ciel, elle ne subsiste plus.

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids, est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête-homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque, par une confidence indiscrette, de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité, que de déchar-

ger mon cœur d'un ſecret funeſte qui me pèſe cruellement. J'en ſerai plus tranquile, je le ſens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le ſera-t-il moins, & ce ſeroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au ſien.

Que ferai-je donc dans le doute où je ſuis ? En attendant que le ciel m'éclaire mieux ſur mes devoirs, je ſuivrai le conſeil de votre amitié; je garderai le ſilence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puiſſe un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme auſſi néceſſaire, trouvez bon, mon ami, que nous ceſſions déſormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confeſſion, il décideroit juſqu'à quel point nous pouvons nourrir les ſentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages; mais puiſque je n'ôſe le conſulter

là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est tems de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant, comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je serai bien-aise de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Madame d'Orbe dans les occasions où vous aurez quelque évènement intéressant à nous apprendre. J'espère que l'honnêteté de votre âme se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs, ma cousine est vertueuse & sage, pour ne me com-

muniquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour ſupprimer cette correſpondance, ſi vous étiez capable d'en abuſer.

Adieu, mon cher & bon ami; ſi je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois : courez à la fortune; mais peut-être avez-vous raiſon de la dédaigner, avec tant de tréſors pour vous paſſer d'elle. J'aime mieux vous dire : courez à la félicité, c'eſt la fortune du ſage; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu; mais prenez garde que ce mot de *vertu* trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultère au fond de leurs cœurs, ôſoient parler de vertu. Savez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un

commerce criminel ? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrâsés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuser plus long-tems. Nous étions faits, j'ôse le croire, pour suivre & chérir la véritable vertu; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est tems que l'illusion cesse ; il est tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même ; vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre âme est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échappe, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement

entre elles, & avec un objet commun. Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi, que la vertu ſoit la bâſe de votre conduite, ſi vous n'établiſſez cette bâſe même ſur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde ſur un grand éléphant, & puis l'éléphant ſur une tortue; & quand on leur demande ſur quoi porte la tortue, ils ne ſavent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelqu'attention aux diſcours de votre amie, & de choiſir, pour aller au bonheur, une route plus ſûre que celle qui nous a ſi long-tems égarés. Je ne ceſſerai de demander au ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne ſerai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! ſi jamais nos cœurs ſe rappellent malgré nous les erreurs de notre jeuneſſe, faiſons au moins que le retour qu'elles auront produit en autoriſe le ſouvenir, & que nous puiſſions dire avec cet Ancien: hélas! nous périſſions, ſi nous n'euſſions péri.

Ici finiſſent les ſermons de la prêcheuſe. Elle aura déſormais aſſez à faire à ſe prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours ; ainſi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher... mon Dieu! que fais-je?... Vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'eſt-il pas permis de s'attendrir, en diſant à ſon ami le dernier adieu?

Fin du ſecond Volume.



TABLE

DES LETTRES ET MATIERES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

